B-VI.
46

LF.C
B582u

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS,
OUVRAGE PÉRIODIQUE,

DANS lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens & modernes, François, ou traduits dans notre Langue; avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages; ainsi que les mœurs, les usages du tems, les circonstances particulières & relatives, & les personnages connus, déguisés ou emblématiques.

FÉVRIER, 1781.

209712
4.3.27

A PARIS;

AU BUREAU, rue Neuve Sainte-Catherine, pour Paris.

AU BUREAU, & chez GUEFFIER, Libraire-Imprimeur, rue de la Harpe, vis-à-vis la rue Saint-Severin, pour la Province.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS.
FEVRIER, 1781.

PREMIERE CLASSE.
ROMANS ÉTRANGERS.

L'ENLÈVEMENT DE PROSERPINE.

Traduction françoise d'un Poëme latin de CLAUDIEN (1).

CLAUDIEN, (*Claudius Claudianus*) naquit à Canope en Egypte; mais, selon les cri-

(1) Cette traduction alloit être livrée à la

tiques Italiens, son père étoit de Florence, opinion qu'il leur reste à prouver. Ce Poëte écrivit sous l'Empire d'Arcadius & d'Honorius, & survécut de peu d'années au premier de ces deux fils du grand Théodose; car il ne paroît point qu'il ait vu saccager Rome par Alaric, en 410; mais il fit un Poëme sur le sixième Consulat d'Honorius, qui se rapporte à l'an 406, & n'est antérieur à ce grand désastre que de quatre ans seulement. L'inscription rapportée dans la vie de Claudien, & trouvée dans des ruines, à Rome, au siècle dernier, fait voir qu'il étoit Tribun & Notaire; qu'il jouissoit, comme Poëte, de la plus haute célébrité; & que, de l'avis du Sénat, les Empereurs Arcadius & Honorius lui firent

---

presse, lorsqu'en annonçant, dans la feuille du 11 Décembre du Journal de France, *la chûte de Rufin*, Poëme en deux chants, traduit de *Claudien*, le Journaliste éclairé témoigna le desir de voir les lettres enrichies de la traduction de *l'Enlèvement de Proserpine*, par le même Claudien. On jugera que ce travail long & pénible, n'a pas pu être fait depuis la publication de cette feuille.

ériger une ſtatue dans la place du Marché de Trajan. Cette inſcription, qui eſt latine, eſt terminée par un diſtique grec, où Rome ſe glorifie de réunir à la fois dans la perſonne du ſeul Claudien, un Homère & un Virgile.

L'Auteur dont nous parlons étoit payen, & fort attaché à Stilicon qui, en 408, ſe mit à la tête d'une dangéreuſe révolte, dont le fils, Euchérius, avoit projetté de rétablir le paganiſme. Le père & le fils ſuccombèrent dans cette entrepriſe, & périrent miſérablement, ainſi que pluſieurs de leur faction. C'eſt ſans doute à cette époque qu'il faut rapporter la grande criſe où ſe trouva Claudien, & dont il fait mention dans la lettre ou complainte en vers, qu'il adreſſe à Honorius, au nom duquel d'ignorants copiſtes ont ſubſtitué celui d'Hadrien. Il y demande grace pour ſa vie, pour ſes biens, pour ſa liberté, pour ſon honneur. Il y gémit d'avoir vu ſes meilleurs amis expirer dans les tortures, ou ſubir la peine du banniſſement. Ce fut probablement auſſi dans cette circonſtance que le Général de la Cavalerie, nommé Jacobus, chrétien zélé, déchira publiquement un exemplaire des poéſies toutes payennes de Claudien; poéſies où d'ailleurs le

nom & les louanges de Stilicon, dont la révolte venoit d'être étouffée, s'offroient à chaque page. Le Poëte ethnique se venge du Général chrétien, par une supplique dérisoire dans laquelle il conjure ce Jacobus, au nom de S. Paul, de S. Pierre, de S. Thomas, de S. Barthelemi, & de la chaste Suzanne, de ne point ainsi lacérer ses profanes vers; dans laquelle le raillant encore sur sa poltronerie, il lui souhaite des victoires sans combats, sans effusion de sang, & pareilles à celle qu'à la faveur d'un miracle, les Hébreux remportèrent jadis sur la cavalerie de Pharaon. Il est à remarquer que cette pièce singulière est la dernière des poésies de Claudien : ce qui donne lieu de soupçonner qu'il succomba sous cette nouvelle inimitié, après avoir impunément provoqué celle de Rufin, & d'Eutrope.

Outre Stilicon & toute son illustre famille, Claudien eut pour amis, quatre personnages consulaires, à deux desquels il reproche leur silence & leur oubli, d'un ton le plus touchant, dans des lettres dont ce reproche même nous semble donner la date : il est plus que probable qu'elles furent écrites dans le tems de sa disgrace, & de la chûte de Stilicon. C'est vaine-

ment que Claudien y réclame les droits du commerce le plus intime ; la confiance la plus réciproque ; les rapports les plus délicats, &. en apparence, les plus durables ; c'eſt envain qu'il y rappelle le goût mutuel le mieux aſſorti ; les épanchemens les plus doux, les proteſtations les plus déciſives ; les ſermens même les plus ſaints ; foibles & trompeurs fondemens des amitiés de Cour !

Claudien paroît avoir commencé à écrire ſous l'Empire d'Arcadius, c'eſt-à-dire vers l'an 395 ; & avoir fini ſa carrière poétique & peut-être celle de ſa vie, treize ans enſuite, peu de tems après le maſſacre de Stilicon & de ſon parti : ainſi, il eſt probable que ce Poëte célèbre n'a pas atteint l'âge de quarante ans. Auſſi a-t-il laiſſé quelques Poéſies incomplettes, témoin ſon Poëme de l'*Enlèvement de Proſerpine* ; dont nous donnons ici la traduction.

Une conſidération particulière nous rendroit Claudien très-recommandable, quand même nous pourrions être tentés de ne lui point reconnoître toute la ſomme de génie que lui ont accordée & ſon propre ſiècle & la majeure partie des âges ſuivants : c'eſt que l'époque où

il florissoit n'est antérieure que d'une douzaine d'années à la fondation de la Monarchie des Francs, & que ce Poëte se complait en quelque sorte à parler presqu'à tout propos, de cette nation guerrière. Claudien est le plus ancien Poëte chez qui le nom de France, (*Francia*,) se trouve expressément articulé; c'est un aiglon qu'il surprend au nid, & qu'il suit avec complaisance dans son premier essor, comme s'il présageoit toute la sublimité de son vol. Sans Claudien, nous ignorerions les noms & le sort des Sunnon, de Marcomir, Princes des Francs, antérieurs à Pharamond. Traces infiniment précieuses d'une histoire si intéressante pour nous & que sa haute antiquité nous dérobe pour ainsi dire dans sa source.

Ce n'est point dans ce siècle, si généralement éclairé, où la plûpart des lecteurs ont les lumières des Aristarques mêmes qui les ont précédés, qu'il s'agit d'apprécier un Poëte du mérite de Claudien. Placé dans un siècle de barbarie, il y a réveillé pour la belle Poésie, l'idée de l'âge d'Auguste; & quand Rome puissante penchoit vers son déclin, Rome lettrée s'est cru rappellée par lui aux beaux jours de Virgile. Nous ne nous permettrons qu'une seule réflexion sur cet

homme si justement célèbre ; encore l'emprunterons-nous du judicieux critique Gaspard Barthi : « De tous ceux qui, sous un Gouvernement monarchique, ont bravé des inimitiés particulières, Claudien est le seul qui ait » avec justice acquis une grande réputation, » parce que sans songer qu'il avoit une fortune » à soutenir, des intérêts à ménager, une vie » peut-être à conserver, il a osé attaquer le » vice en crédit, jusques sur les degrés mêmes » du trône des Empereurs, en la personne de » leurs plus chers favoris : fonction, sans contredit, digne des Dieux même, & digne que » Claudien y ait employé le langage des Dieux.

PREMIER CHANT.

Mon ame surchargée d'inspirations, ne peut plus contenir le démon qui la possede. Retirez-vous ; Prophanes ; c'est Apollon même que je respire : c'est son souffle divin qui m'échauffe. Mes autres sens sont suspendus par celui qu'il me communique. C'est l'entreprise de l'infer-

nal Raviſſeur que je veux chanter. C'eſt l'apparition de ſon char que je veux peindre. Mon imagination audacieuſe ſe porte ſur l'inſtant où les courſiers émanés du Ténare foulèrent, pour la première fois, le ſol éclairé par la lumière céleſte; où leur haleine enfumée ternit l'éclat des aſtres.

Le génie dont je ſuis l'impulſion, m'élève dans la région des airs. Delphes ſe découvre à mes regards; ſon Temple eſt agité juſqu'en ſes fondemens, la voûte en eſt reſplendiſſante, tout annonce l'arrivée d'un Dieu qui préſide aux oracles.

La terre frémit au loin; un autre Temple retentit de cantiques ſacrés; c'eſt celui d'Eleuſis; les Cécropides en rempliſſent les portiques; ils allument en l'honneur de Cérès les myſtiques flambeaux. Déjà ſifflent les dragons attachés au char de ſon élève Triptolème; ils ont rabattu vers moi leur vol propice. Attentifs à mes chants, ils oublient le joug auquel leur cou ſuperbe eſt aſſervi, & dreſſent, en m'écoutant, leurs aigrettes ſquammeuſes. Hécate ſe montre de loin ſous ſa triple forme, dans le ſanctuaire de ſa mère; & Bacchus, fidèle aſſocié

de Cérès, s'avance le front couronné de lière. La dépouille du tigre Parthique lui sert de manteau. Les pieds de devant de l'animal aux griffes dorées, viennent se nouer sur sa poitrine. La démarche yvre & chancelante de ce Dieu riant, se soutient sur un tyrse de Mœonie.

Divinités de l'Averne, qui régnez dans l'empire du vuide sur le peuple innombrable condamné à l'éternel repos; vous dont le domaine s'accroît de tout ce qui périt dans l'univers, quittez les tristes rivages du Styx, & les goufres flamboyants de l'Achéron, venez me révéler les mystères de votre Pole; initiez-moi dans la connoissance sacrée de l'histoire infernale; apprenez-moi comment le flambeau de Cupidon échauffa le cœur glacé du Dieu des morts; comment la fille de Cérès, conduite aux enfers dans un char de triomphe, vint partager le trône du ténébreux chaos: donnez moi la force de chanter le long voyage qu'entreprit pour la chercher son inquiette mère, voyage, source de l'invention de l'agriculture, & précieuse époque du grand art de substituer les moissons du bled aux récoltes du gland dont les hu-

mains se repaissoient dans la forêt de Dodone.

Un jour le Roi de l'Erèbe, agité d'une bouillante colère, fut sur le point de déclarer la guerre aux Divinités de l'Olympe; indigné d'être le seul de tous les Dieux que les Destins eussent condamné au triste célibat, révolté de passer ses jours stériles loin des douceurs de l'hymenée, il portoit envie à ceux dont l'oreille est perpétuellement flatté du doux nom de père, pour qui le lit conjugal est une source inépuisable de plaisirs, & qui s'endorment chaque nuit dans les bras d'une épouse caressante.

Déjà s'attroupent avec sédition tous les monstres du noir abyme. De ténébreuses Légions marchent contre le Dieu qui lance le tonnerre. Les Furies ne dissimulent plus la conjuration. Tisiphone à leur tête, secouant la torche à lueur sinistre, arme les Mânes, & les rassemble sous ce pâle étendard.

On vit les élémens rappelés à leur première dissociation, prêts à rompre le pacte de leur alliance. Les prisons qui retiennent les Titans, furent sur le point d'être forcées; & cette race rébelle &

proscrite faillit revoir la céleste lumière. Ægéon tout sanglant avoit brisé une partie de ses chaînes ; & ses cent bras se disposoient à provoquer la foudre jusques dans les nuées où elle se forme : les Parques rendirent ces menaces impuissantes. Attentives à la conservation de l'univers, elles vinrent prosterner leur front sévère & chauve aux pieds de celui qui commande aux ombres ; elles vinrent porter à son oreille leurs complaintes suppliantes ; elles vinrent presser humblement ses genoux de ces mêmes mains accoutumées à filer les jours de tout ce qui respire, au pouvoir desquelles nulle destinée se dérobe, & qui font tourner avec le même fuseau la courte vie des humains & les longues périodes des siècles.

Lakhésis, l'aînée des trois, est aussi celle qui porte la parole au féroce Monarque. « Arbitre suprême de la nuit, lui dit-elle, fier souverain des ombres, toi au profit de qui nous filons sans cesse, (car c'est de toi que tout ce qui existe tient sa destruction & sa réparation : germe & terme de toutes choses, tu fais de la vie & de la mort une éternelle vicissitude, & c'est par ton ordre que les ames des

défunts retournent après un tems fixe, habiter de nouveaux corps ;) ô Pluton, garde-toi de troubler la concorde paisible dont nous avons nous-mêmes arrêté les articles. Respecte les nœuds dont nous avons garanti la durée ; & ne substitue point le clairon de la guerre civile au silence de la paix fraternelle. Fais rentrer dans l'arsénal ténébreux cette bannière impie, & ne permets pas aux profanes Titans de souiller de leurs regards les rayons sacrés de l'astre du jour. Demande une épouse à Jupiter, il ne te la refusera point.»

Pluton écoute ; & tout inflexible qu'il est, il se rend à la requête des Parques. Il se contraint pour réprimer son emportement ; & son amê fougueuse rentre à regret dans l'inertie. Ainsi, lorsque l'impétueux Borée cherchant à troubler les airs, suscite un rauque tourbillon, & que hérissé de neiges, ou surchargé de la grêle qu'il a rassemblée au pays des Gètes, il commence à secouer ses aîles sonores, menaçant d'une égale subversion les plaines, les forêts, & l'Empire de Neptune ; si son funeste dessein vient à être connu d'Æole, & que ce Dieu ait

le tems de lui opposer ses barrières d'airain ; toute la fougue de ce mutin se dissipe, & les tempêtes qu'il a soulevées viennent se briser contre cette digue.

Le Roi des Mânes commande aussitôt qu'on fasse venir devant lui le fils de Maia, pour le charger de signifier à Jupiter ses pressantes volontés. L'Elève aîlé du Mont Cyllène, l'agile Mercure accourt aussi-tôt. Il tient à sa main sa baguette somnifère. Sa tête est couverte d'un chapeau empenné. Il trouve Pluton assis sur un trône que Vulcain a négligé de polir, tenant en sa main un sceptre presque usé par le tems, la tête environnée de majestueuses ténèbres, & de nuages où réside la terreur. Tous les traits de son visage annoncent l'inclémence ; & le dépit qui consume son ame, ajoûte à l'effroi que son aspect inspire. Aux premiers sons de sa voix, l'enfer se trouble ; Cerbère craintif étouffe son triple hurlement ; le Cocyte voit cesser un instant la source de larmes qui le produit ; elle est interceptée par l'ébranlement que la voix terrible a causé dans ses canaux ; cette voix a réprimé jusqu'au bouillonnement de l'onde ardente du Phlégéthon, & jus-

qu'au murmure plaintif que l'Acheron rend sans cesse le long de ses rivages.

Du plus loin que Pluton apperçoit le petit-fils d'Atlas ; ô toi, lui dit-il, que les Arcadiens révèrent dans Tégée, commune Divinité du ciel & de l'enfer, qui seul d'entre les immortels passe successivement de l'un à l'autre séjour, & qui entretiens également commerce avec l'un & l'autre hémisphère, arme-toi de toute ta promptitude ; fends les airs, & le vent même ; porte de ma part cette parole à Jupiter : jusques à quand, ô le plus injurieux des enfans de Saturne, te prévaudras-tu sur moi d'un partage injuste ? Si j'ai perdu des avantages, me crois-tu sans courage ou sans force pour les recouvrer ? Pour m'avoir écarté du Ciel, penses-tu m'avoir terrassé ou anéanti ? Et parce que les Cyclopes ne forgent point pour moi ces foudres bruyantes dont le vain bruit te rend si fier, te figures-tu que je sois réduit à la dure nécessité de gémir en silence ? De quel droit m'as-tu relégué dans la plus obscure portion de l'héritage des trois frères ? Faut-il que je n'habite que des contrées incultes, & faites pour l'effroi des regards, tandis que la zone

radieuse du zodiaque, & les constellations dont brille le pole arctique, forment la riche ceinture de tes Etats ? Ah ! du moins ne devoit-on pas m'envier les douceurs du conjugal lien ! Neptune, Dieu fortuné des mers, est réchauffé dans le sein de la belle Amphitrite fille de Nérée, ce sont les bras de Junon, ta propre sœur, qui te reçoivent, quand les tiens sont fatigués de lancer le tonnerre ; & si Junon te manque, Latone, Cérès, & la grave Thémis elle-même, s'empressent à la remplacer auprès de toi. Aussi n'est-il dans l'univers aucun père à te comparer, pour le nombre fortuné d'enfans qui t'environnent. Et moi, Roi sans gloire, dans une Cour déserte, je n'aurai personne qui partage mes fatigues, ou qui daigne m'en consoler ! Non, non, c'est trop long-tems supporter l'inertie & l'affront de la solitude. Prends garde, ô Jupiter, à mon serment : j'atteste le Chaos primitif, & les eaux stagnantes dont les Dieux même craignent de proférer le nom : si tu me refuses une épouse, j'ouvrirai les barrières du Tartare, je briserai les chaînes déjà à demi-consumées par le tems, qui re-

tiennent Saturne sous le pouvoir de ses fils. Les ténèbres mutinées se feront jour dans ton empire ; & le pôle le plus élevé du Ciel sera visité par les noires vapeurs de l'Averne.

A peine Pluton a cessé de parler, Mercure est déjà de retour aux cieux. Le Roi de l'Olimpe a prêté une oreille attentive au manifeste de son frère. Il en repasse dans son esprit toutes les conséquences. Il flotte quelques tems entre plusieurs résolutions. Quelle est l'immortelle, disoit-il en lui-même, qu'une telle alliance pourra tenter, & qui se résoudra à quitter pour les sombres bords du Styx, les demeures éclairées par le flambeau du jour ? Enfin son choix se fixe ; une épouse est trouvée au Dieu du Ténare.

Alors croissoit au séjour de l'Olympe, l'unique postérité de Cérès, la belle Proserpine à qui Lucine n'avoit donné ni frère, ni sœur. Cérès n'a qu'une fille ; elle peut à Proserpine près, passer pour stérile ; mais ce seul gage des amours de Jupiter l'égale aux Déesses les plus fécondes ; aussi Cérès suit-elle pas-à-pas sa jeune élève ; aussi ne s'en éloigne-t-elle pas de plus loin que la mère aux cornes recourbées,

& au regard sauvage, ne s'écarte de la géniſſe chérie qu'elle allaite ; géniſſe encore débile sur ses pieds mal affermis, de qui la terre n'a reçu aucun sillon, & qui commence à peine à laisser entrevoir le germe de l'arc menaçant dont doit un jour s'armer son front superbe.

Tandis que Cérès cultive l'éducation de sa fille, les années qui se succèdent amènent l'âge de la puberté. Déjà Proserpine conviendroit à un époux ; déjà la rougeur pudique de ses joues annonce que son cœur virginal est en proie à des desirs mêlés de crainte.

La Cour de la Déesse des moissons retentit de demandes. Parmi les prétendants sans nombre qui se présentent, on distingue d'une part Mars, & de l'autre Apollon. Le premier fait valoir la force de sa lance, & le second celle de son arc. Mars vante ses domaines de la Thrace, au milieu desquels s'élève le fameux Mont Rhodope. Apollon apporte en appanage la ville d'Amycle, l'Isle Delos, où il prit naissance, & Claros son séjour favori; Latone enfin parle pour lui, si Junon protège son rival.

La blonde Cérès rejette l'un & l'autre

gendre ; une aveugle tendreſſe la rend jalouſe du tréſor qu'elle poſsède ; elle ne trouve aucun des Dieux digne de le partager. Et comme les ſollicitations continuent, ſa prudence maternelle s'arme de crainte & de précaution. Elle croit voir un raviſſeur dans chacun des immortels. Le Ciel entier lui paroît ſuſpect : elle prend la réſolution d'y ſouſtraire ſa fille. C'eſt aux Dieux Pénates de la fertile Sicile qu'elle confie ce bien précieux, ſans prévoir, hélas ! l'infidélité des dépoſitaires.

Aux premiers tems, la Sicile, (on l'appelloit alors Trinacrie,) ne faiſoit avec l'Italie qu'une même langue de terre. Les fréquentes marées ont couvert enfin le lieu de cette union. Nérée a rompu le nœud de leur enſemble, & ſe faiſant paſſage à travers leurs montagnes communes, a voulu que la mer ſervît de partage & de barrière entr'elles. Ce détroit d'ailleurs eſt peu large, & laiſſe voir l'ancienne affinité des deux terres. La Sicile ſemble préſentement ſervir de rempart à ſa ſœur, contre les aſſauts des vagues en courroux auxquels elle oppoſe ſes trois promontoires. Celui qu'on nomme Pachin s'avance au loin dans les ondes, &

tient en échec toutes les fureurs de la mer Ionienne. Le Cap Lilybée repouſſe les efforts des flots Africains ; & Thyrrhène indignée tente envain de renverſer ſous ſes vagues écumantes, la digue que lui oppoſe Pélore. Du milieu de la Sicile s'élève l'Æthna effrayant, compoſé de roches incendiées, l'Æthna, théâtre à jamais mémorable du triomphe que le Roi des Dieux remporta ſur les Titans ; l'Æthna, bûcher ineſtinguible de l'impie Encelade. Ce géant écraſé ſous le poids de la montagne énorme, exhale le ſoufre & la flamme avec l'air concentré qu'il reſpire ; & toutes les fois que cherchant à ſe ſouſtraire au faix immenſe impoſé ſur ſa tête, il ſe retourne ſur le flanc droit, ou ſur le flanc oppoſé, alors l'iſle entière eſt ébranlée juſqu'en ſes fondemens ; les villes & leurs remparts n'ont plus d'aſſiète fixe : toute la Sicile chancèle & menace ruine ; le ſommet de l'Æthna eſt inacceſſible ; il n'eſt donné à perſonne de le connoître, autrement que de vue ; & tandis que tout le reſte de la montagne étale l'ombrage & la riante verdure, ſa cime ſeule, où ſe trouve la bouche du Volcan, rejette les ſoins de

l'Agriculteur. Tantôt cette bouche redoutable obscurcit la clarté du jour par les nuages fuligineux qu'elle envoye vers le Ciel ; tantôt elle décoche, au lieu de traits, d'effroyables montagnes contre les astres ; & plus cet arsenal incendiaire s'épuise, plus il semble intérieurement se combler. Mais malgré le plus inépuisable embrâsement, quoiqu'en tout tems couronné de flammèches & de brûlantes fumées, ce sommet voit immédiatement au-dessous de lui, des neiges indestructibles, impunément visitées par ses flammes ambiantes.

Quel est donc l'agent qui met en jeu ces masses énormes de rochers? Quelle peut être la source d'un volcan inceſſable? Est-ce l'air, qui pratiquant à travers les fentes du silex le plus dur, des passages secrets, s'y introduit de force, &, qui travaillant ensuite à s'y procurer une issue, creuse, à l'aide du vent, les concavités putrides qu'il rencontre, & porte dans les matières variées qui y séjournent, le germe de l'embrasement? Ou bien sont-ce les mers, dont les eaux salées s'insinuant sous l'isle de Trinacrie, minent insensiblement sa base, fermentent par

l'action des sels, cherchent en se mettant au niveau de leur première surface, à remplir le vœu unanime des liquides, & refoulent par ce procédé les matières igneſcentes qu'elles rencontrent dans ces vastes souterrains ?

Telle est la contrée où Cérès se figure qu'on soupçonnera le moins sa fille. Tel est l'asyle auquel elle la confie. Pénates Sicules, c'est vous qui allez garder Proserpine ; Pénates Phrygiens, que Cérès brûle de revoir, c'est vous dont cette mère imprudente veut au plutôt se rapprocher ; c'est vers vous, vers les Etats de sa mère Cybele qu'elle fléchit le cou tortueux de ses dociles dragons. Ces coursiers ailés tracent dans les airs des sillons phosphoriques ; ils blanchissent leurs mords d'une écume lumineuse & propice ; leur aigrette élevée & pompeuse peut se prendre pour un astre ; & les taches étincellantes d'or & d'émeraudes qui distinguent leur croupe variée, représentent à l'œil trompé une constellation errante. Tantôt leur longue queue contournée en spirale, surprend en l'air les zéphirs les plus légers ; tantôt rabattant leur vol vers le sol terrestre, ils impriment sur la

glèbe pulvérulente la trace du char roulant ; & par-tout où cette trace féconde eſt imprimée, les champs ſe couvrent de moiſſons, & les épis dorés naiſſent ſur le ſein des plaines ; les terres les plus ingrates font germer ſous le paſſage de la Déeſſe le tapis de ſes propres préſens.

Déjà Cérès a perdu l'Ætna de vue ; déjà la Trinacrie & ſes trois promontoires ne forment plus à ſes yeux qu'un point imperceptible ! Ah ! combien de fois un preſſentiment involontaire lui fait retourner la tête vers le Palais qu'elle ne voit plus, mais qu'elle ſait être l'azile de ce qu'elle a de plus cher.

Adieu donc ô terre chérie, s'écrie-t-elle, en verſant quelques larmes ; adieu donc, ô toi ; que j'ai préférée au Ciel même : c'eſt chez toi que je dépoſe le gage unique de mon tendre amour. Ton zèle, ta fidélité pour Cérès ne ſeront pas ſans récompenſe. Ton ſervice te vaudra un prix égal à ton ſervice même. Seule entre toutes les terres fécondes, jamais le dur ſoc de la charrue n'outragera ton ſein ; jamais le rateau aux dents aiguës ne diviſera ta glèbe. Sans ſoc, ſans rateau, ſans charrue, tes plaines ſe couvriront

couvriront de moiſſons ſpontanées, & la richeſſe de tes guérêts étonnera tes propres regards.

Ainſi parla Cérès, & comme elle parloit encore, ſes agiles dragons atteignirent le penchant du Mont Ida. C'eſt-là qu'un temple de porphyre indeſtructible reçoit l'auguſte Déeſſe. Toute l'enceinte ſacrée eſt ombragée au dehors par une forêt de pins. Nulle tempête bruyante n'oſe en agiter les feuillages, ces pins n'en rendent pas moins des ſons prophétiques ; & chacun de leurs fruits coniformes eſt l'organe d'un oracle. Les initiés aux myſtères de la nourrice des Humains, exécutent dans l'intérieur de ſon temple de terribles thyaſes (1) ; les voûtes retentiſſent de cris confus : le Mont Ida ſemble en proie aux tranſports des Bacchantes. Le fertile territoire de Gargara, ſitué au pied de la montagne, tremble d'un ſaint reſpect ; ſes moiſſons s'inclinent pour rendre hommage au retour de la Déeſſe.

(1) Danſes extatiques, mêlées de tremblemens.

Mais aussi-tôt que Cérès s'est montrée, le chœur emphatique se tait; les mystiques tambourins, l'airain sonnant, les flûtes aiguës ne frappent plus les airs; les lions de Cybèle viennent soumettre à Cérès leur crinière flatteuse : Cybèle, elle-même, pour féliciter, pour embrasser sa fille, s'échappe du sanctuaire redouté qui la dérobe à la vue des profanes mortels. Ils la voyent cette fois, & la reconnoissent aux tours d'airain qui composent sa couronne.

Du haut de la citadelle de l'Olympe, Jupiter observoit toutes choses. Il s'adresse à Vénus, & lui découvre ses secrètes pensées. » Déesse de Cythère, lui dit-il, je ne veux rien avoir de caché pour vous : les destins ont disposé de la belle Proserpine. Cette Déesse, dont la blancheur est si éclatante, est réservée par eux au sombre Souverain du tartare. Ainsi l'exige Atropos; ainsi l'a prononcé Thémis. Le tems presse, ô Vénus. Tandis que Cérès est absente, descendez aux bords Siciliens, armée de toutes vos ruses; & demain, quand l'aurore aura teint de pourpre le portique de l'Orient, munissez-vous de tous les feux qui vous sont propres, feux

à l'action desquels nul cœur n'échappe, & que vous avez si souvent éprouvés sur moi-même. Pourquoi le troisième partage du monde en seroit-il exempt ? Ne souffrez point qu'aucune contrée méconnoisse votre Empire. Les ombres même vous doivent hommage. Que l'enfer ne soit point un asyle contre vos traits. Que l'inflexible Erinnis apprenne à soupirer. Que l'impassible Acheron connoisse les atteintes amoureuses : & que le cœur d'acier du sévère Pluton s'amolliſſe à l'aspect de vos jeunes appas. »

Vénus s'empresse d'obéir. Jupiter ordonne à deux Déesses de l'accompagner dans ce voyage. L'une est la sage Pallas ; l'autre, cette pudique Déesse qui ne prend de plaisir qu'à poursuivre, un arc à la main, les daims timides dans les sentiers escarpés du Mont Mœnale. Leur passage dans l'air, tracé depuis l'Olympe azuré jusqu'au séjour terrestre, un sillon lumineux. Telle une comète ignée, emportée par une projection rapide, fait voir dans l'espace des cieux une traînée sanglante ; signe infaillible d'une grande tourmente pour les vaisseaux qui traversent les mers, ou de l'arrivée d'une armée

d'ennemis formidables, pour une ville que la haute ceinture de ses murailles n'en mettra point à l'abri. Il n'est ni chef de famille dans sa paisible maison, ni pilote assis sur la pouppe d'un navire, qui ne frémisse à l'aspect de cet astre, d'un présage également infaillible & sinistre.

Le jeune trio des filles de Jupiter arrive à la demeure secrète de Cérès, Palais que les Cyclopes ont construit sous ses ordres. Les murailles sont garnies de fer. Les entrées, les issues, les simples jours sont garnis de grilles de même métal. Jamais Pyracmon, ni son émule Stérope ne travaillèrent avec plus de labeur; ne mirent autant en jeu l'ame active des soufflets, & ne firent couler avec plus d'art & de profusion le métal indocile. L'intérieur des chambres offre par-tout l'éclatante blancheur de l'ivoire; les plafonds sont affermis par des lames d'airain, dont l'adresse de l'ouvrier a fait autant d'ornemens, & qui sont soutenus par de hautes colonnes, où brille la riche matière de l'électre.

Tel est l'asyle où Proserpine sans allarmes attend (mais envain) le retour de sa mère, & lui brode des présents, qu'elle

ne doit point achever. Là elle avoit dessiné à l'aiguille le débrouillement du chaos, & de l'assemblage confus des premiers éléments. On y voyoit par quelle loi la nature avoit mis fin au tumulte, en assignant à chaque matière primitive son lieu propre. En vertu de cette loi, tout ce qui est léger s'élève ; tout ce qui pèse s'abaisse, & vient occuper le centre. L'æther, séjour de l'élément ignée, brille d'un éclat éblouissant, source des feux dont le pôle étincelle. La mer coule, renfermée dans ses divers lits : elle a pour base la terre que son propre poids tient suspendue au point central. Proserpine varie les couleurs selon les différents objets. Les étoiles sont d'or sur un fond d'azur ; la teinture violette exprime la couleur de la mer regardée par le soleil, au moment où il s'y couche ; les rivages qui la bordent sont rendus par des perles. Les flots sont à dessein, renflés en bosse ; on croit les voir se briser sur les rochers avec l'algue qu'ils y portent. On croit entendre le rauque murmure qu'ils font en s'infiltrant dans les cribles voraces de l'arène. Suivent les cinq plages du globe terrestre ; celle du milieu est indiquée par des laines rouges,

mais recouverte par des laines plus pâles qui décolorent cette première pourpre ; on juge aiſément qu'un ſoleil aſſidu en a dévoré la fraîcheur : tout ce ſentier paroit livide, & comme brûlé. De part & d'autres il eſt flanqué de deux autres plages plus heureuſes, ſituées ſous des zones vitales tempérées & ſalutaires aux humains. Au-delà des tropiques, la main de l'ingénieuſe ouvrière a placé aux bornes de la nature, les plages moins favoriſées des cieux, ſéjour éternel de l'hiver & de la froidure. Les glaces toujours amoncelées de ces mornes régions ſont exprimées par de triſtes opales ou par des perles ſans éclat. L'induſtrieuſe Déeſſe n'a pas même négligé la peinture des Royaumes ſombres. Le ſanctuaire de ſon oncle, l'auſtère Pluton ; ce Dieu même, & les Manes qui l'entourent, n'ont point échappé à ſon aiguille pittoreſque ; mais, ô prodige précurſeur du déſaſtre qui l'attend ! des larmes involontaires ont coulé en ce moment des beaux yeux de Proſerpine, des pleurs amers ont inondé & terni cette partie du plus précieux travail. Il touche preſqu'à ſa fin, & déjà la nouvelle Arakhné a commencé à con-

duire autour du globe la ceinture sinueuse de l'Océan, quand le bruit que firent les portes, en s'ouvrant, annonça à la fille de Jupiter, la visite des Déesses, ses sœurs. Incertaine de l'objet qui survenoit ainsi, elle abandonna sa tâche avant de la finir; elle eut honte de se trouver surprise par un abord inattendu. L'éclatante blancheur de Proserpine se nuança d'une rougeur pudibonde : on eût dit que toute la pourpre de ses laines avoit passé sur ses belles joues. Un sceptre d'ivoire qu'un Artiste de Sidon a incrusté de corail ou de lames trempées dans la teinture du murex, donne une foible idée du riche contraste qu'offrent les roses & les lys du teint de l'aimable fille de Cérès.

Le jour fit insensiblement place à la nuit, dont le char ténébreux attelé de deux chevaux azurés, répand sur sa route les charmes du doux repos. Pluton, d'accord avec son frère qui lui a fait donner de secrets avis, se propose de se rendre le lendemain en Sicile, & commande à l'odieuse Alecton d'atteler promptement ses coursiers abhorrés. Après avoir parqué à loisir dans les noirs pâturages du Cocyte, ces enfans de l'Erèbe s'abreu-

voient alors dans les eaux marcides de l'oublieux Léthé. La Furie attentive, les distingue parmi les autres quadriges que le trépas rassemble aux sombres bords. Elle les presse par leur nom. Le premier qui reconnoît sa voix est Orphnée, dont l'œil cruel annonce la mort ; il est suivi d'Æthon qui, pour la donner, s'élance avec l'impétuosité d'un trait ; du sombre Nyctée, la gloire des haras infernaux ; & d'Alastor, qui est marqué sur la cuisse, de la lettre fatale consacrée à Pluton. Tous quatre amenés devant la porte du Palais infernal, se réjouissent de se voir mettre au timon ; & leurs henniſſemens affreux témoignent la satisfaction qu'ils ont d'avance d'être employés à une nouvelle proie.

CHANT SECOND.

LE jour n'étoit point encore dans tout son éclat. Les flots de la mer Ionienne n'étoient encore frappés que des rayons précurseurs de l'aurore, dont les regards

changeoient en pourpre ardente l'onde de cette mer, agitée d'un doux frémissement, quand un courage inconnu, soufflé au cœur de Proserpine par l'artificieuse Cithérée, fit oublier à cette imprudente fille de Cérès les sages conseils de sa mère, & lui inspira (ainsi le vouloient les Parques) le desir de porter ses pas vagabonds dans la riante campagne. Trois fois sur son passage les portes, en tournant sur leurs gonds, rendirent avec un son plaintif, un présage sinistre; & trois fois l'Æthna prophétique par des tonnerres souterrains, l'avertit d'une disgrace prochaine. Nul prodige, nulle effrayante merveille, ne peut changer son dessein. Elle sort, accompagnée de ses sœurs. La plus empressée sur ses traces, est Vénus, dont l'orgueil se repaît de la victoire qu'elle va remporter. Quelle gloire pour elle va résulter de cet enlèvement! L'insensible cahos va sentir ses atteintes. Les Mânes, leur Monarque à leur tête, vont suivre son char de triomphe. La chevelure bouclée de la Reine d'Idalie est partagée en deux par une aiguille d'or. Sa robe de pourpre est relevée par une agraffe, où Vulcain a épuisé tout son art, & la ri-

cheſſe des pierres précieuſes. Après elle, vient la pudique Chaſſereſſe du Lycée Parrhaſien, & cette autre Vierge, dont la lance divine protège la citadelle de Cécrops : ſi l'une eſt la terreur des monſtres les plus ſauvages, l'autre eſt l'effroi des guerriers les plus audacieux.

Pallas ſur ſon caſque d'airain, porte un Typhon artiſtement cizelé : & quoique la partie ſupérieure du Titan ſoit emportée, anéantie par la foudre, l'autre moitié, quoiqu'également dévouée à la mort, eſt encore ſur pied, menace encore les Cieux, & ſurvit à la portion que le tonnerre a détruite. La pique que tient en main la Déeſſe guerrière, égale en hauteur le pin le plus élevé ; & le fer acéré qui la termine ſe dérobe dans la nue. Mais comme cette fois-ci Pallas ne marche point à une vraie guerre, elle tempère l'effroi qu'inſpire ſa Gorgone, & cache de ſon manteau une partie des ſerpens qui s'élancent, en ſifflant, des bords de l'Egide redoutable. Autant l'apparition de Pallas eſt effrayante, autant l'aſpect de Diane eſt doux. Elle tient beaucoup des traits rians de ſon frère. Elle en a la ſérénité, l'aimable ſplendeur, la bou-

che gracieuſe ; une beauté moins mâle eſt l'unique différence qui la caractériſe, & la faſſe diſtinguer d'avec lui. Sa robe, où l'on remarque le coſtume de Crète, laiſſe voir à nud ſes beaux bras, plus blancs que la neige ; ſes cheveux auxquels l'art des boucles eſt étranger, flottent au gré des zéphirs folâtres ; ſon arc en ce moment n'eſt point tendu, & la corde qui le rend redoutable eſt dans une molle inertie. Un carquois garni de flèches n'en eſt pas moins à ſes ordres ; & Diane, à tout évènement, en a chargé ſes épaules divines. Une ceinture précieuſe, par ſon double circuit, marque ſa taille élégante, & ne permet pas à ſa robe de deſcendre au-deſſous du genoux. A meſure que Diane marche, les replis de la riche étoffe ſe développent, & découvrent parmi les tréſors d'une ineffable broderie, tantôt les rochers & les vagues écumantes de la mer, tantôt l'iſle de Delos qui ſort pour la première fois du ſein des flots. Au milieu de ces Déeſſes s'avance Proſerpine, aujourd'hui l'orgueil & bien-tôt le regret de la plus tendre mère. Elle ne cède ni en dignité, ni en graces, à ſes jeunes compagnes. Donnez-lui un bouclier, vous

la prendrez pour Pallas ; supposez-lui des javelots, vous croirez voir Diane. Le nœud de sa robe est formé par un jade précieux. Jamais navette n'a tissu avec plus d'art & plus de succès des vêtemens plus riches de peintures, plus expressifs pour la vérité des objets. On y reconnoissoit, à leur beauté éclatante, l'aimable postérité d'Hypérion, le soleil & la lune ; & à une beauté moins frappante, leurs sœurs, l'Aurore & la Nuit. L'Empire d'Amphitrite est leur berceau commun. Ces enfans semblent déjà hors d'haleine, quoiqu'ils n'ayent encore fourni, chacun, que leur première carrière. La Déesse des ondes les reçoit dans son sein qui reflète l'azur du Ciel, & que l'immersion de ces quatre Divinités (1) rayonnantes semble avoir enflammé. O

(1) Claudien met ici poétiquement au nombre des sœurs du soleil & de la lune, l'Aurore & la Nuit, ou leurs guides, c'est-à-dire l'étoile du matin & celle du soir, qui sont la même dans le fait. Cette étoile, comme on sait, n'est qu'une planète. Au lieu de *rayonnantes*, Clau-

Téthis, quel nourrisson t'est confié ! Avec quelle tendresse & quelle admiration pour sa splendeur naissante tu le portes sur ton bras droit ! Tu peux présentement le considérer à loisir, & sans que son éclat blesse ta délicate vue. L'aigrette de ses rayons n'est encore qu'en germe ; les feux de son haleine n'ont point encore acquis de force incendiaire ; son souffle clément,

---

dien appelle ces deux prétendues étoiles, *des astres couleur de rose*, par allusion à l'aurore & au crépuscule. J'ai transporté l'image du crépuscule ou de l'étoile du soir, à la nuit même, que je suppose dans son état brillant ou étoilé. Dans l'interprétation la plus ordinaire de ce passage, on s'est figuré jusqu'ici, que le Poëte qualifioit le soleil & la lune de guides de l'aurore & de la nuit. Mais, très-certainement, le soleil n'est point le guide de l'aurore ; & ce seroit, comme dit le peuple, *mettre la charrue devant les bœufs*. D'autre part, la lune n'est point la conductrice de l'aurore, & il lui arrive aussi souvent de précéder la nuit, que de la suivre. On le répète, ce passage n'avoit point été compris par ceux qui ont essayé de l'expliquer.

sa voix plaintive, n'annoncent encore qu'un astre au berceau. Soutenue par ton autre bras, la sœur de cet astre radieux suce à longs traits le nectar limpide que ton sein présente à ses lèvres ; déja son front serein est orné des premières pointes du croissant lumineux. Tels sont les objets que représente l'étoffe précieuse.

Les Nayades accourent en foule sur les pas de Proserpine, & se rangent en haye autour d'elle, & forment sa garde. Vous y accourez, ô Nymphe qui présidez à la source du Crimnise ; & vous qui, sous le nom de Pantagie, roulez avec vos ondes rapides, des quartiers de roche ; & vous qui, en traversant dans votre cours une ville superbe, lui avez donné votre royal nom de Géla. Vous êtes suivies, toutes les trois, de la paresseuse Camarine, retardée dans sa marche par les eaux des marais qu'elle a formés, ainsi que par la limpide Aréthuse enrichie des tributs de l'Alphée ; mais nulle de vous ne remonte à une source plus pure, & plus voisine du ciel, que l'orgueilleuse Cyane. Tel l'escadron des Amazones enchante tous les regards, étonnées de compter parmi elles autant de graces que de

guerrières, lors qu'après avoir ravagé le nord de la Thrace, ces héroïnes du Thermodon, remarquables par des boucliers échancrés, reviennent victorieuses sous les drapeaux de leur Reine Hippolite, se racontant les unes aux autres, comment elles ont fait mordre la poussière aux blondes légions des Gètes, ou comment à coups de hache elles ont fait un passage à leur flotte, à travers le lit glacé du Tanaïs. Ou telles les Nymphes de Mæonie, filles de l'Hermus, parcourent les rives semées d'or que fréquente leur père, qui joyeux à la vue de ces Nayades chéries, s'applaudit dans son antre de leur nombre & de leur beauté, &, prodigue de son onde, penche en leur faveur son urne intarissable.

L'Æthna, père des fleurs, avoit vu du haut de sa cîme, les trois jeunes divinités & leur élégant cortège. Il éveille aussitôt Zéphire, qui dormoit au fond d'une vallée. » Aimable frère du Printems, lui dit-il, toi dont mes prés sont le domaine favori, toi qui te plais à folâtrer sans cesse sur mes côteaux verdoyants, & qui de ton souffle aimable tempère, toute l'année, l'air qu'on respire en ce séjour;

contemple cette troupe de Nymphes ; contemple, à leur tête, les filles immortelles du Souverain des Dieux. Elles daignent préférer à l'Olimpe même, l'azile de mes vertes campagnes. Viens m'aider, je t'en conjure, à leur témoigner mon culte & ma reconnoissance. Fais qu'à l'instant même tous les arbrisseaux, toutes les plantes du canton, se chargent de fleurs : que l'Hybla mon rival, me cède la gloire de la fertilité, & n'ose plus m'opposer ses jardins si vantés. Il me faut des couleurs riantes, il me faut des parfums exquis. Prodigue à mes plaines, tous ceux de la Pankhaïe & de l'Hydaspe, & tous ceux encore que le Phœnix, image de l'éternité, rapporte à la fin de chaque siècle des régions où nait l'Aurore, pour en former le bûcher qui doit lui donner une nouvelle vie. Rends mes odorantes productions dignes d'être moissonnées par les doigts délicats de trois jeunes Déesses, & dignes de leur inspirer l'envie d'en faire des guirlandes pour embellir encore leurs ineffables attraits ».

L'Æthna avoit à peine cessé de parler, que Zéphire secouant ses aîles imprégnées

d'une rosée toute céleste, distila sur les glèbes, vierges encore, le nectar marital qui les féconde. Par-tout où passe le Dieu empenné, on voit la terre se couvrir de verdure : le sol le plus applani s'enfle ça & là en forme de tubercules exubérants : ils contiennent & font bientôt éclorre les germes printanniers, ornés, dès leur naissance, des riches livrées qui les distinguent. Mille boutons de rose ont déjà contracté la couleur purpurine du sang le plus pur : le vaciet s'empresse, par sa noirceur, de faire valoir la blancheur éclatante des lys ; & la douce violette se teint d'une pourpre plus tempérée que celle de la rose, & comme mêlée de rouille. Non, la queue de l'oiseau de Junon n'offre point un spectacle si riche : non, les ceintures Parthiques destinées à relever les robes royales ; les étoffes teintes en diverses nuances dans le suc précieux extrait du murex Sidonien ; Iris elle même, quand à l'approche d'une nouvelle pluye, elle courbe en arc ses bandes variées dans les vastes plaines de l'air ; toutes ces richesses de la terre & des cieux n'étalent pas autant de merveilles que Zéphire en répand par son

souffle producteur, sur le sein diapré de l'Æthna. Séjour enchanteur, votre beauté propre surpasse celle même des ornemens que vous prodigue Flore. Une plaine s'élève insensiblement, & forme une douce courbure, sur le haut de laquelle on s'apperçoit avec surprise qu'on vient de monter un côteau; on y découvre nombre de sources agiles, qui se partagent en divers ruisseaux le long des riants gazons. On y voit s'élever jusqu'aux cieux, la tête du sapin superbe, dont le corps n'en sera pas moins un jour le jouet des flots d'Amphitrite. Non loin de-là, croît le cornouiller dont les branches fournissent aux guerriers & aux chasseurs des arcs d'un ressort éprouvé; & cet arbre consacré à Jupiter, le chêne antique, dont les cavités sont remplies par des ruches; & toi laurier prophétique choisi par Apollon pour être la couronne commune du courage & du génie. Vous y croissez, buis toujours verds, à la cîme touffue; & vous lierre dont la foiblesse rampante a besoin d'appui; & toi, vigne si chère à Bacchus, qui à l'exemple du lierre, prends l'orme pour soutien. Un lac s'étend le long de cette forêt; c'est

celui auquel les Sicans, colonie Eſpagnole, ont donné le nom de Pergus. Le voiſinage des bois qui le bordent prête à ſes eaux une teinte verte, mais ſans rien ôter à leur tranſparence, qui laiſſe pénétrer la vue juſques au fond du lit de ce lac, & révèle au jour le myſtère de ces gouffres limpides.

C'eſt dans cette région de l'Æthna, que les trois filles de Jupiter courent au butin des dons de Flore. Cytherée les anime par ſa voix, par ſon exemple. Courage, mes ſœurs, leur dit-elle, mettons à profit l'heure matutinale, tandis que l'aſtre du jour ne lance point encore tous ſes feux, & que l'étoile brillante à laquelle je préſide, acheve de verſer ſur la terre une fraîche roſée. En parlant ainſi, Venus cueille, non ſans qu'il lui en coûte un ſoupir, la frêle anémone, cette fleur en laquelle fut changé ſon cher Adonis. A ce ſignal toute la troupe ſe livre au pillage des champs fleuris; on diroit des eſſains nombreux, qui ſortis d'un vieux hêtre, ſous la conduite de leurs rois, s'en vont en bourdonnant, à la picorée du thym, ſur les côteaux du mont Hybla. Campagnes émaillées, de combien de

trésors on vous dépouille en un instant ! Celle-ci pour se composer un bouquet, entremêle la pensée avec le lys : cette autre pour sa parure, préfère à ces deux fleurs la tendre marjolaine : une troisième, plus ambitieuse, prodigue sur sa chevelure & sur sa robe les roses éclatantes, & ressemble à l'azur des cieux, quand il est semé d'étoiles. Le muguet même n'est pas négligé ; la belle Galatée, sûre de l'effacer en blancheur par celle de son teint, ne craint point de s'en faire une guirlande. Mais, ô Muse, passerons-nous sous silence la fleur d'Hyacinthe encore empreinte des caractères du deuil, & ce beau Narcisse, autrefois le plus beau des bergers, & présentement l'honneur de l'empire de Flore ? L'un fut élevé sur le Mont Hélicon ; & l'autre, par sa naissance & par ses charmes, ajouta encore à la gloire d'Amycle sa patrie. Hyacinthe fut aimé d'Apollon, qui le tua en jouant au disque avec lui ; l'autre fut & sera l'éternel regret du fleuve Céphisse, qui le pleure chaque jour en brisant de douleur ses plus chers roseaux. Désespoir superflu ! Narcisse qui n'eut d'yeux que pour lui-même, est allé rejoindre sa

propre image au fond de la fontaine qui la lui a montrée la première, & sur le bord de laquelle il ne reste plus de lui que la fleur qui porte son nom.

Proserpine montre plus d'ardeur que ses deux sœurs & que toutes les Nymphes ensemble, pour le dépouillement du parterre fleuri. Plutôt que de laisser quelque place vuide dans les corbeilles élégantes, elle effeuille pour les remplir, les fleurs même les plus champêtres ; & ce soin satisfait, elle songe à se couronner elle-même. Hélas ! c'est la victime de l'hymen qu'elle couronne sans le savoir ; & cet acte sans dessein, devient l'augure infaillible du lien fatal & indissoluble qu'elle va contracter. Ce présage, si elle y prenoit garde, est encore accompagné de deux autres non moins remarquables : car, ne voit-elle pas l'austère Pallas oublier le son éclatant de la trompette guerrière ; déposer sa lance homicide ; souffrir que les regards des mortels contemplent sans effroi les serpens adoucis & privés, qui furent les gardiens terribles de son égide ; & former des festons joyeux, des guirlandes nuptiales, de ces mêmes mains faites uniquement

à manier les armes, à briſer les portes d'airain, & à renverſer les citadelles ? Que les inclinations de Pallas ſont tout-à-coup changées ! Par quel charme oubliant la guerre, les combats, les horreurs du carnage, ſonge-t-elle à entrelacer, parmi les lauriers & le panache de ſon caſque, les roſes de l'amour & de l'hymenée ? Ah ! pour comble de préſage marital, ne vois-tu pas, fille de Cérès, ta ſœur, l'inſenſible Diane, oublier aujourd'hui la partie de chaſſe qu'elle s'étoit propoſée ſur le Mont Parthène ? Ses cheveux toujours indociles à l'art, ſouffrent enfin la contrainte d'une couronne, & d'une treſſe de fleurs.

Tandis que les loiſirs de ces jeunes Déeſſes ſont occupés à de tels ſoins, tout-à-coup un bruit ſouterrain, un fracas affreux ſe fait entendre. Les tours voiſines entr'elles ſe rapprochent & ſe choquent dans leurs vibrations ; & les montagnes ébranlées juſques dans leurs racines communiquent cette ſecouſſe terrible à cent remparts qu'elle fait écrouler. La cauſe de ce tremblement ſubit eſt inconnue à tout le monde, excepté à la Déeſſe de Paphos, qui comprend l'effet

des décrets de Jupiter, & l'arrivée de Pluton. Elle s'en réjouit, sans toute-fois pouvoir se défendre d'une terreur involontaire, tant la commotion donnée au territoire Sicilien est accompagnée de circonstances effrayantes.

A travers les fentes de la voûte infernale, le Dieu des Mânes a cherché diverses issues pour parvenir sur terre. En ce moment, les pieds de ses chevaux foulent le corps du Titan Encelade. La tête du géant est accablée sous leur masse, le reste de ses membres est cruellement tranché par les roues rapides. C'est un pesant fardeau, ô rebelle Encelade, que de porter à la fois le faix de la Sicile, & celui du Dieu des Enfers! Aussi tentes-tu de secouer un tel fardeau, & je te vois essayer, de rage, d'embarrasser par tes serpents tortueux, le mouvement circulaire des roues. Fureurs sans succès: leur orbite traverse en fumant tes flancs sulfureux.

Ainsi, lorsque par un chemin pratiqué sous terre, une armée d'assiégeans se glisse sous les murs ennemis, pour surprendre l'assiégé dans une sécurité imprudente, tout à-coup ces troupes, victo-

rieuſes avant même d'avoir livré aucun combat, s'emparent de la citadelle & de ſes défenſeurs. Il ſemble aux triſtes habitans de cette ville priſe en défaut, que la terre par un prodige ſemblable à celui de Cadmus, ait engendré pour leur ruine ces légions ſouterraines. De même le troiſième héritier de Saturne, cherchant une iſſue de ſon Empire dans celui de ſon frère, laiſſe long-tems flotter les rènes incertaines ſur le col de ſes courſiers; il ſe flatte que le hazard leur fera trouver quelque débouché inconnu. Mais c'eſt en vain qu'il l'eſpère. Nulle échappée ne ſe montre. La croute du Globe terreſtre eſt par-tout, &, principalement en cet endroit fortifiée d'épais blocs de roches vives, barrière inſurmontable pour tout autre Dieu, que celui qui ſurmonte tout. Pluton indigné de cet obſtacle, frappe de ſon trident infernal les durs parois de ſilex. Toutes les cavernes de la Sicanie retentiſſent de cette impulſion. L'iſle de Lipari qui en eſt voiſine, eſt agitée de rudes ſecouſſes. Les Cyclopes conſternés abandonnent la fabrique de la foudre. Vulcain lui même quitte d'épouvante ſa fournaiſe, ſon enclume & ſes marteaux.

C'eſt

C'eſt moins un bruit ſourd, qu'une exploſion terrible qui ſe fait entendre ſur les hauteurs voiſines par tous les voyageurs engagés dans les glaces des Alpes, & dans les bas-fonds de l'Eſpérie ; par la jeuneſſe habitante du Tibre, & qui ſuit, remonte, ou traverſe à la nage ce fleuve déjà ſuperbe alors, mais non encore immortaliſé par les trophées & les dépouilles de l'univers vaincu. Cet ébranlement rappela aux humains le moment où la Teſſalie, ceinte tout à l'entour de rochers, formoit dans ſon milieu un vaſte baſſin occupé par les eaux ſtagnantes du Pénée ; Neptune vint enfin à ſon ſecours ; d'un coup de ſon trident terrible, il ébranla toute ſa maſſe. Les monts qui formoient cette barrière, ne ſoutinrent point le choc du ſceptre qui régit les mers. L'Oſſa, ſoudain ſe ſépara de l'Olympe. Cette digue une fois rompue, les fleuves trop long-tems engorgés, s'empreſſèrent de porter leur tribut à Téthis, & la terre Theſſalienne connut la culture & s'enorgueillit de ſes habitans.

A l'aſpect du gouffre effroyable qui s'ouvrit, quand Pluton ſe fut fait jour à travers le ſol de la Sicile, le ciel fut ſaiſi

d'une terreur non encore éprouvée. Les astres n'observèrent plus leur cours ordinaire. L'Ourse se plongea dans le bain illicite de Nérée; le Bootès oubliant sa lenteur, précipita sa fuite; l'orageux Orion qui fait frissonner la nature entière, frissonna à son tour; Atlas pâlit du désordre qu'il sentit se former sur sa tête.

Cependant, si l'haleine enfumée des coursiers de Pluton a terni l'éclat du Pole radieux, l'aspect brillant de la voûte éthérée frappe d'étonnement & de crainte ces mêmes enfans de la nuit, élevés par elle dans des ténèbres opaques. Ils serrent le mords, par l'effet de la surprise que leur cause l'impression toute nouvelle pour eux de la lumière du jour. Effarouchés du soleil, ils tentent de se soustraire aux rênes, & font fléchir le timon dans l'ardeur de retourner au séjour du cahos. Mais quand l'infernal conducteur leur eut fait sentir l'extrémité du fouet, & les eut apprivoisés à la lumière vitale, alors plus rapides qu'un torrent qui a brisé les glaces dont il étoit enchaîné, plus impétueux que le javelot lancé à tour de bras, par un Spartiate en fureur, ou que la flèche décochée par un Parthe,

ou que les orages qui s'élèvent du midi, ou que la pensée même qui parcourt en un instant les bornes opposées de l'univers, les coursiers de Pluton s'élancent dans la nouvelle lice qui leur est ouverte. Ils rougissent leur frein d'un sang envenimé; leur souffle rend mortel l'air qu'ils respirent, & l'arène sur leur route est tachée de leur noire écume. Toutes les Nymphes prennent la fuite. Proserpine emportée par le char infernal, implore le secours de ses deux sœurs. Déjà Pallas a découvert le front de sa gorgone; déjà Diane a tendu son arc. Ni l'une ni l'autre ne veulent céder devant leur oncle. Toutes deux vierges, elles défendent la cause de Proserpine comme la leur propre. Une égale colère les arme contre le ravisseur, que leurs efforts réunis ne sauroient arrêter. Tel un lion qui tient sous ses griffes une génisse honneur d'un grand troupeau, épuise sa rage dans le flanc entr'ouvert de sa victime; & méprisant les vaines menaces des bergers conjurés contre lui, se contente d'étaler à leur vue sa gueule sanglante, & de hérisser sa crinière effroyable.

Pallas qui ne peut plus contenir son in-

dignation, la laisse échapper en ces mots : » ô le moins gracieux des trois frères issus de Saturne, quelle inspiration des Euménides as-tu suivie ? De quel profane aiguillon t'ont-elles stimulé, ou quelle torche sinistre ont-elles secoué devant toi ? Pourquoi quittant l'Enfer qui t'est échu en partage, viens-tu souiller la vue des astres par l'apparition du char Stygien ? N'as-tu pas à choisir parmi les filles de l'Acheron ? Que n'épouses tu, par une alliance digne de toi, sur les bords marcides du Léthé, l'une des Furies qui forment ta Cour ? Laisse à ton frère le domaine terrestre. Respecte le partage qui lui est attribué, à ton exclusion ; & puisque l'éternelle nuit t'est demeurée, contente-toi du lot que t'assigna le sort. De quel droit, en te montrant sur ces rives, fais-tu voir la mort au milieu des vivants ? Notre monde t'est étranger ; pourquoi viens-tu y montrer un visage odieux à tout ce qui respire ? »

La Déesse ne s'en tient pas à ces paroles pleines d'aigreur ; elle retarde l'impétuosité des coursiers, en leur opposant son égide armée d'hydres redoutables, dont la colère tient les écailles hérissées,

Diane, d'autre part, ne reste point oisive; une flèche de bois de frêne est déjà posée en attente sur la corde de l'arc, & vise directement le conducteur du char. Le coup alloit partir, quand le Roi des Dieux, du haut de la voûte éthérée, lança en signe de paix un trait de foudre de couleur purpurine; avouant par ce signal propice, Pluton pour son gendre: & dans le même tems, le Dieu d'Hymenée parut, au milieu des nuées entr'ouvertes, avec toute la pompe de Jupiter tonnant. De toutes parts enfin le ciel justifia l'entreprise du Dieu des Mânes. Les deux Déesses alors cessèrent, quoiqu'à regret, d'y porter obstacle. La fille de Latone relâcha la corde de son arc vengeur, & s'écria en gémissant:

« Souviens-toi de nous, ô sœur chérie; adieu donc, adieu pour long-temps! Notre respect pour les volontés de Jupiter, nous empêche de te porter secours. Le pouvoir qu'on nous oppose, (il faut l'avouer) surpasse le nôtre. C'est ton propre père qui conspire contre toi: on te donne pour Souveraine aux Mânes; tu vas régner dans l'Empire du Silence. Quelle disgrace t'enlève à la clarté du

jour ? Quel crime ont commis les Astres pour être condamnés à un tel deuil ? Va, chère Proserpine, puisque tu ne dois plus revoir tes sœurs, puisque tu ne dois plus animer par ta présence nos danses, nos courses, nos assemblées, c'en est fait ; je renonce aux plaisirs que m'offroient les plaines & les forêts. On ne me verra plus ceindre de filets les ombrageuses retraites du Mont Partène. Mon carquois même m'abandonnera. Le sanglier écumant ravagera impunément les moissons ; & les lions viendront en rugissant braver désormais l'homme jusques dans les cités. Oui, la chasse, le bruit des cors, vont cesser sur le Mont Taygète, je ferai partager la douleur de ta perte aux Nymphes désolées du Ménale & du Cynthe. Mon frère unira son deuil au mien ; & les oracles cesseront dans Delphes. »

Au milieu de ces complaintes, le char vole & dérobe Proserpine aux regards de ses sœurs ; elles ne voyent plus que sa longue chevelure qu'agitent les vents à leur gré ; mais elles n'entendent point les reproches que la fille de Cérès adresse à Jupiter en se frappant le sein de désespoir.

« Père cruel, s'écrie-t-elle, pourquoi n'avoir pas plutôt lancé contre moi les foudres exterminateurs ? Est-ce m'épargner, que de m'envoyer vivante au séjour des ombres ? Qu'ai-je fait pour être ainsi reléguée hors des limites du monde ? Quoi ! quand tu as prononcé cet arrêt, nulle pitié, nulle tendresse paternelle ne t'a retenu ? Quel crime me fait-on expier par une telle punition ? Quand le champ Phlégréen a été couvert des troupes rébelles des Titans, m'a-t-on vue me ranger sous leurs drapeaux impies ? Les ai-je aidés à entasser Ossa sur Pélion. De quel forfait suis-je coupable ou complice ? Et cependant on m'exile au noir séjour de l'Erèbe ! O vous, plaintives Beautés, soit Déesses, soit Mortelles, qui gémissez d'avoir été enlevées à votre pays natal par d'audacieux ravisseurs, pouvez-vous comparer votre disgrace à la mienne ? Au moins ne vous ont-ils pas privées de la lumière du soleil. Mais moi, je perds à la fois & cette fleur précieuse dont j'étois si fière, & l'espérance de revoir ceux de qui je tiens la naissance. Avec la pudeur virginale, on m'enlève l'aspect de la riante lumière. C'est du Tyran des om-

bres que je deviens la proie. O trompeurs attraits des dons de Flore ! O conseils mal suivis, que m'avoit donnés une mère prudente ! O ruses trop tard connues, que Vénus mit en jeu contre moi ! Cérès, prends pitié de ta fille ; entends ses cris ; hâte-toi de venir à son aide, soit que tu prennes plaisir en ce moment aux chants effrénés qu'accompagnent les fifres de Mygdonie ; ou aux hurlemens effrayants dont retentit le temple de Dindyme, tandis que les Galles font couler leur sang en ton honneur ; ou aux danses mystiques que les Curètes, en t'invoquant, exécutent, armés de glaives nuds. O ma mère ! le péril presse. Reprime l'attentat d'un coupable ravisseur. Que ce brigand sorti de l'enfer, dans la crainte d'éprouver ton ressentiment, me rende à tes soins maternels. »

Pluton entend les plaintes que Proserpine fait de lui ; ces plaintes passent de son oreille à son cœur. Il est lui-même touché du désespoir qu'il lui cause. Des larmes coulent pour la première fois de ses yeux que la cruauté tint toujours arides. N'en soyons pas surpris : il aime, ce féroce Pluton ; les cœurs les plus barbares

sont sensibles aux peines de l'objet aimé. Le Dieu de l'Erebe essaie d'adoucir ainsi la douleur de la fille de Cérès :

» Cessez, chere Proserpine, de vous remplir l'imagination d'idées siniſtres. Ne vous faites point un fantôme monſtrueux de votre nouvelle destinée. Le sceptre qui vous attend, le mari qu'on vous donne, ne sont point à dédaigner. Je suis celui des enfans de Saturne, à qui l'héritage le plus ample est échu. Tout ce qui naît dans l'univers me doit un infaillible tribut. Il n'est rien sous les cieux qui ne s'achemine vers Pluton. Ne vous figurez point avoir renoncé à la lumière. Vous allez connoître un autre ciel & d'autres astres. Vous trouverez dans l'Elysée des mœurs, un soleil & des jours plus purs. C'est-là qu'habitent les races intègres de l'Age d'or ; elles peuplent à jamais mon Empire, après s'être contentées de se montrer, en passant, aux terrestres demeures. Si les prés émaillés de fleurs continuent d'avoir pour vous des charmes, la retraite riante des Mânes justes vous offre des jardins éternellement fleuris, éternellement caressés du zéphire, & dont ceux de votre Æthna ne sont qu'une foible image. Po-

mone disputera de zèle avec Flore pour prévenir vos desirs & vos gouts. Sachez même que parmi les arbres fruitiers dont le Léthé mouille les racines, il en est un dont les rameaux sont courbés sous le poids de beaux fruits d'or, qu'il produit en tout tems. Cet arbre précieux, ô ma Proserpine, vous sera consacré. Venez dans un Domaine qui s'accroît à toute heure, où tout ce qui jouit de la vie sous le ciel, vient se rendre de toutes les parties de l'univers, soit de l'espace éthéré, soit de la surface du Globe terrestre, soit des gouffres profonds de l'humide élément. Vous verrez comparoître devant votre trône les plus grands Rois de la terre, mais sans pourpre, sans diadême, & confondus avec le vil peuple; car chez les ombres, tous les mortels sont égaux. La vertu seule ou le vice met une différence entre eux; c'est vous qui prononcerez leur sort selon cette différence. Vous interrogerez, vous condamnerez les coupables; vous assignerez des récompenses aux ames dignes d'être à votre suite dans le paisible azile. Les Parques auxquelles la nature entière obéit, prendront de vous la loi, & se tiendront sans cesse au pied de votre

trône. Enfin Pluton lui-même, le Souverain de ce vaſte Empire, ne ſera que le premier eſclave de vos volontés. »

Le ſilence de la jeune Déeſſe donne à connoître qu'une partie de ſa répugnance eſt vaincue. Le Monarque ſatisfait rallentit lui-même la courſe rapide & trop ſemblable à une fuite, de ſes courſiers impatiens. Il leur fait prendre l'allûre & le pas grave qui conviennent à une entrée triomphale. Les Ames s'attroupent en foule. Leur nombre ſurpaſſe celui des feuilles dont l'approche de l'hiver dépouille les arbres, & celui des vagues que ſoulève ſur les mers le vent du Midi, & celui des grains de ſable que le flux roule, diſperſe, amoncèle, & qu'il abandonne à ſa retraite. Tout ce qui forme la Cour du Tartare, s'empreſſe & ſe range en haye, pour voir paſſer la Bru de Saturne. Le Dieu qui préſide aux ſources du Phlégéton ſe lève par honneur pour elle ; peu ſemblable cette fois à lui même, il eſſaie de prendre un viſage riant, que démentent les ruiſſeaux enflammés & les torrents incendiaires qui découlent de ſa barbe. Les palefreniers infernaux viennent dételer les courſiers haletans, & les mènent paître

dans leurs vaſtes prairies. Les Officiers du Palais ornent le veſtibule de guirlandes, & jonchent le ſeuil de fleurs effeuillées. Dans la chambre conjugale, ſont étalés avec pompe les riches vêtemens de la Mariée. Les chaſtes Princeſſes habitantes de l'Elyſée viennent entourer leur ſouveraine, & par des félicitations flatteuſes diſſipent ſa mélancolie. Elles remédient au déſordre de ſes cheveux, & lui ajuſtent ſur la tête le voile deſtiné à dérober, pour la dernière fois, aux regards, la pudeur virginale de ſon front, à l'approche des flambeaux de l'Hymen. Des réjouiſſances ſont ordonnées dans toute l'étendue des régions Stygiennes. Les Nations enſevelies ſe livrent à la joie & à la bonne chère. On ne voit chez les Ombres que danſes & que feſtins de nôces. Le morne ſilence du ſéjour de la mort eſt rompu par le chant joyeux des Epithalames. Toute peine ceſſe aux Enfers; l'Erèbe ne retentit plus de gémiſſemens plaintifs. Les cachots les plus affreux ſont éclairés de feux de joie; & les réduits obſcurs de l'éternelle Nuit, ſont enfin viſités par la lumière des flambeaux. Minos ceſſe d'agiter dans l'urne terrible,

les forts propices, & ceux de rigueur. L'air ne retentit plus des coups de fouet donnés aux coupables. La roue à laquelle est lié Ixion, n'est plus tournée avec un mouvement rapide. Une onde trompeuse ne se dérobe plus aux lèvres de Tantale. Le premier a trouvé du repos, & le second boit à longs traits toute l'eau qu'il desire. Tityus se dresse en pied, & ne couvre plus de ses vastes membres un terrein spacieux : il délivre du fardeau de sa masse les neuf arpens qu'elle couvroit; & le vautour qui fouilloit sans cesse dans son flanc entr'ouvert, se retire à regret; l'oiseau vorace pousse un cri lugubre, en voyant les entrailles de Tityus renaître, & en perdant le droit de les dévorer à mesure qu'elles renaissent. Les Euménides oubliant la recherche, & la punition des crimes, font briller leurs flambeaux d'une lueur moins sinistre, chantent des chansons bacchiques, rempliſſent leurs coupes de vin, y trempent leurs lèvres féroces, & permettent même aux cérastes hideux qui forment leur chevelure, de se plonger dans l'agréable liqueur. L'entrée de l'Averne n'a plus rien de pestilentiel. Les oiseaux passent impunément au-dess-

ſus ; & le gouffre Amſanctus n'exhale plus en cet endroit de vapeurs mortelles. Le Styx eut ordre de modérer le bruit affreux qu'il fait en ſe précipitant dans un abyme ſans fond. L'Acheron changea les noirs torrens qui coulent de ſon urne, en une ſource de lait ; à ſon exemple le Cocyte ſe couronnant de lierre, voulut que la ſienne ne versât que du vin. Ce jour-là, Lakhéſis s'abſtint de trancher aucune trame : auſſi n'entendit-on ſur terre aucune plainte lamentable ; nul bûcher ne fut allumé dans les carrefours des Villes ; nul père, nulle mère, ne pleura ſon enfant enlevé au berceau par un trépas prématuré ; les flots même de l'inclément Neptune n'engloutirent aucun Navigateur ; & Mars, tout affamé qu'il eſt du ſang des hommes, ne répandit le ſang d'aucun guerrier. Ce même jour, le paſſager du Styx, le vieux Caron, ne trouvant perſonne à paſſer dans ſa barque, s'en revint à vuide, la tête couronnée de roſeaux, en fredonnant la chanſon du pêcheur déçu.

Cependant la jeune Déeſſe eſt conduite au lit nuptial. La Nuit fit les fonctions de Junon Hyménéenne ; & ſe vêtit pour

cette auguſte cérémonie de ſa robe ſemée d'étoiles : Elle s'approcha du lit, qu'elle toucha de la main droite, & prononça d'une voix aſſurée, & d'un viſage riant, les paroles ſacrées qui font les époux & les deſtinées heureuſes. Tous les aſſiſtans entonnent auſſi-tôt un hymne religieux ; & les voûtes du Palais infernal retentiſſent, d'un bout à l'autre, de ce cantique d'allégreſſe.

» Proſerpine eſt aux enfers ce que Ju-
» non eſt dans les cieux. Le frère de Ju-
» piter devient auſſi ſon gendre. Heureux
» époux ! que les plus doux plaiſirs pré-
» ſident à vos embraſſemens. Goûtez
» dans ce lit nuptial les douceurs réſer-
» vées à deux ames qui n'en font qu'une.
» Donnez naiſſance à une auguſte poſté-
» rité. La nature attend de nouveaux
» Dieux. Augmentez bien-tôt la liſte des
» deſcendans de Saturne ; hâtez-vous de
» donner des neveux à Cérès.

CHANT TROISIEME.

TANDIS que ces événemens se passent chez les Ombres, Jupiter ordonne à la Messagère céleste, à la divine Taumantis, de rassembler tous les Dieux dans l'Olympe, de toutes les parties de l'univers. Iris aussi-tôt décrit dans sa course un cercle enrichi de toutes les couleurs. Les zéphirs la soutiennent de leurs aîles humides. Elle appelle à grands cris les nayades, les fleuves. Ils sortent, tout émus, de leurs antres profonds. Ils se demandent avec surprise quel peut être l'objet de cette convocation générale, quel pressant danger a pu y donner lieu. Arrivés au Palais étoilé, Jupiter leur fait permettre de s'asseoir. Chacun prend siège selon sa dignité; & le privilège de chaque rang s'observe. Le premier est attribué aux Divinités de la classe suprême. Le second est le partage des Dieux du moyen ordre, tels que Nérée, dont la sérénité n'est souvent qu'un calme perfide; & Phorcus que sa vieil-

leſſe a dégarni de cheveux. Au troiſième rang ſont aſſis Glaucus, remarquable par ſa double forme, & Prothée qui, partout ailleurs, ne conſerveroit pas un ſeul inſtant la même. La permiſſion de ſiéger fut auſſi accordée aux plus anciens Fleuves. Les plus jeunes ſe tinrent debout, comme fait le peuple aux comices. Mille Rivières, mille Nayades, s'appuyent ſur l'urne de leur père. Les Faunes ſtupéfaits admirent en ſilence les merveilles du ciel.

Le grave Souverain des Dieux, aſſis ſur un trône au plus haut de l'Olympe, leur adreſſe la parole en ces termes : « C'eſt pour la ſeconde fois que les Mortels attirent mes ſoins, & me forcent à ſortir de la ſécurité où je croyois pouvoir être à leur égard. Après la retraite de Saturne, m'étant apperçu que l'oiſiveté s'emparoit de la race humaine, & voyant l'univers prêt à tomber, par l'indolence générale, dans une vieilleſſe prématurée, je reconnus que ces inconvéniens dans l'adminiſtration des affaires terreſtres, provenoient de la négligence & de la décrépitude de mon père. Je réſolus de ſouſtraire les peuples à ces abus, de ne plus ſouffrir que

les champs osassent germer sans culture, & se couvrissent de moissons spontanées. Je retirai aux arbres le privilège d'être tous autant de ruches remplies de miel ; & tarissant les sources de vin qui couloient à grands flots de chaque fontaine, je ne permis plus que leurs bords joyeux & bruyans présentassent en tout tems l'image d'une taverne. En un mot, j'aiguillonnai les Mortels paresseux, en substituant parmi eux le besoin inquiet à l'inactive possession ; non que je fusse envieux de leur bonheur : les Dieux ne sont ni jaloux, ni malfaisans. Mais je compris que le luxe étoit chez l'homme l'extinction de toute étincelle généreuse, & que l'abondance ôtoit à l'ame son énergie & son essor. C'est pourquoi j'envoyai sur la terre la pauvreté, sachant bien qu'elle seule étoit capable d'en bannir la nonchalance, & d'introduire à sa suite l'industrie, cette mère féconde de mille inventions ingenieuses, dignes d'être consacrées par l'usage. Mais qu'est-il arrivé ? La paresse primitive a prévalu, & les lâches Humains, satisfaits des glands grossiers que leur fournit Dodone, sont restés fidèles à leur antique oisiveté. Ce-

pendant la nature attristée m'accable chaque jour de ses plaintes, sur l'état actuel où languit le genre humain. S'il faut l'en croire, je suis un père cruel, un tyran inhumain. Elle vante l'or & les délices de l'âge de Saturne; elle atteste le ciel qu'elle seroit riche, si Jupiter n'étoit avare.

Pourquoi ces champs couverts de broussailles & de ronces? Pourquoi les arbres étouffés par leurs feuilles ne produisent-ils point de fruits? Pourquoi faut-il que, contre son inclination, de mère indulgente, elle soit devenue marâtre? Que sert en effet à l'homme le rayon de flamme divine, dérobé pour lui au ciel même par Prométhée, & la faculté d'élever son front vers les astres, si semblable dans tout le reste aux quadrupèdes, il vit comme eux à l'ombre des bois, dans un régime sauvage, & s'il partage la pâture des vils pourceaux? C'est par de telles plaintes que la mère commune a forcé ma clémence à pourvoir à un nouveau régime de mœurs & de nourriture pour les hommes. J'ai statué que le bled prendroit la place du gland, & que le soc tranchant passeroit où croissent les épines, les plan-

tes amères ; & l'arbre même que la Khaonie m'a consacré. Mais c'est de Cérès que dépend ce bienfait, dont elle n'a encore gratifié que la Phrygie & la Sicile ; & qu'il s'agit d'étendre à toutes les contrées du globe. Voilà pourquoi j'ai permis que Pluton enlevât la fille de cette Déesse. Je veux qu'ignorant l'auteur du rapt, elle cherche, errante & vagabonde, sa chère Proserpine par toutes les terres & par toutes les mers, jusqu'à ce que fatiguée d'une course pénible & vaine, elle jure par le Styx d'enseigner aux Humains l'agriculture, pour récompense de l'indice qu'ils lui donneront de la route suivie par sa fille. Je défends donc expressément à tous les Dieux d'oser révéler à Cérès le mystère qu'elle ignore. Quiconque d'entr'eux violera cette défense, j'atteste mon sceptre majestueux & la sublime harmonie des astres, que quand cette divinité seroit ou mon frère, ou ma sœur, ou ma propre épouse, fût-ce même la Déesse altière que l'Olympe a vu sortir de mon cerveau, un châtiment terrible suivra son indiscrétion. Repoussée par mon égide, elle sera précipitée du ciel ; la foudre accé-

lérera sa chûte ; l'immortalité ajoutera à son supplice, & la mort deviendra l'objet de ses vœux. Vainement, dans ses douleurs aiguës, elle l'appellera à son secours. Livrée sans pitié aux Furies, ministres de mon gendre, les ténèbres qu'elle aura trahies deviendront à jamais son partage. Elle connoîtra si l'enfer pardonne les délits qui le regardent. Tel est le serment que je fais ; & j'ordonne que cette parole soit inscrite au livre immuable des Destins. »

Ainsi parla Jupiter ; & pour donner à son discours une sanction authentique, il accompagna ces derniers mots d'un mouvement de tête qui ébranla toute la demeure des astres.

Cérès, en ce même tems, ignoroit & ce qui se passoit au conseil des dieux, & ce qui venoit de se passer en Sicile. La sécurité, l'ignorance où elle est sur son malheur, est telle, qu'assise dans un char attélé de dragons, elle accompagne celui de Cybelle traîné par des lions privés, ou qu'après une course effrénée, elle se retire avec elle dans un antre mystérieux. Mais de sinistres pressentimens, des songes terribles viennent troubler

ſon repos : les nuits ſont pour elle fécondes en terreurs. Cent voix font ſucceſſivement retentir à ſon oreille le nom de Proſerpine, & toutes ces voix ſont triſtes & lugubres. Cérès dans des rêves fantaſtiques & remplis d'effroi, ſe croit voir préſenter par ſes nymphes un nouveau vêtement : elle le déploie ; hélas ! c'eſt une robe de deuil. Elle ſe figure fuir dans ſon temple : l'entrée en eſt bouchée par un cyprès. Elle veut alors ſe refugier ſous un laurier conſacré à ſon culte, laurier favori, dont elle avoit fait le confident de ſon trouble, quand, vierge encore, elle appréhendoit les pourſuites de Jupiter ; elle voit cet arbre abattu ſous le tranchant de la coignée. Indignée à cet aſpect, elle demande aux Dryades en pleurs raiſon d'un tel attentat : on lui répond que ce crime eſt l'ouvrage des Furies. Pour mettre le comble à l'horreur qui ſaiſit ſes ſens, un fantôme ſemblable à Proſerpine ſe préſente devant elle ; ſemblable par les traits, méconnoiſſable par tout le reſte. Cérès cherche en vain dans ce ſpectre l'aimable ſœur de Pallas, de Diane & de Cythérée. Des fers odieux chargent ſes mains ;

le désordre de ses cheveux, autrefois si beaux, lui donne l'air d'une Gorgone. Ses yeux, si brillans, semblent éteints & couverts des ombres de l'éternelle nuit. Les roses de ses belles joues sont devenues livides ; les lys de son teint sont présentement enfumés. Quoique changée, à cet excès, la fille de Cérès est reconnue par sa mère ; l'amour maternel l'a du moins devinée. « O ciel ! est-ce vous, Proserpine ? s'écrie Cérès : c'est vous ! c'est-là ma Proserpine ! Eh ! quel crime a commis le pur sang de Jupiter pour être traité ainsi ? Vous, ma fille, traînant des fers ! vous enchaînée comme les bêtes féroces ! ah ! dites-moi, êtes-vous ma fille ? ou n'en êtes-vous que le simulacre trompeur » ?

Le fantôme lui répond : « Vous, ma mère ! pouvez-vous encore prendre ce nom, vous qui, passant en cruauté les liones avides de sang, avez abandonné votre fille unique ? aussi, n'avez-vous plus de fille : la perte que vous en avez faite justifie seule l'oubli que vous témoignez d'elle. Je suis pourtant cette même Proserpine dont le nom vous étoit si cher : mes revers, à la vérité, m'ont

rendu méconnoissable. Ah ! quelle ivresse, quel oubli de vous-même & de moi vous retient parmi les danses effrénées de vos Prêtres Phrygiens ? Si vous n'avez pas dépouillé entiérement l'ame d'une mère, si vous êtes la sainte, la respectable Cérès, si quelque tygresse du rivage Caspien ne vous a point donné naissance, brisez mon esclavage, ou du moins venez m'en consoler par un regard. Que j'aie encore la douceur de jouir une fois de votre vue ! »

Ainsi parle à Cérès l'image fantastique de Proserpine, qui en proférant ces dernières paroles, voudroit tendre à sa mère les bras pour l'embrasser. Des chaînes cruelles s'y opposent ; mais la tendre victime semble par son mouvement les agiter avec bruit. Les cheveux de Cérès se hérissent. Le sommeil l'abandonne. Elle se réjouit d'avoir rêvé ce qui étant réel feroit son désespoir. Mais malgré l'horreur du songe, elle regrette que le réveil l'ait privée d'un doux embrassement. Agitée de ces visions inquiétantes, elle court prendre congé de Cybèle.

« O mère revérée ! il me faut quitter votre présence & le séjour de notre chère

chère Phrygie. Je ſuis rappellée en Sicile par le ſouvenir du gage précieux qu'y laiſſa ma tendreſſe, & qui s'y trouve expoſé à des périls dont je calcule le nombre par celui des jours de l'année. Non, les foudres même des Cyclopes qui ont conſtruit le Palais où ſéjourne Proſerpine, ne me défendent point des craintes que j'ai conçues pour elle contre les attaques du dehors. La Renommée, qui ſe plaît aux indiſcrétions, n'auroit-elle pas divulgué mon ſecret ? Je l'ai confié à la Sicile ; mais la haute réputation de cette contrée ne m'auroit-elle point trahie ? Il faut, il faut chercher pour ma fille un aſyle plus obſcur. Le volcan que ſouffle Encelade, fixe trop tous les yeux ſur la terre des Sicans. Que de preſſentimens juſtifient ces craintes ! Des ſonges viennent me troubler par des viſions funeſtes. Nul jour ne ſe paſſe pour moi ſans le plus triſte augure. Combien de fois la couronne de fleurs d'azur, que je porte ſur la tête, n'eſt-elle pas tombée à mes pieds ? Mon ſein, hier encore, a rendu des gouttes de ſang. Des pleurs involontaires coulent abondamment de mes

yeux : en certains momens, mes mains frappent d'elles-mêmes, & comme malgré moi, ma poitrine; & si je veux essayer une flûte phrygienne, elle ne rend que des sons lugubres. Les tambourins même deviennent sous ma main des instrumens funéraires. O ma mère ! tant de pronostics fâcheux seroient-ils sans quelque vérité? »

« Ah ! puissent les vents, ma chère fille, répond Cybèle, emporter bien loin avec eux de tels présages ! Jupiter n'est pas tellement endormi dans le ciel, que sa foudre n'écrasât quiconque outrageroit la fille de Cérès. Mais allez, ma fille; satisfaites votre tendre inquiétude, & revenez promptement ici accompagnée de l'objet qui vient d'y donner lieu. »

Cérès sans perdre de tems, sort du Temple Dindymien : mais la vîtesse de son char ne répond point à ses désirs. Ses dragons aîlés lui paroissent tardifs. Elle aiguillonne, & punit une paresse qu'ils n'ont point; & ses regards cherchent déjà la Sicile, même avant qu'elle ait franchi le sommet du Mont Ida. Ses appréhensions sont sans nombre, ses

espérances se réduisent à rien. Telle Philomèle, quand elle a laissé pour quelques instans ses petits dans le nid, parmi les branches d'un humble buisson, retourne à tire-d'aîles leur apporter leur pâture, elle tremble en rejoignant ses Pénates ; elle craint que les objets de sa tendresse ne lui aient été dérobés par l'oiseleur cauteleux, ou que l'hydre plus cruelle encore ne les ait dévorés.

A peine Cérès eut-elle vu la cour du palais dégarnie de sentinelles, & les portes ouvertes ; à peine eut-elle observé le silence qui regnoit au dehors & au dedans, que négligeant de s'instruire davantage, elle se tint pour assurée de sa disgrace, déchira ses vêtements, & jetta au loin les épis & les fleurs qui ceignoient son front majestueux. Nuls pleurs toutefois ne coulent de ses yeux arides. Nulle plainte, nul soupir ne lui échappent Elle est en proie à une douleur muette & concentrée, qui lui cause un tremblement universel, & qui fait chanceler ses genoux sous elle. Elle entre enfin dans ce palais, que tout lui annonce être solitaire, & qu'elle trouve tel en effet. Elle rencontre le métier, théâtre des brode-

ries de sa fille ; on a négligé de le couvrir d'un voile ; & les instrumens du riche travail sont dispersés dans le plus grand désordre. Ouvrage divin, tu restes interrompu ; & l'espace qui reste à remplir est rempli, ô profanation ! par une toile d'araignée. Ce spectacle ne peut encore tirer des larmes des yeux de Cérès ; mais prenant le canevas précieux, elle y applique mille baisers ; elle relève les échevaux, les navettes, & les aiguilles égarées. Tout ce que sa chère fille a laissé tomber dans l'empressement qu'elle avoit d'aller cueillir des fleurs, sa mère le ramasse, & le remet en place avec une sorte de culte. S'il est quelque siège où Proserpine paroisse s'être assise, ce siège reçoit les témoignages ardents de la tendre Cérès ; le lit virginal que Proserpine ne doit plus revoir, n'est pas oublié, dans cette convulsion d'amour maternel.

Ainsi, dans une étable dévastée par l'ennemi, le Pasteur, de retour, appelle envain les chefs de son troupeau, & les génisses qu'il avoit confiées à leur défense.

Enfin Cérès apperçoit Electre, la nourrice de sa fille, Electre la plus illustre

des Nymphes issues de l'Océan. Ce fut cette Nymphe dont Cérès fit choix pour lui donner sa fille à conduire au Palais céleste. Ce fut elle qui eut toujours l'emploi glorieux de placer dans l'Olympe la jeune Proserpine sur les genoux de son père, & de le faire sourire aux jeux & aux caresses de l'enfance. Son attachement pour son élève est égal à celui de Cérès elle même. On pourroit la prendre pour Cérès, tant elle en remplit, auprès de Proserpine, toutes les fonctions, avec vigilance & avec tendresse; la suivant, la veillant, l'accompagnant par-tout.

Cérès apperçoit donc la triste dépositaire; & cette fois, elle ne peut retenir ni sa douleur ni ses reproches. « Qu'as-tu fait, malheureuse, lui crie-t-elle, & de quelle horreur mes yeux sont-ils témoins? Quel brigand a mis mon Palais au pillage? Jupiter ne règne-t-il plus dans le Ciel? Les Titans auroient-ils emporté l'Olympe d'assaut? Typhon auroit-il secoué le fardeau d'Inarima? Alcyonée auroit-il soulevé le poids du Vésuve, pour traverser à la nage, les flots de la mer Tyrrhenienne? Ou bien,

le volcan de l'Æthna a-t-il dissout la masse de cette montagne, & mis en liberté le rebelle Encelade ? Ou si ce n'est point Encelade, seroit-ce Briarée aux cent bras, qui auroit osé commettre, Jupiter vivant, un tel sacrilege ? Réponds, Electre ; qu'est-devenue ma fille ? Où sont ses mille compagnes ? Je ne vois pas même ma fidèle Cyane. Je n'apperçois aucune des Syrènes. Quel charme, quelle force les a fait disparoître ? C'est donc là votre fidélité ? C'est ainsi que vous gardez les dépôts qu'on vous confie ? »

Ces paroles rendirent la Nymphe toute tremblante ; mais sa douleur, son désespoir surpassoit encore sa crainte. Elle eut mille fois préféré la condition mortelle, & la mort, à la vue & aux reproches de Cérès. Elle reste long-tems muette, dans la crainte de proférer le nom interdit à sa bouche, par le Souverain des Dieux. D'autre part le zèle d'Electre pour sa Souveraine, la force à lui révéler une partie du mystère. » Plût au Ciel, lui dit-elle, ô grande Déesse, que vous n'eussiez à vous plaindre que de l'attentat des Titans ! la certitude de les voir punis adouciroit votre peine. Hélas ! ce sont

des habitantes de l'Olympe ; &, ce que vous croiriez encore moins, les propres sœurs de Proserpine, qui ont conspiré contre elle. La ligue dont vous avez à vous plaindre s'est formée dans le Ciel, votre propre famille en est complice ; & le séjour éthéré vous a été plus contraire, que ne pourroit jamais l'être le champ de Phlégra où les Géants escaladèrent les Cieux. La paix, la tranquillité régnoient dans votre Palais. Votre pudique fille n'osoit en franchir les portes. Retenue par vos défenses, elle n'osoit parcourir que des yeux les campagnes verdoyantes. Elle s'occupoit à broder. Sa récréation étoit le chant des Sirènes ; ou quelques jeux innocents avec la Nymphe Cyane ; ou le plaisir qu'elle prenoit à ma conversation, & au récit que je lui faisois des événemens des anciens âges ; & quand la nuit étoit venue, un même lit nous procuroit un même sommeil. Tel étoit son genre de vie, lorsqu'un soir (sans que j'aie pu savoir comment l'azile choisi par vous, avoit été découvert,) la folâtre Cithérée vint lui faire une visite ; & pour n'être point suspecte, elle vint accompagnée de Pal-

las & de Diane. Proſerpine imprudente les accueille toutes trois avec les démonſtrations de la plus vive joie ; & leur prodigue, avec le nom de ſœur, mille tendres embraſſemens. Vénus ſe répand en reproches contre vous. Elle vous nomme dure & cruelle, d'envier aux autres Déeſſes la vue & la compagnie de l'aimable Proſerpine ; & de lui avoir envié à elle-même le ſéjour des aſtres, pour la confiner dans une iſle. Proſerpine eſt ſéduite par ſes adulations & par ſes careſſes ; elle y répond par mille prévenances, elle fait ruiſſeler dans les coupes des torrens de nectar, & commande que la table ſoit couverte d'ambroſie. Tantôt elle eſſaie l'ajuſtement & l'armure de Diane ; & s'emparant de ſon arc redoutable, elle s'efforce d'en tendre la corde avec ſes doigts délicats. Tantôt elle s'affuble du caſque de Pallas, effrayant par ſa chouette & ſon panache flottant. La Déeſſe elle-même des combats s'empreſſe à le lui ajuſter ſur la tête, & ſe récrie ſur la bonne grace que lui donne ce déguiſement. Encouragée par Pallas, votre aimable fille veut auſſi ſoulever ſa peſante égide ; mais ſes bras dénués de force ſe

refusent à cet effort. Dès le matin, Vénus s'éveille, & réveille tout le Palais. C'est elle qui la première propose malicieusement une partie de promenade sur le penchant du Mont Æthna. Elle vante, & le voisinage, & la beauté des fleurs; elle affecte d'ignorer & de vouloir connoître quelles sont celles qui croîssent le plus volontiers dans le pays. Elle fait semblant d'avoir peine à croire ce qu'on lui a raconté, qu'aux environs du lac Pergus, la rose brave les hivers, & qu'une verdure éternelle y règne dans les prairies. Vénus témoigne tant d'admiration pour ces prodiges, & un tel desir de s'en assurer en se transportant sur les lieux, que la passion qu'elle feint gagne réellement ses sœurs, & sur-tout Proserpine, dont l'âge tendre est celui des desirs. Quels gémissemens, quelles représentations, quelles prières ai-je alors épargnées? Vaines oppositions: Proserpine s'échappe, pleine de confiance à la vue des trois Déesses qui l'accompagnent, & du cortège des Nymphes qui s'empressent à lui servir d'escorte. On projette, on exécute une ample moisson de fleurs; & tandis que la troupe virginale est dispersée dans

la riante prairie, tout à-coup un bruit affreux . . Mais, (1) ô Déesse, le Maître des Dieux me défend de poursuivre; & sa menace terrible condamne envers vous au silence le zèle des moindres & des plus grandes divinités. »

Ici la Nymphe se tut, en versant des torrens de larmes. Cérès transportée de douleur & de dépit, court allumer deux flambeaux au volcan de l'Æthna, résolue de tromper la précaution de Jupiter, & de chercher sa fille tour-à-tour dans l'espace éthéré, dans l'Empire de Neptune, & dans toutes les contrées de la terre. Elle mit trois mois entiers à cette recherche infructueuse, & revint enfin accablée de fatigues & de désespoir au pied du même Mont Æthna, d'où elle étoit partie. L'aspect de ces lieux, auxquels elle avoit confié sa fille, la met en fureur. Elle saisit une coignée, & fait tomber sous ses coups vengeurs, tous les arbres qui bor-

(1) On fait ici les changemens qu'on a jugés nécessaires, pour donner une fin au Poëme, qui nous est parvenu incomplet.

dent la rive enchantée du Pergus & du Crimnise. Vous tombez, chênes orgueilleux, aux rameaux desquels Jupiter lui-même avoit suspendu la dépouille des Titans. Votre chûte épouvante au loin les Sylvains fugitifs, sapins antiques, destinés à dompter les mers. Envain implorez vous le secours des Nayades tremblantes, peupliers, & vous saules, amans des verdoyantes rives. Vous succombez tous sous le courroux de Cérès. Vous portez tous également la peine du délit de Pluton, dont votre ombrage fut le témoin, mais non pas le complice.

Un berger contemple à l'écart les fureurs de la Déesse, & le renversement de la forêt Sicanienne : c'est Triptolème, le premier des Siciliens, qui ait élevé un autel à Cérès, & qui par cette raison est cher à cette Divinité entre tous les pasteurs des troupeaux qu'Aréthuse désaltère à sa source argentée. Il a vu l'enlèvement de Proserpine, il connoît le ravisseur ; & la défense de prononcer son nom, enjointe à tous les Dieux par le puissant Jupiter, ne s'étend point aux mortels. Jupiter lui-même lui a secrétement député Mercure, pour lui faire part de ses volon-

tés, & pour l'enhardir à féconder la terre, & à l'enrichir d'une extrémité à l'autre, des dons de la Déesse à laquelle il a voué son culte. Triptolème se présente donc devant cette mère furibonde; & tenant en main un faisceau d'épis, il prosterne à ses pieds un front religieux, & parle en ces termes :

» Auguste & véritable objet des vœux des humains, je puis vous dire le nom du gendre inconnu à qui les Destins ont donné Proserpine pour femme, & vous mettre à portée de revoir encore les traits chéris d'une fille adorée. Mais n'espérez point que je vous révèle ce mystère, si vous ne jurez par le Styx de m'accorder, sans hésiter, la faveur que je vous demanderai à votre retour. «

Cérès n'eut pas plutôt prononcé le serment redoutable, que Triptolème lui dévoila l'attentat du Roi des Mânes. Si la douleur de cette mère éperdue ne redoubla point en apprenant le nom de l'époux de sa fille, c'est que, portée à son comble, elle ne pouvoit plus croître. Ciel ! ô ciel ! s'écria Cérès, ma fille m'est ravie par le Tyran du Styx ! c'est sur les bords du Cocyte qu'elle est allé

régner !... Ah ! n'importe ! je la reverrai du moins. Tout barbare qu'il eſt, Pluton ne m'enviera point la vue du tréſor qu'il m'enlève. Qui ſait même, qui ſait, ſi touché de mes douleurs, il ne conſentira pas à les partager avec moi. »

Elle dit, & pouſſant ſes dragons vers la cime de l'Æthna, à l'endroit même où le gouffre du volcan eſt le plus ouvert, elle oſa ſe frayer par cette voie toute nouvelle un chemin aux Enfers. L'Æthna, preſqu'éteint, reprit flamme à l'approche des flambeaux de Cérès, & parut brûler d'un double incendie. La Déeſſe, que rien n'intimide dans l'impatience de retrouver ſa fille, cherche & trouve enfin ſous les voûtes effroyables du tombeau d'Encelade, une iſſue au ſéjour des ombres, échappée aux recherches de Pluton.

Cependant Triptolème attentif reſta jour & nuit dans la plaine qu'arroſe l'Alphée de ſes eaux étrangères, dans l'attente inquiette du retour de la Déeſſe. Un mois entier trompa ſon eſpoir ; mais enfin, cet eſpace de tems étant révolu, il vit les dragons deſirés s'élever au-deſſus du volcan, & rabattre vers lui

leur vol propice, ramenant en triomphe la mère & la fille.

Du moment que Cérès apperçut Triptolème, elle descendit du char avec Proserpine, pour y placer elle-même son Ministre favori. « Honneur & graces te soient rendus, lui dit-elle. J'ai découvert par ton indice le raviſſeur de ma fille : c'est à toi que je dois la plus douce consolation qui pût soulager ma douleur. Sans toi, je n'eusse jamais songé à descendre aux lieux sombres ; sans toi, je n'eusse jamais eu le courage d'aborder le sauvage Pluton. Mes larmes, mes prières ont amolli son cœur d'acier. Il consent à me céder ma chère fille la moitié de l'année. Proserpine sera six mois habitante du Ténare, & six mois habitante des Cieux. Mon serment, ô Triptolème ! n'est point sorti de ma mémoire. Reçois de moi ce char, ce soc, ce rateau, cette faucille & cette gerbe d'or. Parcours le globe terrestre depuis les lieux où se couche le soleil, jusqu'aux lieux où naît la brillante aurore. Par-tout où te conduiront ces dragons ailés, répands le culte de Cérès & les notions de l'agriculture. Détruis par-tout les sombres

& incultes forêts qui couvrent les diverſes contrées de la terre ; dépouille-la d'arbres pour la couvrir d'épis. Pars, cultive, feme, moiſſonne ; procure aux humains des tréſors inconnus d'eux, & les ſeuls véritables. Puiſſent-ils jamais ne leur en ſubſtituer d'autres ! »

Triptolème zélé pour le bonheur de ſes ſemblables, Triptolème au comble de ſa joie partit ſous ces heureux auſpices. La terre changea de face ſous les pas féconds de l'Envoyé de Cérès. La glèbe indocile s'ouvrit au germe des bleds. Le Soleil entré dans le ſigne du lion, admira les épis dont ſe dorèrent les champs. Cet aſtre crut éclairer un monde nouveau, ou crut que Jupiter avoit rappelé parmi nous l'âge de Saturne & de Rhée. Le labourage amena à ſa ſuite deux biens ineſtimables, le travail & l'abondance ; l'un par qui fut chaſſé l'indolence, l'autre qui fit diſparoître la diſette.

SECONDE CLASSE.

ROMANS DE CHEVALERIE.

HISTOIRE DE BAUDOUIN, COMTE DE FLANDRES.

L'on croit assez généralement que la première édition de ce roman est de 1474. On en connoît une seconde de 1478, qui a été suivie de plusieurs autres, publiées dans les dernières années du quinzième siècle, & dans les premières du seizième.

Les premières pages de l'ouvrage offrent une fiction très-folle & très-singulière. Nous avons cru devoir la saisir & nous y arrêter : nous en dirons plus bas la raison. Ce caractère de folie qui a fait le mérite de tant d'ouvrages, & qu'on voudroit pouvoir rencontrer dans tant d'autres, si tristement ou si platement raisonnables, nous a séduit nous-même ; & nous avons cru que

nous devions regarder notre plaisir comme un préjugé augural du succès de notre travail. Au reste, ces folies d'une imagination romanesque, doivent peut-être réussir dans un siècle, où l'on veut que tout jusqu'à l'amour soit raisonnable, & où l'on doit être las de se traîner à la suite de tant d'esprits qui n'écrivent que des vérités bien étrangères au bonheur, & bien contraires à la gaîté.

UN Soudan de Babylone, nommé Claquedent, venoit de fondre en Italie; le fer & la flamme avoient ravagé Rome. Le Pape, les Cardinaux, tout le Clergé, premières victimes de cette fureur barbare, ne formoient plus qu'un amas de morts; il ne restoit pas un seul homme à l'Eglise. Le Marquis de Milan tremblant pour ses petits Etats, avoit écrit une grande lettre au grand Roi de France, Philippe Auguste, pour lui demander du secours contre ce grand destructeur des villes & des prêtres. Philippe aimoit assez à secourir les opprimés; & ne voyoit pas de sang-froid un Turc

barbare qui brûloit les Papes & les Cardinaux ; mais il avoit sur les bras *Jean sans terre*, qui étoit une espèce de Claquedent par ses dispositions sanguinaires ; & il ne pouvoit diviser ses forces. Le Comte de Flandres étoit à la Cour du Monarque, lorsque ce Prince reçut la lettre du Marquis de Milan. Plein d'amour pour la gloire, de haine pour les Turcs, il offre à Philippe de conduire tous ses sujets, tous ses vassaux, contre cette canaille sacrilège. Cette grande idée étoit un peu folle ; mais la folie quelquefois réussit ; & quand le motif est charitable, on oublie souvent le principe, en faveur de la conséquence. La charité profite de tout. Claquedent ne devoit faire qu'un déjeûner de tous ces gens-là. O providence ! c'est lui qui sert de déjeûner aux autres. Le Comte le tue. Son armée est repoussée vigoureusement ; on reprend tout ce qui a été pris ; Rome est reconquise ; mais le Pape & les Cardinaux ont disparu pour jamais.

Le Comte de Flandres revint à la Cour de Philippe. Ce brave Prince étoit modeste & simple. Les embrassemens du Roi, les acclamations du peuple, les

louanges des courtisans, le respect des guerriers jaloux, tout lui parut également vrai, & tout lui fut également indifférent. Il aimoit la gloire, mais celle des actions, celle dont on porte en soi le germe & la récompense, celle qui est dans la vertu, non dans l'éclat, dans l'estime, non dans la louange. Un tel homme doit être simple, & doit croire qu'on est sincère quand on le loue; un tel homme devroit pouvoir recueillir le fruit de ses vertus. Il mourut. Philippe l'aimoit, & le regretta sincèrement. Il laissoit un fils, & le Monarque François crut pouvoir se consoler de la perte du père, par les sentimens qu'il témoigneroit au fils. Il se trompoit. La nature bizarre se joue des générations, & ne rend pas, à beaucoup près, les qualités héréditaires. Baudouin, Comte de Flandres, avoit tant d'orgueil qu'on l'eût cru un bourgeois ennobli. Né avec de l'esprit, il étoit si glorieux qu'il en devenoit sot; distingué par la valeur, on regrettoit d'être obligé d'accorder quelque estime à un être aussi impertinent. Philippe lui proposa d'épouser Béatrix sa fille. Elle étoit jeune, elle étoit belle, elle étoit la fille

d'un grand Roi, mais elle n'avoit point de Royaume ; Baudouin ne considéra que ce qu'elle n'avoit pas ; & refusa sa main.

Il est des aventures qui valent des leçons, & des leçons qui nous corrigent. Baudouin chassant au sanglier dans le pays de Vermandois, auprès de Noyon, rencontra une belle & grande Demoiselle magnifiquement vêtue qui l'aborda gracieusement, & lui demanda son secours & son appui. La fierté n'est point incompatible avec la foiblesse, encore moins avec l'imbécillité. Peut-être est-ce déjà être imbécille que d'être très-fier ; peut-être est-il donné à la plupart de ceux qui ont ce plat défaut d'être plus crédules que d'autres, parce qu'ils ne pensent pas qu'on puisse avoir l'audace de vouloir les tromper. Baudouin se sent épris pour la belle Demoiselle ; il lui promet son secours, se fait raconter son histoire, trouve dans cette histoire des choses très dignes de son attention, car il étoit question d'un très-grand Royaume que la Demoiselle disoit posséder en Asie. Ce Royaume accompagné de deux beaux yeux, d'une taille majestueuse, d'une

phyſionomie piquante & de l'air le plus hardi qui ait jamais aſſervi l'imagination d'un homme porté à la crédulité, ſe préſenta à Baudouin tout peuplé, grand comme le monde, & ſitué dans le plus heureux des climats. La Princeſſe paroiſſoit l'offrir ; Baudouin brûloit de l'accepter ; mais pour la forme, il falloit entrer dans quelques détails, exiger quelques aveux. La Belle demandoit du ſecours ; pourquoi, contre qui en avoit-elle beſoin ? comment ſe trouvoit-elle ſi loin de ſes ſujets ? comment ne l'avoient-ils pas défendue ? Grandes & ſublimes queſtions ! Voyons la réponſe. « Le père » de la Princeſſe ayant voulu la ma- » rier à un Prince qui lui déplaiſoit, elle » s'étoit enfuie avec des richeſſes im- » menſes, & une ſuite nombreuſe pour » paſſer en Europe. Mais ayant été jetée » par la tempête ſur les côtes de la Flan- » dre maritime, elle s'étoit ſauvée du » naufrage, ſeule, ſur ſon palefroi ; & » elle étoit parvenue, ſans ſavoir com- » ment, juſques dans la forêt où elle ſe » trouvoit ».

Il eſt aſſez doux d'accueillir une jeune perſonne qui ſe ſauve avec un cœur tout

neuf. Mais combien eſt-il plus doux de la trouver riche d'un grand Royaume, & de concevoir les grandes penſées de l'Hymen, au lieu de ces petites idées de la fantaſie dont le règne eſt ſi court, & ſouvent le charme ſi trompeur. Baudouin plein du deſir de régner, s'occupa d'abord du talent de plaire. Il ſe fit connoître, il parut empreſſé, il devint humble. La Princeſſe conduite à ſa Cour, y trouva de quoi oublier & l'Aſie, & ſon père & ſes ſujets. Les ſoins de l'amant le plus empreſſé, étoient unis aux reſpects du Souverain le plus magnifique. Elle répondoit à tout cela par des regards ſi tendres, par des aveux ſi flatteurs, qu'il ſembloit inutile de lui demander ſi le don de ſa main ſuivroit le mouvement de ſon cœur. Baudouin, dans cette ſécurité profonde, aſſemble ſes Barons, ſes vaſſaux, & leur déclare que quoique la Princeſſe ſoit tout-à-fait Aſiatique, & conſéquemment un peu idolâtre, il eſt lui ſi idolâtre de ſes appâs, qu'il ne peut ſe défendre de l'épouſer. A ce mot, & tandis que les Barons ſe préparoient à lui faire des repréſentations, la Princeſſe le regarde & lui répond que n'ayant point d'Empire,

il eſt un peu incertain qu'elle conſente à s'unir avec lui. L'orgueilleux Baudouin doit s'offenſer de ſa réponſe, mais il eſt ſéduit. Cette fierté lui plaît, & le Royaume convoité s'aggrandit à ſes yeux. Enfin il devient ſi tendre, ſi modeſte, ſi preſſant, qu'il obtient le bonheur ſuprême auquel il aſpire.

Le bonheur d'un époux eſt dans l'humeur de ſa femme : être aimé, c'eſt quelque choſe ; mais l'amour dans le mariage eſt rarement déſintéreſſé ; la femme vend au mari ce plaiſir qui fait partie de ſes droits ; le caprice, la jalouſie, la prétention ſont les arbitres d'un intérêt toujours uſuraire. Prince ou particulier, on a ſouvent à regretter de n'avoir pas épouſé une femme indifférente, & douce.

La Princeſſe Aſiatique devoit donner de plus grands regrets. Jamais l'amour faux n'a exercé un empire plus tyrannique. Ce n'étoit point ce ton abſolu, cette humeur inſolente, ce caprice extravagant qui révoltent, & ſont enfin punis par le mépris & l'abandon. C'étoit cet art de régner ſur la volonté, par une volonté toujours doucement exprimée

cette fantaisie perpétuelle qui s'annonce avec timidité, & provoque la complaisance sans exiger les sacrifices; cette opposition de désirs qui jette dans l'esclavage sans marquer la contrariété; cette méthode des caresses, & cet artifice des larmes qui réduisent à l'alternative de la reconnoissance & de la cruauté. Enfin c'étoit ce composé ingénieux de toutes les ruses combinées, de tous les tons aimables, de toutes les ressources de l'imagination, de tous les signes de la sensibilité pour enchaîner un mari, sans lui laisser appercevoir ses fers.

Baudouin aimoit & ne raisonnoit guère. Quelquefois pourtant, lorsqu'il venoit de céder péniblement à sa femme, il se disoit: il est bien singulier qu'un être venu de si loin ait toutes les fantaisies, tout le despotisme des femmes de l'Europe, & me fasse à ce caractère de foiblesse qui déshonore tant de maris dans nos climats; moi qu'on ne vit jamais descendre à aucune espèce de complaisance, moi dont la volonté étoit toujours l'oracle de ma Cour, je cède chaque jour à Elizène, (c'étoit le nom de la Princesse) je préviens ses desirs, je lui soumets les miens;

on

on doit en être surpris, je dois l'être moi-même.... Cette réflexion n'entraînoit pas plus d'humeur. Les charmes d'un grand Royaume l'élevoient à ses yeux à mesure qu'il pouvoit se croire rabaissé par sa foiblesse.

Une année s'étoit écoulée depuis son mariage, & la Princesse avoit mis au monde deux filles belles comme leur mère. Il avoit envoyé en Asie un courier qui n'étoit pas revenu. Un second étoit parti depuis long-tems, dont il attendoit impatiemment le retour. Ce Royaume qui lui tournoit la tête étoit très-beau en spéculation. Il le mesuroit, il l'embellissoit, il le peuploit, il le fécondoit, il le soumettoit à des loix nouvelles, il l'éclairoit par la lumière des arts, il obtenoit de son auguste beau-père de se gouverner à son gré, il lui persuadoit de vivre tranquille, de jouir dans un repos généreux du fruit des veilles laborieuses, & des conquêtes brillantes d'un gendre actif, vaillant, & ambitieux. Rien de plus doux, de plus raisonnable, de plus flatteur que ces pensées, que cette jouissance, que cette perspective. Mais il falloit enfin que le courier arrivât, & que la réalité vînt

couronner les projets de l'imagination. Elizène témoin de son impatience, lui disoit quelquefois : vous n'êtes donc pas heureux, vous n'êtes donc pas content de posséder une femme qui vous adore ? Ces enfans que je vous ai donnés ne jouissent donc point, non plus que moi, de toute votre tendresse ? Vous avez des pensées pour l'ambition, des desirs pour la gloire ; eh ! n'est-ce pas un assez bel empire qu'un cœur où l'on regne ? Quels sujets peuvent être comparés à ceux que vous ont fait l'amour & la nature !.... Baudouin fléchissoit un genou devant elle, mais avoit toujours les yeux fixés sur l'Asie.

L'ennui d'une attente trop longue se convertit enfin en mauvaise humeur. Baudouin se contraignit pendant quelques jours ; mais son cœur vola malgré lui sur ses levres. Où diable est donc ce Royaume ! lui dit il : s'il est si grand, il ne doit pas être si loin ; il a une circonférence étendue qui le rapproche de nos climats ; la Capitale n'en doit pas être placée aux extrémités : en avez-vous bien indiqué la route ? Très-bien, répondit-elle, en souriant ; mais il est si

loin, si loin, il y a tant de rivieres, tant de montagnes, tant de mers à traverser, que les couriers ont dû être très-embarrassés. — Je le crois ; mais quand on a une langue, on s'informe, on avance : parbleu ! avec la mienne j'irois au bout de l'univers. — C'est précisément là qu'il faut aller. L'Asie est loin ; c'est au bout de l'Asie : je crois même qu'il y a un Royaume entre deux. — Quand il y en auroit trente, on trouve des routes, des hommes qui vont, qui viennent, qui entendent, qui répondent. — Non ; je me souviens que pendant long-tems je ne rencontrai personne : je me rappele même qu'après avoir marché l'espace de bien des lunes à travers une grande plaine bien aride, je me trouvai dans une espèce d'entonnoir bien long à traverser, qui conduit au bord d'une grande mer. — Quoi ! l'on entre dans vos Etats, & l'on en sort par un entonnoir ? quel conte me faites-vous là ! — Ce n'est point un conte. J'ai toujours oui dire que mes Etats étoient très-ignorés, très-inconnus : c'est sans doute cet entonnoir qui en est la cause !

Baudouin commençoit à s'impatienter, & la Princesse sourioit toujours. — Vous riez ! lui dit le Prince : auriez-vous conçu le projet bisarre de vous moquer de moi ? Je ne puis le penser. — Vous avez tort, répondit Elizène, en le regardant tendrement. Je ris en effet de vous voir si occupé d'une bagatelle. Je souhaite que le courier arrive ; que mon père vous cède son Trône ; qu'il vous apprenne qu'il a conquis dix nouveaux Royaumes : je ne serai occupée que de vous. Embrassez mes enfans, donnez-moi mon petit chien ; priez-moi de vous excuser, & devenez plus raisonnable.

Baudouin alloit répondre, lorsqu'on lui annonça un Hermite qui le visitoit rarement, & qu'il voyoit toujours avec plaisir. Il fit quelques pas pour venir à sa rencontre. L'Hermite portoit une de ces physionomies qui annoncent l'ame d'un Saint & l'esprit d'un Philosophe. Vénérable & gai, il pouvoit se mêler avec des Courtisans sans s'avilir. Il étoit sûr d'être respecté en se familiarisant, de l'être encore en prenant un air plus sérieux, & de représenter toujours la

vertu & la vérité sous quelque forme qu'elle pût s'offrir, & de quelque manière qu'il pût s'exprimer. Généralement il évitoit de prendre le ton grave; & le sourire étoit sur ses lèvres.

Je viens, dit-il au Comte de Flandres, toujours pénétré de vos bontés, vous offrir quelques fruits de mon jardin, & un tribut plus particulier de mes sentimens. Un bruit qui vous intéresse est venu frapper mon oreille dans ma retraite. On m'a dit que vous aviez épousé, il y a un an, une Princesse Asiatique, héritière d'un grand Royaume. Oui, répondit le Comte; un Empire a tenté mon ambition : j'ai cependant compris que l'idolâtrie de ma femme gâtoit un peu le charme de ma bonne fortune; mais je n'ai pas voulu me prêter au scrupule qui pouvoit m'arrêter. Moi, je me prête quelquefois à la foiblesse humaine, reprit l'Hermite; mais je ne dispense pas de raisonner, du moins d'après ses passions. On m'a assuré que ce Royaume n'étoit rien moins que certain, que peut-être il n'existoit pas; que vous aviez épousé Elizène sur sa parole, sans la connoî-

tre, sans vous informer des contrées soumises à la domination de son père. On dit que vous les faites chercher, & que vos couriers ne reviennent point. Il est un peu tard pour penser à vous instruire : permettez-moi de vous représenter que lorsqu'on desire assez vivement une chose pour immoler beaucoup au desir de sa possession, il faut commencer du moins par s'assurer de son existence ..... Je suis parfaitement de votre avis, répondit le Prince ; mais permettez moi de vous dire à mon tour qu'il y a des impostures qu'on n'imagine point, des contes qu'on ne hasarde pas. — Vous me pardonnerez, Prince, il n'y en a point qu'on ne puisse hasarder avec les Princes convaincus, comme vous, que le respect doit empêcher de les tromper. Je suis persuadé que vous n'avez pas un domestique, le plus sot même, qui n'ait osé vous faire croire quelque absurdité ; & dans ce sens on peut dire que la Cour d'un grand Prince peut devenir par l'orgueil de son rang un vaste champ peuplé de Charlatans mépriſables. Mais revenons à Elizène. Vous avez tout permis à mon zèle, &

je vous dois la vérité. Je viens assez rarement vous apporter ce tribut de la sensibilité, premier hommage qu'on doive au Trône. Je laisse aux Courtisans de se rendre nécessaires par ces petits conseils qui souvent rétrécissent l'esprit, & accoutument les Princes à ne guères penser par eux-mêmes. Je crois qu'il vaut mieux leur laisser faire de petites fautes que de risquer de les rendre incapables de grandes choses en suppléant sans cesse à la fonction de leur esprit. Mais je me montre lorsqu'il y a de ces vérités à dire qui exigent le plus grand caractère ou le plus grand courage. Je ne dois pas supposer que cela se trouve à votre Cour ; & je ne dois pas risquer que, privé de ce secours important, vous vous endormiez dans la plus terrible sécurité. Ecoutez-moi, Prince : je viens de la part de celui qui est au-dessus de tous les Monarques, vous prier de me faire dîner avec la Princesse. Je ne vous révélerai qu'en sa présence l'objet de ma mission.

Le ton de l'Hermite étoit imposant. Baudouin prévit que le dîner ne seroit pas gai ; il aimoit toujours sa femme,

& pensa avec douleur qu'on alloit la chagriner. Mais l'homme saint avoit pris un air redoutable ; un trouble puissant s'empara de Baudouin, il crut voir la Divinité même : il fallut obéir. On servit bientôt après. L'Hermite avoit exigé d'entrer le dernier dans la salle. Elizène étoit déjà assise ; les Courtisans étoient rangés. Le Prince alloit prendre sa place. L'Hermite se montre. Elizène fait une grimace affreuse, & veut s'enfuir. « Arrête, esprit maudit ; subis le châ-» timent que tu mérites. Considère-» moi : frémis devant l'Ambassadeur » de Dieu ; & rentre dans les enfers, » ta demeure éternelle ».

Quel spectacle ! quelle horreur ! c'étoit le Diable que Baudouin avoit épousé. L'abyme étoit encore ouvert : la flamme & le soufre en sortoient par nuages épais. Les Courtisans y précipitent la table, le dîner, & se sauvent en se pressant les uns les autres. Baudouin, épouvanté, vouloit les suivre. Encore un moment, lui dit l'Hermite, en l'arrêtant ; ma mission n'est pas finie. Dieu vous punit de votre orgueil, Prince : vous aviez refusé la fille d'un grand

Roi ; les Rois ont un vengeur dans le ciel. Ce ciel rigoureux, mais juſte, vous ordonne de vous humilier tous les jours de la vie ; de réparer par cette humilité les penſées hautaines, les paroles outrageantes qui ont amuſé votre vanité juſqu'à ce jour. Et pour vous aider à ce grand ſacrifice, il m'ordonne, à moi, de vous dire que ſi vous êtes un grand Prince, vous êtes en même tems un petit homme.

La leçon étoit forte ; mais le ciel connoît nos beſoins. Baudouin s'humilia, regretta beaucoup de n'avoir pas épouſé la fille du Roi de France, ſe retraça les traits d'Elizène qu'il regrettoit un peu ; & s'écria pendant une heure : Comment le Diable peut-il être auſſi beau ! le Diable ! j'ai vécu avec le Diable ! j'ai fait des enfans au Diable ! & ces enfans, ces petites filles ſi jolies ne tiendront-elles pas de leur mère ? trouverai-je à les marier ? comment détruire ce qu'elles doivent avoir de diabolique ? Les Courtiſans, qui même en ayant l'air de pleurer aiment encore à rire, diſoient tout bas : Encore ſi c'étoient des garçons, on pourroit eſpérer..... L'Hermite dit à

Baudouin : Raſſurez-vous, Prince; elles ont été baptiſées : l'eau ſalutaire doit avoir produit ſon effet. Il eſt vrai que le préjugé leur prépare un jugement rigoureux; elles ne conſerveront peut-être rien de leur origine, & le moindre défaut ramenera l'idée de leur mère : mais il y a de bons eſprits par-tout; il s'en trouvera qui parleront en leur faveur, & qui prouveront qu'il ne faut pas remonter juſqu'au Diable pour rencontrer certains défauts dans ce ſexe, d'ailleurs ſi aimable. Quant à vous, Prince, vous irez au plutôt à Rome, & la ſainteté des Indulgences lavera les taches de votre commerce.

Le ſaint homme ſe retira; & Baudouin, toujours en s'humiliant, s'étonnant, ſe récriant, & regrettant la beauté d'Elizène & la chimère d'un grand Royaume, prit quelques jours après la route de la capitale du monde chrétien. Le Pape, ébahi du ſujet du voyage, fit vingt ſignes de Croix en écoutant le Voyageur. Un vieux Prêtre, qui avoit beaucoup d'expérience, lui dit tout bas : Le cas n'eſt peut-être pas nouveau; vous ne régnez ſur l'Egliſe

que depuis deux mois. J'ai vu beaucoup de maris venir se plaindre de femmes extraordinaires, ils avoient peut-être fait, sans le savoir, la même alliance que Baudouin. Le Saint Père ne fut plus si stupéfait; & ayant pour maxime que le mal, lorsqu'on le peut, doit toujours servir à produire un bien, il ordonna au Comte de Flandres d'aller en terre sainte défendre la cause de Dieu, en punition d'avoir eu commerce avec le diable.

C'est ici que l'ouvrage cesse d'être intéressant. Ce qui suit dans l'original n'est guère qu'une gazette; le Romancier, qui pouvoit faire ressembler les deux filles de Baudouin à leur infernale mère, & tirer si bon parti de cette ressemblance, a négligé cette ressource précieuse. Des deux Princesses, l'une est douce, & fait des enfans sans être mariée, ce qui n'est rien moins que diabolique. L'autre est cruelle, à la vérité; mais elle a la bassesse du crime, sans en avoir le génie; & il nous semble qu'on ne ressemble guère au diable lorsqu'on est sans esprit.

QUATRIEME CLASSE.

ROMANS D'AMOUR.

LE ROMAN D'UN JOUR.

Extrait d'un Manuscrit.

C'est sans doute dans l'intention d'être, ou de paroître modeste, que l'Auteur inconnu de ce manuscrit a intitulé son ouvrage *Roman*. Que ne le qualifioit-il de *Poëme*, puisque c'en est un, à la rime, au style & au sujet près? Aussi n'aurions-nous eu aucun scrupule en le présentant au lecteur comme un *Poëme en prose*, selon l'usage, si, tout bien considéré, nous n'eussions réfléchi que c'est, dans tous les cas, un mérite assez rare, de tenir plus qu'on ne promet. Nous laisserons donc subsister la première dénomination, & nous ne tirerons d'autre avantage réel de notre observation critique, que

la conjecture suivante : puisque l'Ecrivain, quel qu'il soit, du roman ou de l'histoire, dont nous allons donner l'extrait, a fait choix d'un titre, dont la modestie est le caractère incontestable, nous devons présumer que cet ouvrage manuscrit est antérieur de plusieurs âges à celui où nous vivons. Ceci est une simple hypothèse, il est vrai ; mais nous nous flattons qu'elle est assez plausible, pour ne trouver que très-peu de contradicteurs.

DÉJA les clochettes argentines, par un son douze fois répété, avoient annoncé celle des heures qui est la plus élevée sur le cercle diurne : une foule de Parisiens & de Parisiennes endimanchés sortoit de l'Eglise des Augustins. C'étoit le jour de la St. Jean, & ce jour est moins encore la fête des herbes, que celle des fleurs. Tous les bouquets des champs & des jardins sembloient s'être donné rendez-vous dans la Ville. Flore étaloit ses dons diaprés à plus d'une boutonniere galante, à plus d'un corset élégant ; mais de toutes les personnes ornées de ses présens,

on ne distinguoit pour ainsi dire que Lindor & Eulalie. Tous deux avoient le Saint du jour pour Patron, tous deux étoient dans le printems de l'âge, tous deux avoient en partage la grace & la beauté, tous deux jusqu'à ce moment avoient su défendre leur ame des douces & dangereuses impressions de l'amour. Eulalie sembloit une rose fraîchement arrosée du nectar que répand l'Aurore; Lindor, pour la taille & pour l'éclatante blancheur de son teint, n'auroit pu être comparé qu'au lys; & comme ces deux fleurs obscurcissent toutes les autres, Lindor & Eulalie éclipsoient l'essain sémillant de l'une & l'autre jeunesse.

L'instant marqué par l'inévitable destin étoit venu. Lindor voit Eulalie; interdit, immobile, il oublie de poursuivre son chemin. Eulalie s'apperçoit qu'elle est remarquée; elle fixe involontairement les yeux sur l'observateur indiscret. Leurs regards, ou plutôt leurs ames se confondent. Sans le trouble qui regne dans les yeux de Lindor, on pourroit le prendre pour une statue; on porteroit le même jugement d'Eulalie, sans la pourpre ani-

mée dont la pudeur vient de colorer ſes belles joues.

Un faux pas que fait en ce moment une vieille parente à qui Lindor donnoit le bras, le tire de ſa rêverie & de ſon extaſe : on le gronde de ſa diſtraction ; il promet de ſe corriger, & y retombe de nouveau. Un charme invincible l'entraîne ſur les pas d'Eulalie. La vieille dame eſt obligée de l'avertir qu'il ſe méprend de route. Lindor une ſeconde fois eſt rendu à lui-même ; il ſuit la bienſéance, le devoir, & s'arrache à l'attrait de l'amour. Mais avant de s'éloigner d'Eulalie, il lui a entendu prononcer quelques mots qui ſemblent lui promettre de la revoir ce jour même. Cette jeune perſonne tient ſous le bras une autre perſonne charmante, jeune comme elle, & qui pourroit paſſer pour ſa rivale en beauté, ſi Eulalie pouvoit avoir des rivales. Elle a dit aſſez haut à cette compagne : *O ma chere Blaiſine ! la belle journée ! que le Cours, cette après-dînée, ſera brillant ! que j'aurai de plaiſir à m'y promener avec toi !* Lindor, que l'amour a rendu tout yeux & tout oreilles, n'a pas perdu une ſyllabe de ces précieuſes paroles ; un zé-

phire propice les a portées jusqu'à lui : la plus subite, la plus violente des passions les a gravées en traits de flamme dans sa mémoire & dans son cœur.

Tandis que Lindor, privé trop tôt de la vue de cette beauté, savoure l'impression profonde qu'elle a laissée dans son ame, & qu'il ne voit, n'écoute encore qu'elle, il est lui-même vu, écouté, suivi, observé par un Argus, & de plus près que la fille d'Inakhus ne l'étoit au rivage de son pere. Cet Argus, animé par la soif de se venger, s'attache aux pas de notre Amant, d'aussi près que l'ombre suit le corps, ou que l'écho fidèle suit le son qui l'a frappé. L'émotion subite de Lindor & d'Eulalie, leurs regards enflammés & réciproques, le projet d'une promenade au Cours, rien n'est échappé à l'attention curieuse de l'actif surveillant. Une joie maligne brille dans ses yeux ; tout ce qu'il vient de voir & d'entendre est pour lui la matiere d'un triomphe secret, & cependant il ambitionne encore de nouvelles découvertes ; il est bientôt satisfait. Il entend la vieille chancelante adresser en toussant ces paroles à Lindor :

« Mon cher neveu, satisfaites mon desir. Nous ne sommes pas loin de la place à laquelle le grand Albert a donné son nom. Sous les toits antiques qu'il habita, loge, au fond d'un grenier sombre, une Sybille célebre, chez qui tout Paris court en foule, & que jamais personne ne consulta vainement. Un songe que j'ai fait cette nuit me sollicite de recourir à son savoir, à son art infaillible dans les mysteres de la divination.

Thisbé, ma chere Thisbé, cette épagneule charmante que vous m'aviez donnée aux étrennes, & qu'une main coupable & faite aux larcins a dérobée à ma vive tendresse, m'a été présentée pendant mon sommeil par le fantastique Morphée; elle n'avoit plus ce riche collier à plaques & à grelots d'argent; elle avoit en place une palatine de gimblettes. Je l'appellois; mais au lieu de venir à ma voix, elle s'obstinoit à suivre un petit Page à face noire, qui couroit de toute sa force, en portant devant elle une corbeille pleine de croquans & de macarons. Que penser de ce songe? Que signifient ces croquans, ces gimblettes, & ce petit Page à face plus noire que celle

d'Arlequin ? Venez, mon cher Lindor, guidez mes pas chez la Sybille ; que je sache par elle si j'ai perdu Thisbé sans retour. »

L'Argus attentif recueille avidement ces paroles, & se promet bien d'en tirer parti pour son divertissement & pour sa vengeance. Il voit Lindor distrait & plongé dans une profonde rêverie, suivre plutôt que guider les pas de la vieille. Il prend aussi-tôt les devants, court avec l'agilité d'un écureuil, & parvient bien avant eux chez la Devineresse. Au gré de son desir, il la trouve seule, environnée de cercles, de clochettes, d'anneaux constellés, de dez pipés, de cartes rognées, d'amulettes, de talismans, de philtres, de toutes les herbes de la fête du jour, & faisant, avec une attention scrupuleuse, tomber goutte à goutte dans un bassin d'airain, à la lueur d'une lampe pâle, les restes d'un marc de café. Il jette sans perdre de tems dans le bassin sonore une piece de métal, favori de Plutus, pour tirer la Sybille de son application mystérieuse. Laisse-là, lui dit-il, vieille sorciere, tes chimeres absurdes ; les momens nous sont chers ; l'or qui vient de

frapper ta vue & ton oreille eſt à toi, ſi tu veux le mériter : choiſis d'accepter cette récompenſe, ou de perdre, ſous ce poing vigoureux, la derniere dent qui te reſte. Voyant la doyenne des Sybilles accepter ſans héſiter le métal précieux qui les fait parler toutes, il ne doute plus de la réuſſite de ſon projet, & continue en ces termes :

« Forval eſt mon nom ; jeune, riche, né d'une famille conſidérée, & porteur d'une figure qu'on dit n'être point faite pour effaroucher une belle, je partageois mon tems entre l'amour & Bartole. Le matin aux écoles de Juriſprudence, le ſoir aux pieds de la charmante Lucinde, je paſſois pour être, & j'étois en effet le plus heureux des Bacheliers, en droit comme en amour. Le cœur de Lucinde étoit à moi, ſa main m'étoit promiſe ; apparences trompeuſes d'un bonheur illuſoire ! J'avois pour confident de ma félicité prochaine, mon confrere & mon ami le jeune Lindor ; ſi toutefois je dois appeller ami celui qui s'eſt ſi mal montré le mien. Lindor inacceſſible aux traits de l'amour, fier d'une indifférence que rien encore n'avoit ſu troubler, voyoit

avec autant de peine que de mépris ma passion pour Lucinde. Un jour que la belle m'avoit donné un rendez-vous, il me propose une partie de chasse, qui devoit occuper le reste de la semaine. Je résiste à la proposition ; la parole que j'ai engagée à ma maîtresse me sert d'excuse ; mais Lindor la respecte moins que moi, il insiste. Que crains-tu, me dit-il ? Si Lucinde t'aime, cette légere infidélité à ta parole, cette courte absence, ne feront que te rendre plus séduisant encore à ses yeux ; & si elle n'a pour toi qu'un foible penchant, cette épreuve servira à t'éclairer. Ainsi, quoi qu'il arrive, tu sauras, en suivant mon avis, à quoi t'en tenir sur ses sentimens. Lindor parloit ainsi, dans le dessein perfide de me brouiller avec Lucinde. Un cœur insensible compte pour rien, & regarde comme un badinage innocent, de jetter entre deux Amans des semences de discorde. Lindor se flattoit même que cette discorde iroit, entre Lucinde & moi, jusqu'à la rupture ; & il s'en applaudissoit d'avance, ne croyant pas, comme il me la dit depuis, pouvoir me rendre un service plus essentiel & plus signalé, que de chasser

l'amour de mon cœur. Que te dirai-je, ô Bohémienne surannée ? Je cede à ses insinuations, à ses instances ; je le suis, ou plutôt je me laisse entraîner par lui à cette maudite partie de chasse, qu'il eut l'art & la mauvaise foi de prolonger une semaine entiere. Ce terme expiré, je reviens confus & le cœur tout palpitant, me présenter chez Lucinde. Hélas! cette belle, informée de la cause de ma disparition ; Lucinde, dis-je, justement irritée, avoit donné contre moi les ordres les plus exclusifs ; & le lendemain, j'appris d'une de ses suivantes qu'elle avoit permis à Mysis, mon rival, de venir lui renouveller ses hommages. Depuis ce tems, je languis d'amour & de regret ; mon ame revole sans cesse vers un bien dont la perte de tout espoir la repousse vainement. Plus de repos la nuit, plus de plaisirs le jour ; mais, que dis-je ? il m'en reste un, que tu peux contribuer à me procurer. Oui, de tous ceux qui satisfont ou qui trompent notre ame, la vengeance est le seul qui puisse encore me flatter. Il faut que Lindor éprouve à son tour tous les maux qu'il m'a fait endurer ; il faut qu'il aime, qu'il se passionne,

qu'il ressente pour la belle Eulalie un feu dont j'ai entrevu les premieres étincelles ; & quand ce feu, qui vient de naître aujourd'hui même, aura acquis tous ses accroissemens, & sera devenu un incendie que nul secours ne puisse éteindre ; alors je me plairai à troubler l'espérance de Lindor, & j'emploierai tous les moyens possibles pour renverser l'édifice imaginaire de son bonheur..... J'entends du bruit dans l'escalier ; c'est sans doute lui, c'est Lindor lui-même qui monte ici ; il t'amene une tante qui vient te consulter sur la perte de Thisbé, son épagneule chérie, qu'elle se figure avoir vue cette nuit en songe.

Ici Forval se hâte de raconter cette vision à la Bohémienne, qui convient avec lui de le cacher sous le tonneau prophétique d'où ses oracles ont coutume de sortir. Le projet est aussi-tôt exécuté que conçu. La tante & le neveu frappent à la porte. La Sybille ouvre & à l'instant sans leur laisser le loisir de proférer une parole, leur dit dès le premier abord : je sais le sujet de votre visite ; l'épagneule Thisbé, est ce qui met en marche & à fait monter jusqu'en cette haute demeu-

re, une maîtresse âgée & caduque, dont on va faire enforte d'éclaircir les doutes inquiets. On peut aussi résoudre ceux du jeune Cavalier qui l'accompagne. Il aime depuis un instant, mais c'est pour toute la vie. Il n'appartient qu'au grand Nostradamus, dont l'esprit réside dans ce tonneau, de vous en apprendre davantage.

Tandis que les deux consultans restent immobiles de surprise, un bruit sourd se fait entendre au fond du réduit obscur; & de même qu'autrefois les trépieds de Delphes & de Délos tressailloient d'un mouvement spontané, le tonneau de la Bohémienne s'ébranle, s'agite, & se déplace de lui-même. Une voix rauque qui en sort par l'ouverture de la bonde, fait entendre ces paroles.

Thisbé n'a point passé les eaux du noir Cocyte;
Transportée au Congo par un Juif ravisseur,
Elle y fait aujourd'hui la joie & le bonheur
De la Sultane favorite.

La nouvelle de l'heureux sort de Thisbé, rajeunit de plus de trente ans sa crédule

maîtresse. Elle ouvre son cœur à la reconnoissance, & sa bourse à la générosité. Elle remplit de menues pièces d'argent les deux mains creuses de la Sybille, & met toutefois dans son marché que le grand Nostradamus s'expliquera sur la destinée des amours de son neveu. Le tonneau organique prélude de nouveau par un murmure confus, terminé par cet oracle, que prononce d'une voix contrefaite l'artificieux Forval :

Eulalie est l'objet pour qui ton cœur soupire ;
Et ton cœur est le but où tendent tous ses vœux :
Ce soir, aux cours, vos yeux sauront vous le redire.
Tendre Lindor, amant heureux,
Un jour aura vu naître & couronner tes feux.

Il faut aimer, pour concevoir tout l'effet de ces paroles sur Lindor, & comment, avec beaucoup d'esprit, il fut la dupe d'un oracle concerté. Il s'efforce de renfermer dans son cœur sa joie & son espérance ; mais l'une & l'autre sont décélées par une pièce d'or, qu'en se retirant il glisse dans la main de la Bohémienne,

mienne, circonstance qui n'échappe point à l'œil furet du malin prophète, & qui lui fait augurer un plein succès pour sa ruse.

La vieille pélerine conduite par Lindor chez la Sybille, ne s'étoit jamais mariée. Alidor son frere, plus âgé qu'elle encore, étoit pareillement resté célibataire, & se proposoit, comme elle, de laisser tous ses biens à leur neveu commun. Lindor n'ignoroit point ces dispositions si avantageuses pour lui, & leur prodiguoit à l'un & à l'autre ses plus tendres attentions. Ce jour-là, comme les autres, il dîna avec eux; car depuis la mort de son pere & de sa mere, il n'avoit point d'autre maison que la leur. Après le repas, la tante de Lindor passa dans une autre piece, pour y recevoir la visite d'une voisine. Notre Amant, qui avoit en tête la promenade du Cours, voulut profiter de la circonstance, pour lever le siége; mais Alidor l'arrêtant par le bras : mon cher neveu, lui dit-il, mon dessein n'est pas de contrarier le plan de journée que vous avez pu vous faire; je n'ai que peu de mots à vous dire, mais je vous demande pour ce peu de paroles quelques instans

d'attention. Ma sœur & moi, nous ne nous flattons point qu'il reste encore à la Parque de quoi filer long-tems pour nous. C'est vous que nous destinons l'un & l'autre pour notre héritier; & notre satisfaction, principalement la mienne, seroit de ne point mourir sans vous avoir vu contracter le nœud qui fait le Citoyen. En vain vous en ai-je plusieurs fois sollicité avec instance; vous avez toujours feint de ne point m'entendre. Votre cœur, par un privilege assez rare, s'est jusqu'ici préservé des douces atteintes de l'amour; & il n'est que trop facile de voir qu'indifférent, tranquille, indolent même, vous ne recherchez point la société d'une compagne. Eh bien! mon neveu, c'est à l'usage, à l'habitude même d'une telle société, de vous en faire prendre le goût. Ne vous autorisez point de mon exemple; j'ai reconnu trop tard la triste condition d'un célibataire, & pour tout dire, ses torts réels envers la Patrie. Oui, mon neveu, c'est la trahir, c'est au moins lui être un fardeau inutile & volontairement à charge, que d'éluder le devoir, sans doute indispensable, de lui donner de nouveaux sujets, qui font sa richesse & sa force.

Vous ſachant donc le cœur libre, mais l'eſprit raiſonnable, j'ai voulu vous épargner des démarches, l'embarras d'un choix, en faire un pour vous, que votre raiſon ne puiſſe craindre d'approuver. La jeune future eſt la beauté même, elle eſt de plus, riche, vertueuſe, d'un aimable caractere, & réunit tous les talens : c'eſt un vrai tréſor dont j'ai voulu vous ménager la poſſeſſion ; auſſi me ſuis-je preſſé de conclure. C'eſt demain que je vous préſente à la famille où vous devez entrer ; tous les articles du contrat ſont dreſſés ; c'eſt demain que nous ſignons tous. Au revoir donc, mon cher Lindor. La journée eſt des plus belles : je vous conſeille d'en employer le reſte au plaiſir de la promenade. Vous ne pouvez goûter aucune ſatisfaction, que je ne la partage en idée.

Après avoir ainſi parlé, l'oncle ſe lève ſans attendre la réponſe de ſon neveu, qui ſans doute eût été bien embarraſſé d'en faire une. Les autres paſſions occupent notre ame, l'amour l'abſorbe toute entière ; mais c'eſt ſur-tout quand il y domine pour la première fois. Les paroles du vieillard ne ſont qu'un ſonge pour

Lindor; l'image seule d'Eulalie est une réalité; elle seule l'attache, le possède, occupe toutes ses pensées. Il se regarde au miroir; car un cavalier, & sur-tout, un cavalier qui cherche à plaire, s'y regarde quelquefois. Mécontent du déshabillé qu'il porte, il vole à son appartement, se revêtir de son habit d'été, le plus riche & le plus galant. L'étoffe étoit faite pour plaire aux yeux d'une belle : c'étoit une moire bleue, galonnée d'une gaze d'argent; la couleur de la doublure étoit celle du citron. En cet équipage brillant, il sort, il s'achemine vers le Cours; l'amour lui fait doubler le pas; & l'espoir, de concert avec l'amour, lui abrège la moitié du chemin. *Où vas donc ainsi le beau Lindor*, se demandent les jeunes cavaliers qu'il rencontre? *A quelque douce conquête*, répond tout bas, & en soupirant, plus d'une Beauté clairvoyante & discrète.

Lindor est parvenu au lieu desiré, mais il n'y voit point l'objet qu'il desire. Forval qui est arrivé avant lui, se tient caché derrière un arbre pour jouir de sa tendre inquiétude. Elle est bien-tôt calmée. Un char arrive, un char léger & découvert, conduit avec grace par un Militaire de

plus leſtes. Clarinval eſt ſon nom. Il reconnoît Lindor, avec qui il ſe ſouvient d'avoir été aſſez lié, & d'avoir fait ſes premiers exercices. Lindor le reconnoît auſſi, ſans toutefois en rien témoigner encore, car il eſt bien réſolu de n'aborder perſonne à la promenade, pour être plus libre de s'attacher à ſuivre les pas de celle qu'il attend. Mais ſon indifférence pour Clarinval ne peut long-tems durer : il entrevoit derrière lui dans le fond de la voiture deux jeunes perſonnes qu'il reconnoît aiſément. Le voilà tout-à-coup redevenu l'ami intime de ce même cavalier, pour qui il n'avoit d'abord témoigné qu'une attention diſtraite ; *ah ! c'eſt vous*, s'écrie-t-il, *cher Clarinval*, en s'élançant vers lui, *eh ! depuis quand dans cette Capitale* ? Le Militaire enchanté de renouveller connoiſſance, ſaute d'un pied léger hors du char, & ſe précipite dans les bras d'un ami auſſi affectionné. *C'eſt vous Lindor ? l'heureuſe rencontre ! Depuis que nous ne nous ſommes vus, j'ai fait trois campagnes. Je ſuis envoyé ici pour les affaires du Régiment ; & je profite de l'occaſion pour faire auſſi les miennes. Je dois épouſer ces jours-ci la charmante Blai-*

fine. Elle est un peu ma parente ; mais nous attendons une dispense favorable, qui levera nos scrupules. Il faut que je vous présente à elle, ainsi qu'à l'aimable Eulalie, sa cousine. Mesdemoiselles, trouvez bon que je vous offre, en la personne de mon cher Lindor, un ami dont le mérite égale les agrémens.

Ici Lindor fit aux deux Belles une profonde révérence, qui lui fut rendue, de part & d'autre, avec une grace infinie ; mais toutefois avec des circonstances différentes. Car la future de l'Officier se contenta, en saluant Lindor, de faire un sourire agréable, mais ne rougit que médiocrement : au lieu qu'Eulalie, trop hors d'elle-même pour songer à sourire, rougit à elle seule pour elle & pour sa parente.

Les deux Belles descendent du char, appuyées chacune sur le bras de leur cavalier, c'est-à-dire, comme on le devine bien, Elaisine sur le bras de Clarinval, Eulalie sur celui de Lindor. Dans ces sortes de rencontres, ce n'est point un projet prémédité qui dispose ainsi les choses ; c'est encore moins le hasard ; amour, ineffable harmonie, toi seul arranges tout

en un moment; toi seul prépares, amènes, nécessites ces doux rapprochemens, qui n'ont jamais rien de fortuit que l'apparence. Comme la paille légère est attirée par l'ambre diaphane; comme un attrait secret dirige l'aiguille magnétique vers le pôle du monde le plus élevé & le plus radieux; ainsi un groupe de quatre amans se partage bien-tôt en deux couples sympathiques. Tout cœur a sa bousſole; toute ame sensible a son amant.

A peine a-t-on fait quelques pas de promenade, que Clarinval entend dire qu'il y aura au Bois de Boulogne un bal suivi d'un feu d'artifice, dans l'enceinte du Château fameux construit par le rival de Charles-Quint. Il propose à l'aimable société de l'y conduire. Les deux cousines acceptent; & Lindor se garde bien de ne pas accepter. Il monte avec elles dans le char. On eût dit que le courſier de Clarinval étoit de la race d'Eole. Les voilà à Madrid en moins de tems que le bruit du tonnerre n'en met quelquefois à suivre l'éclair rapide. Arrivés-là, ils apprennent, ô contre-tems! que la nouvelle débitée au Cours, étoit fausse. Point de danses; point de fusées. Il faut bien s'en dédom-

mager ; & l'on s'en dédommage auſſi par la vièle d'un aveugle, & par une collation joyeuſe. Crême ſucrée, fraiſes bocagères, biſcuits délicats, vin perlé de Champagne, rien n'y fut épargné. Ces acceſſoires étoient néceſſaires à décrire. Pour la ſatisfaction intérieure & réciproque des quatre convives, elle ſe conçoit mieux qu'elle ne ſe décriroit. Elle avoit un témoin dont aucun d'eux ne ſe doutoit ; c'étoit Forval. Il les avoit ſuivi de loin ; & ſes informations l'avoient mis à portée de les rejoindre. Auſſi attentif à ſe ménager leur vue, qu'à leur dérober la ſienne ; rien ne lui échappe de ce qu'il a intérêt d'obſerver. Un vitrage officieux le ſert à cet égard au-delà de ſes eſpérances.

Cependant le retour de la nuit eſt anticipé par d'obſcures vapeurs, qui peu à peu étendent leur voile ſur l'horizon. Un grand orage ſe forme, annoncé au loin par des éclairs pâles & de ſourdes détonnations ; deux vents contraires s'élevent de ſurcroi, qui le rendent plus furieux, & qui, en le concentrant & le briſant ſur lui-même, le font ſoudain éclater de toutes parts. La pluie tombe

par torrens ; elle se précipite à grands flots par autant d'ouvertures qu'en fait à l'effroyable nuée qui la recele, l'éruption fréquente de la foudre.

Tout fuit, tout se disperse en tumulte ; les uns se sauvent dans les habitations qui bordent l'enceinte du bois ; les autres cherchent un asyle dans les diverses voitures couvertes qui les ont amenés, ou que leur offre le hazard, & regagnent ainsi leurs Pénates. Bientôt cette derniere ressource est épuisée. Forval qui s'en apperçoit trop tard, se repent de ne s'en être pas avisé plutôt ; une affaire essentielle le rappelle ce soir même à Paris. Jeune, vigoureux, hardi, vêtu ce jour-là fort simplement & en habit du matin, il se hazarde à s'en retourner à pied. A peine a-t-il fait quelques pas sur le sentier glissant, qu'il tombe rudement aux pieds d'un cheval attelé à un char, & attaché par une courroie à un arbre dont la tête fort touffue formoit une espece d'abri. Forval se releve, reconnoît cet équipage pour celui de Clarinval & des charmantes cousines. Soudain l'idée lui prend, idée bien digne d'un jeune Etudiant en Droit, de se servir, pour retourner à

Paris, de ce char dépourvu de gardien, & livré, par la négligence du maître, au premier occupant. Après s'être assuré que personne ne l'observe, il délivre de son attache le courtier captif, & s'établit dans le char; puis, nouveau Bellerophon, il fait détaler son *Pégase*, & ne laisse au quadrille amoureux que la *chimère* en partage.

Arrivé à Paris devant l'Hôtel où il sait que demeure Clarinval, le malin voit la porte fermée; il met sans bruit pied à terre, & court se placer en sentinelle au détour de la rue, pour être de-là témoin de l'issue de sa ruse. Son attente ne fut pas longue. Le courtier, impatient de revoir le ratelier, se mit à hennir, à s'agiter, à frapper le pavé des quatre fers. Un Valet qui l'entendit, ouvrit aussi-tôt les deux battans. L'excessif étonnement qu'il témoigna de voir l'équipage arrivé sans guide, ne fut pas pour le ruse Forval un médiocre amusement.

Forval n'étoit pas moins lié d'ancienne amitié avec Clarinval qu'avec Lindor; & son premier mouvement à son retour chez lui, fut de leur louer à ses frais une autre voiture, même plus propre à les

garantir de la pluie, & de la leur envoyer à Madrid : mais cette bonne inſpiration fut arrêtée chez lui par le plaiſir perfide que lui faiſoit la poſition où l'heureuſe ſouſtraction du char mettoit Lindor. Car comment, ſans voiture, ramener à Paris les deux Couſines ? Il ſeroit donc infailliblement contraint à paſſer la nuit auprès d'elles à Madrid ; & déjà plus qu'épris de l'une des deux, ſon amour ne pouvoit manquer de s'accroître. Forval ſur cette réflexion ſe détermina à laiſſer inhumainement dans la criſe ceux que ſon ſtratagême y avoit mis.

Cependant les deux Belles que chaque coup de tonnerre frappoit d'une mortelle terreur, éprouvoient encore une autre crainte, celle de donner à dame Gertrude de vives alarmes ſur leur compte, lorſque, la nuit s'avançant, elles ne ſeroient point de retour. Dame Gertrude étoit la mère d'Eulalie, & la tutrice, ainſi que la proche parente de Blaiſine. La tendreſſe de la fille pour la mère ne pouvoit ſe comparer qu'à celle de la mère pour la fille. Ce ſentiment, ſi louable & ſi puiſſant, ſe réveilla dans toute ſa force chez Eulalie, quand elle entendit ſonner

neuf heures. Jusques-là les tendres propos de Lindor avoient fait dans son ame une longue diversion, dont ce signal importun fut le terme. Eulalie se trouble, s'afflige; elle fait partager à Blaisine l'impatience de s'en retourner. Toutes deux unissent leurs instances auprès de Clarinval, qui jusqu'à ce moment avoit cru devoir temporiser, dans l'espoir que l'orage ne tarderoit pas à cesser. Il cessa en effet, ainsi que la pluie, du moins pendant un court intervalle, dont Clarinval profita à l'instant. Il régle le compte en diligence, & court dans le bois, vers le char qu'il y a laissé. O surprise ! ô fureur ! il n'en trouve plus que la trace, qui paroît dirigée vers Paris. Confus, douloureusement éperdu, il retourne vers les deux Belles impatientes, dont il redouble par son récit l'alarme & la consternation. Eulalie sur-tout, Eulalie éplorée conjure Clarinval de lui chercher à Madrid ou aux environs une autre voiture. Nouvelles courses de la part de Clarinval aussi infructueuses que la première. Toutes les voitures, même les plus rustiques, avoient, dès le commencement de l'orage, été enlevées pour

la Capitale. Il faut apprendre ce surcroît de revers à la triste Eulalie, qui, après s'être de nouveau abandonnée aux larmes, prend le parti de mander dans une lettre à sa mère le contre-tems inopiné qui lui est survenu, & qui la force, ainsi que Blaisine, d'attendre à Madrid le retour tardif du jour. Elle s'efforçoit, sur la fin de sa lettre, de rassurer Dame Gertrude. Soyez sans alarmes pour nous, chère Maman, écrivoit-elle; nous sommes ici à l'abri de tout accident, étant en la compagnie de notre parent le brave Clarinval, & d'un autre digne Cavalier de ses amis, c'est-à-dire sous la garde de l'honneur & de l'amitié. La lettre finie, il s'agissoit de trouver un messager qui voulût se charger de remettre cette dépêche à son adresse, & de rapporter une réponse. Clarinval se charge encore du soin de trouver un porteur à cette lettre. Mais après bien des recherches & des sollicitations inutiles, il revient plus consterné que jamais. Il apprend aux deux Cousines qu'on ne leur trouve point de messager, parce qu'on entend de nouveau du côté du couchant gronder le tonnerre, & qu'un second orage s'apprête.

Ce coup fut si sensible pour Eulalie, qu'elle perdit soudain connoissance. On eut bien de la peine à la rappeller à la vie. Quand elle eut repris l'usage de ses sens, elle s'écria avec l'accent du désespoir : Je suis donc bien malheureuse ! cette nuit, oui cette nuit donnera à ma mère le coup de la mort ; & c'est moi qui en aurai été la cause. Vous connoissez, chère Blaisine, le grand âge de ma mère, sa santé chancelante, sa sensibilité extrême, sa tendresse sans égale pour vous & pour moi. Je vous dis, chère Blaisine, qu'elle en mourra.....

Non, Mademoiselle, elle ne mourra point (interrompt avec transport le plus passionné des Amans) ; je vous réponds, je prends sur moi de trouver un messager à vos dépêches. Lindor, en prononçant ces paroles, se saisit de la lettre, & disparoît aussi-tôt. En sortant, il donne rapidement des ordres pour le soupé, & recommande qu'on n'attende point pour servir qu'il soit revenu. Ces dispositions faites, il s'enfonce dans le bois ; & prend sa course vers Paris.

A peine est-il en route, que le second orage se déclare, orage plus terrible en-

core que le premier. Mais ni les vents, ni la pluie, ni la grêle, ni la foudre en éclats ne sauroient arrêter un courier à qui l'Amour a prêté ses ailes. La lettre qu'il tient est un passe-port, un talisman qui lui fera surmonter tous les obstacles. Il les franchit en effet; & le voilà parvenu à sa destination. Dame Gertrude étoit déjà couchée ; mais extrêmement agitée & travaillée d'insomnie, dans l'attente inquiète du retour des deux Cousines. Que Lindor arrivoit à propos ! Elle étoit trop foible, trop accablée pour écrire : mais tirant sa bague de son doigt, elle la remit au porteur pour la présenter à sa chère fille & à sa pupille, & leur apprendre que ses alarmes étoient calmées.

Celles du trio de Madrid ne l'étoient pas de même. Elles étoient au contraire cruellement augmentées par la longue absence de Lindor. Clarinval ne cessoit de l'appeller, & de le faire appeller à grands cris ; & la disparition de son ami ne lui paroissoit pas moins magique & moins inexplicable que celle de son cheval & de son char. Les Valets vinrent servir le soupé commandé par le convive

absent : mais Clarinval, Blaisine & surtout Eulalie auroient rougi de se mettre à table.

Si Lindor par son absence donnoit des inquiétudes à Madrid, ce n'étoit pas qu'il n'eût une impatience extrême de s'y rendre. Mais la violence de l'orage étoit telle qu'il ne pût, à quelque prix que ce fût, engager aucun cocher de place ou de remise à mettre ses chevaux en route. Il fallut donc s'en revenir à pied comme il étoit venu, & avoir jusqu'au bout toute la gloire & tout le mérite du message.

Enfin minuit alloit sonner, quand Clarinval crut s'entendre appeller, & distinguer la voix de Lindor. Il fait allumer des flambeaux pour aller à sa rencontre, & court lui-même au-devant de son ami. Il le ramène en triomphe aux deux Belles alarmées, mais dans un état bien différent de celui où il étoit parti, & très-digne de toute leur sensibilité. Son habit étoit devenu méconnoissable ; sa frisure outragée faisoit ressembler sa chevelure à celle d'une victime de l'onde après un naufrage : le tendre & courageux Léandre ne se montra jamais à la

belle Héro, plus trempé, plus pénétré de l'élément liquide dans toutes les parties de son vêtement, après avoir traversé à la nage le détroit orageux qui sépare Abyde de Sestos.

— *Ciel ! ô ciel ! d'où venez-vous, Monsieur : & que vous est il donc arrivé ?* — Cette bague, Mademoiselle, saura vous en instruire. Elle doit guérir vos inquiétudes, comme votre lettre, dont elle est la réponse, a calmé celles d'une mère sensible.

Quoi ! Monsieur, quoi ! s'écrie Blaisine, *par le tems qu'il fait, par des chemins aussi affreux que les a rendus l'orage ; quand on ne trouve personne, même à prix d'or, qui veuille se mettre en route, c'est vous qui avez eu la générosité.....* — C'est moi, Mademoiselle, qui ne pouvant soutenir la vue des alarmes cruelles auxquelles votre aimable compagne étoit en proie, me suis efforcé d'y trouver un remède.

Quoi ! Monsieur, reprend encore Blaisine (car depuis la réception de la bague, Eulalie, muette d'étonnement, saisie de reconnoissance, étoit restée la bouche ouverte & les yeux fixés sur son bien-

faiteur) ; *Quoi ! Monsieur, c'est vous qui avez porté la lettre ! c'est vous qui en rapportez la réponse ! & qui à travers mille dangers, par des fatigues incroyables & par le sacrifice de l'habit le plus élégant . . . !* — Eh ! que devient, Mademoiselle, la considération d'un habit, quand il s'agit de tranquilliser ce qu'on aime ? . . . — *Que dites-vous, Monsieur ? vous aimez donc ma cousine ?*

A cette question imprévue, échappée à l'aimable pupille, Lindor déconcerté se trouble, chancèle, reste sans voix. Sa bouche en vain cherche une réponse. Il en trouve une cependant : l'Amour lui en fournit une tacite, à la vérité, mais expressive & pittoresque. Il se jette en tremblant aux genoux d'Eulalie, se saisit avec respect d'une main qu'on n'a point la force de retirer, & y imprime le baiser le plus ardent.

Parbleu ! Lindor (interrompt Clarinval, en l'aidant à se relever), cette réponse s'entend de reste ; & je vous sais gré d'avouer en ma présence vos sentimens pour ma belle parente. J'y donne, pour ce qui dépend de moi, ma pleine approbation ; & malgré les divers partis

qui se présentent en ce moment pour elle, je veux, sans m'informer qui je désoblige, vous présenter à sa mère, & faire la demande pour vous..... Mais, cher Lindor, dans quel état vous êtes ! Hola ! Garçon, qu'on allume promptement un feu clair & vermeil, & qu'on cherche dans toute la maison de quoi changer, de la tête aux pieds, le vêtement de mon ami.

L'ordre s'exécute avec zèle. A peine les deux Cousines se sont-elles retirées quelques instans dans une pièce prochaine, que Clarinval les rappelle, & leur présente l'intéressant Cavalier tout-à-coup métamorphosé en galant Matelot ; car on n'avoit point trouvé de travestissement plus commode & plus expéditif. La joie renaît parmi le quadrille charmant. On se met à table, chacun à côté de l'objet aimé ; circonstance inutile peut-être à remarquer, & sur laquelle cependant on présume que le Lecteur pourra s'arrêter avec plaisir. Une autre circonstance sur laquelle nous glisserons malgré nous rapidement, c'est que tandis qu'on séchoit, qu'on réchauffoit, qu'on habilloit Lindor, les deux Cousi-

nes, & sur-tout Eulalie, pénétrées pour lui de l'intérêt le plus tendre, avoient gémi de la rigueur des bienséances imposées à leur sexe, & avoient plus d'une fois envié à Clarinval l'office qu'il rempliſſoit auprès de son ami.

Le souper s'ouvrit par une ample rasade du meilleur Bourgogne que l'obligeant Militaire versa au Voyageur, pour prévenir les suites de la course forcée qu'il avoit faite : mais si ce fut Clarinval qui remplit le verre, ce fut Eulalie, Eulalie elle-même qui d'une main gracieuse, d'une main faite pour tout changer en nectar, le présenta aux lèvres tremblantes du trop heureux Lindor. Ah ! sans doute, un tel breuvage portoit en lui l'antidote de toutes les pleuréſies.

Le repas fut aussi gai que peut l'être un repas tendre ; car l'amour a une empreinte particulière qui semble couvrir celle de la joie. Nos Amans se regardoient plus qu'ils ne se parloient, effet naturel de leur situation. Les regards disent tout ; & quand ils ont tout dit, les paroles les plus éloquentes ne sont plus que leur écho.

Le souper fini, on s'informa s'il y

avoit des lits à louer dans cet hoſpice fortuit ; & ſur la négative, on prit le parti de paſſer le reſte de la nuit devant le feu juſqu'au lendemain matin, c'eſt-à-dire juſqu'à la première occaſion de profiter d'une voiture de retour. Inſenſiblement le feu s'éteignit, & perſonne ne ſongea à le rallumer. Les lumières finirent auſſi, & perſonne ne s'empreſſa à en demander d'autres. Le ſilence ſuccéda à la converſation, & rien ne reſſembloit plus au ſommeil : mais le ſommeil n'a guères de priſe ſur des Amans qu'un haſard ineſpéré, & que la nuit la plus propice rapprochent de ſi près.

O toi ! Muſe de la tendreſſe, pour qui les plus doux myſtères n'ont rien de caché, révèle-moi ce qui ſe paſſoit entre Eulalie & Lindor. Je m'intéreſſe moins aux deux autres Héros de cette aventure : ils piquent moins ma curioſité. Clarinval & Blaiſine s'aiment d'une paſſion réciproque : leur bonheur n'eſt plus un problême. Ils ont l'aveu de leurs parens ; ils n'attendent plus que l'inſtant d'être unis, & ſont certains que cet inſtant ne tardera pas. Je partage à leur égard leur propre ſécurité,

Il n'en eſt pas ainſi de Lindor & d'Eulalie. La dernière aurore qui a lui pour eux eſt antérieure à leurs amours. Ils s'aiment depuis un moment, ou, ce qui revient au même, depuis quelques heures. Loin d'avoir eu le loiſir de ſe le répéter, ils n'ont pas encore eu le tems de ſe le dire. Mais tout leur en facilite préſentement l'occaſion ; l'heure, le lieu, la proximité, le ſilence, l'obſcurité, le ſommeil apparent. Muſe ingénue, tendre Erato, toi qui ſans doute fus admiſe en tiers dans cette ſcène ſecrète & touchante, daigne m'en raconter quelques circonſtances.

Lindor n'eſt point endormi ; mais il croit diſtinguer que Clarinval dort ou feint de dormir : il a recours à la même feinte. Sa tête languiſſante cherche un appui ; elle le trouve, ô délices ! ſur les genoux mal aſſurés d'un objet adoré. Telle Flore reçoit & ſoutient la tête d'un jeune lys que les fureurs d'Eole ont contraint de fléchir.

Dormez-vous ? ô ma douce vie ! dit Lindor à demi-voix. Non, cher Lindor, répond également bas la timide Eulalie : mais ciel ! que je ſuis agitée ! que j'ai ſujet

de l'être ! cette nuit me semble un songe, & j'en crains le réveil.

Que pourriez-vous appréhender, chère moitié de mon ame ? c'est à moi bien plutôt, c'est à Lindor à tout craindre. Un seul mot de votre bouche, prononcé en faveur d'un rival, peut demain, peut au premier jour renverser tout mon bonheur. Eh ! comment puis-je me flatter de triompher dans votre cœur de mille concurrens qui cherchent à en bannir mon image ?

Vous m'offensez, cher Lindor : connoissez mieux Eulalie ; son cœur, sa main sont à vous.

Ah ! s'il est ainsi, chère épouse, car ces derniers mots vous rendent telle, achevez de guérir les craintes d'un Amant éperdu ; accordez à votre Lindor le *gage d'amour sans fin* (1).

(1) Cette expression qui seroit susceptible de divers sens, exige de nous une courte note, dans laquelle nous réduirons à très-peu de lignes une assez longue dissertation qui se trouve dans le roman original :

Le gage d'amour sans fin, dans la plus haute

L'époux futur étoit trop preſſant pour être refuſé ; Eulalie trop engagée pour haſarder un refus : Lindor obtint le gage deſiré. Ainſi fut accompli l'Oracle du tonneau prophétique.

---

antiquité, s'entendoit de la ceinture virginale, qu'une belle délioit & détachoit de ſon vêtement, en faveur de l'amant qu'elle choiſiſſoit à jamais pour époux. Le poſſeſſeur d'une telle ceinture étoit cenſé marié. L'hymen ſuivoit infailliblement un tel gage.

Dans l'époque (beaucoup moins reculée) du fait ſur lequel porte ce roman-ci, le gage en queſtion conſiſtoit non dans la ceinture déliée & abandonnée, mais dans le don qu'une belle faiſoit à ſon amant d'une de ſes jarretières, ſur laquelle étoient brodés de ſa main, ſon nom & cette même deviſe, *amour ſans fin*. Ce gage étoit équivalent au premier, pour la force de l'engagement. Mais comme une jarretière eſt moins en vue qu'une ceinture, la foibleſſe ou l'infidélité d'une belle étoit moins à découvert par le don du *gage d'amour ſans fin*, pris dans la ſeconde acception.

LE

LE LENDEMAIN (1),

Ou suite immédiate du Roman d'un Jour.

CETTE nuit eût duré un siècle entier, que malgré ses ténèbres, elle eût encore paru trop courte à des Amans heureux : mais la diligente Aurore, l'Amante inquiète de Céphale, se hâta de t'ouvrir la barrière du jour.

Un char vacant se présente : on en profite ; on retourne à Paris. Chacun rentre chez soi d'assez bon matin pour se livrer une couple d'heures au sommeil, sans préjudicier aux occupations de la matinée.

Sur les dix heures, Alidor entre dans la chambre de son neveu ; il le trouve levé & s'habillant, au sortir des mains du Baigneur.

Vous n'êtes guères matinal, lui dit l'oncle, pour un Cavalier qui va être

(1) C'est ce qui forme la seconde partie du roman, dans l'ouvrage original.

préſenté dans quelques inſtans à la Beauté la plus accomplie !

Mon oncle, il faut que je vous parle, dit avec un ton ſérieux l'Amant d'Eulalie. Après ces paroles, il ſe tut quelque tems, fit ſigne au Baigneur de ſe retirer, ferma attentivement la porte ; & ſe jettant aux genoux d'Alidor, lui raconta de point en point ce qui lui étoit arrivé la veille, ſans toutefois lui nommer Eulalie ; mais il termina ſon récit en produiſant aux yeux de ſon oncle le *gage d'amour ſans fin*, où le nom de l'Héroïne étoit artiſtement brodé. Ce nom n'a pas plutôt frappé les yeux du Vieillard, qu'une joie inexprimable s'empare de lui ; mais il a l'adreſſe de la diſſimuler : & contrefaiſant un chagrin qu'il n'éprouve pas, mon neveu, lui dit-il, votre récit m'afflige. Je vous croyois ſans engagement ; &, ſoit dit entre nous, vous avez aſſez mal pris votre tems pour en contracter un d'une manière auſſi bruſque. Je ne prétends point, au ſurplus, contraindre votre choix. La ſeule déférence que j'exige de vous, c'eſt de voir la future que je vous deſtinois. Si vous n'êtes point injuſte, vous convien-

drez, Lindor, qu'il en étoit peu de préférable ; & j'oſe vous promettre (ajouta-t-il avec un ſouris malin, auquel Lindor ne prit pas garde), je gagerois, dis-je, volontiers que vous croirez voir en elle une autre Eulalie. Apprêtez-vous donc à me ſuivre : c'eſt ce matin, c'eſt chez Dorimont, ſon parent & notre ami commun, que doit ſe faire l'entrevue ; un repas doit s'en ſuivre ; & ce n'eſt que ce ſoir qu'on ſe propoſe de ſigner ; d'ici-là, vous aurez aſſez de tems pour faire vos réflexions. Encore une fois, ceci ne vous engage à rien ; & je ne vous demande uniquement que de voir la perſonne dont j'avois fait choix pour vous. Je ſuis perſuadé, malgré votre prévention, que vous rendrez juſtice à mon bon goût.

Lindor ne put s'empêcher de conſentir par bienſéance à ſuivre ſon oncle chez Dorimont.

Le pendant de cette ſcène curieuſe, entre Alidor & ſon neveu, ſe paſſoit d'autre part entre dame Gertrude & ſa fille. Eulalie, preſſée de venir au rendez-vous indiqué, avoua ingénûment l'engagement qu'elle venoit de prendre avec l'ami

de Clarinval. Ce dernier qui se trouvoit présent à cette confession, s'empressa de justifier le choix de sa parente, par le mérite du cavalier, & soutint qu'on ne pouvoit mieux trouver pour Eulalie, que Lindor. A ce nom, il échappa à dame Gertrude un éclat de rire immodéré, dont ni Clarinval, ni Blaisine, ni Eulalie, ne comprirent l'à-propos. La bonne dame alloit leur en révéler le mystère, lorsqu'elle reçut un billet d'Alidor, dont la lecture lui fit comprendre qu'un silence discret sur ce qu'elle venoit de découvrir, feroit plus de saison. Elle se contenta donc de dire à sa chère fille, qu'on ne forceroit point son inclination; mais qu'il étoit indispensable de passer chez Dorimont, où elle seroit à portée de connoître au moins qui elle refusoit. Eulalie vaincue par ces raisons, se laissa de son côté conduire à l'entrevue.

L'assemblée étoit nombreuse & brillante; & tout le monde étoit instruit du nom des deux futurs, excepté eux-mêmes. Ils ne furent pas peu surpris à la vue mutuelle l'un de l'autre: mais lorsqu'à cet égard ils voulurent faire des informations, on leur tint rigueur. Chacun s'étoit donné

le mot. La convention, la gageure étoit de se taire. Eulalie se figura donc que le prétendu qu'on lui destinoit, n'étoit point encore arrivé ; & elle en conçut, par pure vanité, quelque dépit involontaire. La même attente avoit lieu chez Lindor, mais il étoit sans dépit. Enfin Dorimont, qui savoit tout, qui voyoit tout, ne résista pas plus long-tems au scrupule d'affliger deux amans, qu'il brûloit au contraire de voir unis pour jamais. *Embrassez-vous*, s'écria t-il ; *car c'est Eulalie qu'attendoit Lindor, & c'est Lindor qu'attendoit Eulalie.*

Il faut bien quitter la plume, quand elle se refuse à l'expression : je n'entreprendrai point de rendre ce qui se passa en cet instant dans l'ame de deux amans fortunés, & certains de leur bonheur. C'est au lecteur sensible à se le représenter.

Quand cette douce crise fut passée, Lindor (car dans l'agitation où il étoit, il respiroit à peine) se mit à un balcon qui donnoit sur la rue. Il voit passer Forval ; il l'appelle, le fait monter, le présente à Dorimond, à toute l'assemblée ; & le tirant à part dans un cabinet isolé, lui raconte avec mystère tout ce qui s'est

passé la veille, c'est-à-dire tout ce que Forval savoit à-peu-près aussi-bien que lui. Lindor ne s'en tient pas à cette confidence; il se rappelle que dans le tems où il étoit encore insensible, il s'étoit fait un jeu cruel de la tendresse de son ami. Il comprend aujourd'hui toute l'étendue d'un tel crime. Il s'en accuse; saute au col de Forval, & lui en demande l'oubli. Forval, touché du repentir de Lindor, s'accuse à son tour, & lui révèle toutes les manœuvres de vengeance qu'il a employées la veille, pour achever de le rendre amoureux. Lindor sourit à cet aveu, & soutient qu'il se juge encore plus criminel qu'auparavant, puisque Forval par ses stratagêmes n'a réussi qu'à hâter & à combler en quelque sorte le bonheur de l'ami qu'il croyoit punir. Lindor en conclut qu'il lui doit de la reconnoissance, & conçoit sur-le-champ l'idée généreuse de réparer ses torts. Il rentre dans le cercle, parle un instant à l'oreille de Dorimont, l'engage à retenir Forval à dîner avec toute la joyeuse compagnie, & s'éclipse subtilement sans que personne le voie sortir. Lindor se rend promptement au logis de Lu-

cinde, qu'il trouve heureusement seule : il en est reçu civilement ; se jette à ses genoux, & lui confesse que c'est lui qui l'a brouillé avec Forval. Il lui jure que Forval n'a pas cessé de l'adorer ; il lui peint le repentir, les regrets de cet Amant ; & lui en donne pour preuve la vengeance que Forval a voulu tirer de lui. Cela le conduit à raconter sa propre aventure à cette Belle, & à l'engager à combler les vœux de toute l'assemblée, en se transportant chez Dorimont qui l'attendoit. Lucinde étoit autant éloignée de haïr Forval, que le dépit d'une Belle irritée contre un Amant est en général éloigné de la haine. Elle commença par faire grace à Lindor, qui plaida ensuite avec tant de chaleur la cause de son complice, qu'il fallut bien aussi lui pardonner.

Tandis que Lucinde & Lindor se mettent en chemin, un Courrier venu de Rome apporte à l'heureux Clarinval les dispenses qu'il attendoit pour s'unir à sa chère parente. C'est ainsi que la maison de Dorimont devint en peu de momens le théâtre de trois félicités conjugales, telles qu'on n'en rencontre plus guères dans un espace beaucoup plus étendu.

Les trois Amans, également impatiens, ne purent se résoudre à se mettre à table sans avoir signé & fait signer leur bonheur. Il fallut céder à leurs instances, & les Notaires furent appellés.

QUATRIEME CLASSE.

ROMANS D'AMOUR.

ERNESTINE.

DANS le volume des Œuvres de Madame Riccoboni, où l'on a inséré la suite de la vie de Marianne, dont nous avons fait usage, on trouve le petit roman d'Ernestine; fiction ingénieuse, délicatement pensée, où l'Amour semble donner aux deux sexes des leçons de vertu. Ce sont de ces productions qu'on dévore dans leur nouveauté, qu'on oublie ensuite parce qu'elles n'offrent pas de grands traits; & dont on ne jouit bien qu'en les relisant. Un petit conte peut s'imprimer à jamais dans la mémoire, à la faveur des madrigaux ou des épigrammes; mais les romans de mœurs, ces fictions où l'on n'a voulu parler qu'à l'ame ou à la raison, dont la malignité n'est point le motif, dont l'à-propos n'est pas le mérite, dont le bel esprit n'a pas

brillanté les phraſes, s'effacent en un jour lorſque quelques heures ont ſuffi pour les parcourir. Ils renferment cependant des ſentimens, des maximes qui ſe graveroient avec fruit par une ſeconde lecture. C'eſt en cela peut-être que la Bibliothèque des Romans eſt d'une utilité ſenſible; & c'eſt cette réflexion qui nous détermine à retracer aux yeux de nos lecteurs les ſituations touchantes d'Erneſtine.

UNE Allemande avoit épouſé, dans ſon pays, un de ces hommes, dont les vices & les défauts font abhorrer la ſociété. Après avoir ſouffert les plus affreux traitemens, elle rompt la chaîne qui la lie, ſe ſauve avec une petite fille de trois ans, prend la route de Paris, y arrive, & vient ſe loger dans le Fauxbourg Saint Antoine, où elle occupoit deux chambres baſſes. Les chagrins, la misère, les travaux forcés lui cauſent une maladie mortelle. Elle expire au bout de quelque tems. Une voiſine, nommée Madame Du Frénoi; avoit pris de l'intérêt pour elles & careſſoit tous les jours la petite fille. Elle donne de l'argent pour faire

enterrer la mère, & se charge généreusement de l'enfant. Ce jeune objet, favorisé par la nature, reçoit les soins de l'éducation ; & son ame commence à se développer. Elle grandit, se forme, devient belle ; « Sa taille svelte & légère, » des yeux noirs, pleins de feu, de beaux » cheveux cendrés, des dents blanches » & bien rangées, un souris doux & » tendre, des graces, un esprit naturel » la rendent, à douze ans, une fille » charmante : elle apprend à chérir la » sagesse, à regarder l'honneur comme » la loi suprême ; mais vivant très- » retirée, ses idées ne peuvent s'éten- » dre ; elle n'acquiert aucune connois- » sance du monde, & conserve long- » tems cette tranquille & dangereuse » ignorance des vices, qui, éloignant de » notre esprit la crainte & la triste dé- » fiance, nous porte à juger des autres » d'après nous-mêmes ; & nous fait re- » garder tous les humains comme des » êtres disposés à nous chérir, & à nous » obliger. »

Madame Du Frénoi, tendrement attachée à cette jeune personne, songeoit avec douleur à l'état où elle se trouve-

roit peut-être un jour. Ne pouvant assurer son sort, parce qu'elle ne jouissoit que d'un viager assez borné, elle voulut au moins lui donner un talent capable de lui procurer de quoi suffire aux besoins de la vie. Elle choisit la miniature, & appela un Peintre pour lui apprendre le dessin. Attentive, intelligente & docile, Ernestine s'appliqua, montra de grandes dispositions, les cultiva, fit des progrès, & paroissoit annoncer des prodiges, quand Madame Du Frénoi, attaquée d'une fièvre maligne, fut enlevée aux vœux de celle à qui elle tenoit lieu de mère.

Henriette Duménil, sœur du Peintre, étoit liée d'amitié avec Mad. Du Frénoi. Elles étoient voisines, & se voyoient souvent. Henriette avoit environ trente ans : élevée par une de ses parentes, femme riche & répandue dans le monde, elle joignoit à un naturel fort aimable, cet agrément que donne l'habitude de vivre dans un cercle poli. Privée de la fortune, aussi mal partagée en beauté, que riche en esprit, elle vivoit dans un éloignement assez décidé pour le mariage; mais la bonté de son caractère, l'hon-

nêteté de ſes mœurs, & ſa probité connue lui attachoient de ſincères amis.

Henriette aimoit beaucoup Erneſtine. Nommée éxécutrice teſtamentaire de ſon amie, elle fit vendre tous les meubles & effets qu'elle laiſſoit; & huit mille livres qu'ils produiſirent, furent placées, d'après les diſpoſitions de la défunte, ſur la tête de la jeune perſonne. Après cela il fallut lui chercher un azile. M. Duménil, attaché à ſon élève, engagea ſa femme à la prendre chez elle.

Cette femme, âgée de vingt-ſix ans, avoit un goût décidé pour la diſſipation & l'amuſement. Très-bornée dans ſa fortune, elle ne pouvoit ſe procurer les plaiſirs dont elle étoit avide, ni conſentir à s'en priver. Elle chercha les moyens de ſatisfaire ſes déſirs, & devint l'amie complaiſante de pluſieurs femmes d'une conduite peu exacte. M. Duménil, bon, ſimple, occupé de ſon talent, du ſoin de ménager une poitrine délicate, une ſanté foible, & toujours languiſſante, laiſſoit vivre ſa femme à ſa fantaiſie. La ſociété de celle-ci convenoit donc très-peu à Erneſtine? Heureuſement un éloignement mutuel faiſoit qu'elles ſe

voyoient rarement, quoique vivant dans la même maison : lorsqu'elles se parloient, c'étoit toujours avec politesse, mais avec une égale indifférence.

L'élève de M. Duménil passa trois ans chez son maître sans que rien troublât la paisible uniformité de sa vie. Parvenue au dégré de perfection où les leçons pouvoient la conduire, un goût naturel les lui fit passer de bien loin : M. Duménil s'en apperçut avec plaisir. Comme il étoit souvent malade, incapable de travailler lui-même, il pensa à faire connoître le talent de son écolière : il engagea plusieurs de ses amis à se laisser peindre par elle ; & ces essais commencèrent à lui donner de la réputation.

Voici où commence l'histoire de son cœur. Elle peint un homme de qualité infiniment agréable, & non moins honnête ; un de ces hommes qui savent apprécier les talens, & beaucoup mieux les vertus ; qui ont une sensibilité extrême, & une délicatesse infinie ; qui respectent les femmes, & adorent la beauté ; qui ne parlent pas de leur amour dès qu'ils commencent à l'éprouver ; & qui sont capables d'aimer long-tems dans le

myſtère, pour établir le droit de s'expliquer.

M. de Clémengis dont il eſt ici queſtion, indépendamment des diſpoſitions générales d'une ame honnête qui ne ſouffrent pas un aveu trop précipité, avoit encore à conſidérer l'état d'Erneſtine qui la plaçant à une diſtance infinie d'un homme de ſa ſorte, ne devoit lui permettre dans aucun tems l'aveu d'un amour qu'il ne devoit pas ſentir. Il voyoit cette diſtance avec les yeux de la probité; il ne vouloit pas s'avilir par la ſéduction. Cependant il ne peut plus obtenir de lui de fuir Erneſtine dès qu'il a vu ſes charmes; mais il trouvera un charme plus grand à donner à l'amour le caractère de l'amitié. Ce ne ſera pas cette apparence honnête qui n'eſt qu'un piège plus certain, & qu'un projet plus coupable. Ce ſera le ſacrifice des déſirs, & l'innocence des ſoins. Il ne voudra pas même pouvoir alarmer, & devenir ſuſpect par des ſoins qui annonçent des motifs, & manifeſtent des vertus, ce ſeroit encore trop oſer; il ſe cachera tout entier dans le myſtère de ſa conduite.

Erneſtine, en peignant M. de Clé-

mengis, obſervoit les agrémens de ſa figure, & en découvroit tous les jours dans ſon eſprit. Elle étoit plus touchée de la ſenſibilité qu'annonçoient ſes diſcours, & de la délicateſſe qui regnoit dans ſes manières. Il étoit exact à venir la voir tous les matins travailler à ſon portrait; & elle n'attribuoit ſon aſſiduité qu'au motif dont il la couvroit: rien n'avoit préparé ſon eſprit à la défiance; elle ignoroit le danger où la vue d'un homme aimable pouvoit l'expoſer, & la ſimplicité de ſes idées la laiſſoit dans une parfaite ſécurité. Quand on n'a jamais ſenti le deſir de plaire, on plaît long-tems ſans s'en appercevoir.

M. de Clémengis, chaque jour plus charmé d'Erneſtine, voyoit avec chagrin que l'ouvrage avançoit: pour ſe conſerver le plaiſir d'aller ſouvent chez le Peintre, il réſolut d'apprendre un art qu'il commençoit à aimer. M. Duménil, foible alors, condamné à périr bientôt d'un mal incurable, ſe trouvoit rarement en état de diriger les eſſais du Marquis: ſa charmante élève fut chargée de ce ſoin. « Elle apprenoit à cet écolier docile, à » tenir, à guider ſes crayons; lui en-

» ſeignoit à imiter les traits qu'elle-même » formoit : ſouvent elle rioit de ſa mal- » adreſſe, quelquefois elle le grondoit, » l'accuſoit de peu d'intelligence, ſe » plaignoit de ſes diſtractions ; & lui » montrant deux petites filles qui deſſi- » noient dans la même chambre, elle » lui reprochoit de faire moins de pro- » grès que ces enfans. » Qui pourroit ne pas concevoir, ne pas envier le charme de ces momens ? M. de Clémengis s'y livra, ſi bien qu'il devint incapable de goûter tous ces vains amuſemens dont l'oiſiveté cherche à ſe faire des plaiſirs.

Madame Duménil, que l'état fâcheux de ſon mari forçoit à reſter chez elle, s'apperçut de l'amour du Marquis : elle lui montra une humeur complaiſante, eut de longs entretiens avec lui, gagna ſa confiance, entra dans ſes vues ; & contente de ſa généroſité, elle commença à traiter Erneſtine comme une perſonne dont elle ſe reprochoit d'avoir long-tems négligé la ſociété. La jeune perſonne crut devoir un tendre retour à celle qui n'eût obtenu que ſon mépris, ſi elle avoit ſoupçonné ſes deſſeins. Elle répondit à cet extérieur d'amitié, par une amitié veri-

table ; & l'aisance dont elle commença à jouir devint l'objet d'une vive reconnoissance.

M. Duménil mourut. Ernestine le pleura beaucoup, & le Marquis put juger de toute la sensibilité de cet être, d'ailleurs si aimable. A la cause naturelle de ses larmes, se mêloit le sujet d'une vive inquiétude. Henriette, partie depuis deux mois pour la Bretagne, avoit cessé tout-à-coup de lui donner de ses nouvelles. Elle lui manquoit dans un tems où ses conseils lui devenoient si nécessaires. Pourquoi ce silence ? son amie étoit-elle malade ? Elle l'étoit donc beaucoup, puisqu'elle ne pouvoit pas écrire ! En pareil cas on s'exagère toujours le malheur qu'on peut avoir à redouter. Mad. Duménil la grondoit doucement de paroître n'aimer qu'Henriette, & redoubloit de soins pour la distraire. M. de Clémengis contribua lui-même sans le vouloir, à lui procurer cette distraction, par une douleur plus sensible. Le tems approchoit où il alloit s'éloigner. Le Régiment qu'il commandoit venoit de passer en Italie ; il falloit bien tôt partir pour s'y rendre. Malgré ses efforts, Ernestine s'apper-

çut de sa tristesse. Rêveur, inquiet, il gardoit un morne silence. Le changement de son humeur la surprit, & ses distractions la fâchèrent. Il passoit le tems de sa leçon à soupirer, à se plaindre d'une douleur intérieure, d'une peine secrète & violente. Ernestine se sentit touchée de l'état où elle le voyoit; elle lui en demanda la cause avec intérêt, le pressa de la lui confier; ses réponses étoient vagues; elle voyoit de la dissimulation; & elle sentoit augmenter l'intérêt qu'elle prenoit à lui, sans songer encore à remonter à son origine.

Enfin le Comte partit : le lendemain de ce départ; elle reçut une boîte fort riche : elle renfermoit le portrait du Comte, & le billet qui suit.

« Je vous quitte, ma charmante Maî-
» tresse; un devoir indispensable m'arra-
» che au plaisir de vous voir, de profiter
» de vos soins, de vos bontés; mais je
» n'oublierai point vos leçons; pendant
» une longue & triste absence, ma seule
» consolation sera de me les rappeller.
» Dans vos momens de loisir, daignez
» vous occuper à regarder ce portrait, à
» le copier : multipliez l'image d'un ami,

» dont le cœur vous eſt tendrement attaché ; conſervez ſon ſouvenir, & ſouhaitez quelquefois de le revoir. »

Ce moment éclaira Erneſtine : elle s'étonna même de n'avoir pas lu plutôt dans ſon cœur. Ses yeux mouillés de quelques larmes s'attachèrent ſur le portrait. Elle ſoupira, devint très triſte. Elle s'étoit fait une douce habitude de voir le Marquis, de lui parler, de paſſer des heures entières avec lui : quelle privation ! elle perdoit juſqu'au plaiſir de l'attendre.

Madame Duménil, ſoumiſe péniblement aux devoirs du veuvage, & ſolitaire par étiquette, engagea Erneſtine à l'accompagner à trois lieues de Paris dans une maiſon charmante. Elles partirent : pluſieurs valets prévenus de leur arrivée ſe préſentèrent pour les recevoir, & s'empreſsèrent à les ſervir. L'aſpect riant & magnifique de ce beau ſéjour adoucit la triſteſſe d'Erneſtine. Les appartemens, les jardins, la vue, l'émail & le parfum des fleurs, tout ſurprit ſes ſens, tout charma ſes regards. Eh ! qui vous a donc prêté cette agréable demeure, dit-elle à ſon amie ? ceux qui l'habitent doivent ſe trouver bien heureux. Si la liberté d'y

vivre vous paroît un bonheur, répondit Madame Duménil, jouissez-en, ma chère Amie, & ne craignez pas de le perdre : je dispose actuellement d'une fortune assez considérable ; cette jolie terre en fait partie, & vous en êtes la maîtresse. Alors elle lui conta une petite histoire ; & Ernestine, qui ne savoit pas mentir, ne savoit guères douter.

Pour contenter son amie, la jeune personne fut obligée de consentir à recevoir les leçons de quelques maîtres, & de perfectionner par les talens cet art de plaire que, sans le savoir, elle devoit à la nature. Dans la disposition où elle étoit, cette complaisance eût dû lui paroître pénible : mais elle pensoit que M. de Clémengis, à son retour, la trouveroit plus aimable ; & la complaisance disparoît quand on s'en promet un prix aussi doux. Le Lecteur a déjà deviné que Madame Duménil n'étoit en tout que l'organe secret de cet Amant délicat ; & que la maison, les valets, les maîtres, l'aisance qui régnoient autour d'elle, n'étoient qu'un présent de son amour.

La paix fut conclue avant la fin de la campagne, & M. de Clémengis put re-

venir à Paris.. A peine a-t il rempli les devoirs de son état, qu'il vole auprès de l'objet qu'il est si digne de retrouver. » Erneſtine étoit ſeule quand on lui annonça le Marquis. A ſon nom, elle » pouſſa un cri de joie, ſe leva, courut » à ſa rencontre, lui fit mille queſtions, » & laiſſa paroître ingénument tout le » plaiſir qu'elle ſentoit de le revoir. » Ému, pénétré de cet accueil, le Marquis reſta un peu de tems ſans parler; » il conſidéroit Erneſtine avec autant » d'étonnement que de ſatisfaction : elle » s'étoit toujours offerte à ſes regards » dans un négligé propre, mais ſimple, » devant ſon éclat à ſa fraîcheur, à » la régularité de ſes traits, à ſes agrémens naturels : ſes charmes relevés » par mille graces nouvelles, l'aiſance » de ſes mouvemens, la nobleſſe de ſa » figure, cette dignité impoſante, dont » l'innocence décore la beauté, inſpirèrent autant de reſpect que de ſurpriſe » à M. de Clémengis. Il crut voir cette » charmante fille pour la première fois; » elle lui parut née dans l'état où ſa » généroſité l'avoit placée : parée de ſes » dons, environnée de ſes bienfaits,

» elle ne lui devoit point de reconnois-
» sance «.

Dans cet état interrogeons M. de Clémengis, d'après la connoissance que nous avons de la foiblesse de l'homme : demandons-lui s'il pénètre dans son cœur, s'il se croit assez fort pour prévenir la surprise, pour résister à l'enchantement dont il est menacé. Hélas ! sa réponse sera de bonne foi, & nous n'en définirons que mieux le pouvoir irrésistible de la beauté, en le voyant succomber. Ce moment est pourtant encore loin. La chimère de la vertu ne s'évanouit point sans laisser des traces qu'on respecte longtems. La pudeur balance le desir : on se condamne, on se cherche soi-même, on rougit, on résiste, on a moins de vertu, on a plus de mérite ; & l'on est encore un homme bien estimable en cédant avec autant de répugnance.

L'instant fatal arrive enfin. Les plus fortes réflexions ne forment plus un obstacle à la séduction. Un mot, un regard peignent le délire, & répandent le trouble, la consternation dans l'ame d'Ernestine. Quel changement ! douce sécurité ! charme de l'amitié ! songe trompeur qui

l'avez abusée ! Quoi ! tout disparoît en un moment, & il ne restera dans ce cœur, si délicieusement occupé, que l'image d'un imposteur & le souvenir d'une offense ! Non, Clémengis oubliera son devoir sans oublier son bonheur ; il se souviendra des charmes répandus dans son commerce par l'innocence ; il regrettera cette sérénité qu'il vient de troubler, ces hommages si doux, ces plaisirs si purs qu'il devoit à sa vertu, ces regards si flatteurs que portoit à chaque instant sur lui une créature innocente qui le respectoit, qui respectoit l'honnêteté de son cœur. Mais d'autres chagrins, plus sensibles peut-être, attendent Ernestine ; d'autres maux plus cruels doivent éprouver bientôt sa sensibilité. Reprenons notre récit où nous l'avons quitté, & suivons le fil des événemens.

M. de Clémengis avoit rejoint son Régiment une seconde fois. Sa conduite, pendant tout le tems qu'il avoit passé auprès d'Ernestine, avoit confirmé cette sécurité qui l'attachoit à un Amant sous le nom de l'amitié. Les peines de l'absence le lui rendoient plus cher ; elle desiroit

desiroit son retour. M. de Clémengis arrive : il la retrouve dans ces lieux charmans qu'elle embellit ; il la revoit plus belle, plus tendre que jamais. Son innocence lui prodigue ces caresses touchantes qui corrompent si doucement. » Il en » jouit pendant plusieurs jours, sans pa- » roître porter ses idées au-delà du bon- » heur qu'il s'étoit permis : mais l'amour » peut-il se contenir dans les bornes » étroites que l'amitié prescrit ? Un de- » sir satisfait élève un desir plus ardent ; » les souhaits se multiplient, les vœux » s'étendent ; une grace reçue ouvre le » cœur à l'espérance d'une grace plus » grande ; l'espace immense qui sembloit » éloigner un point à peine apperçu, » disparoît insensiblement, & la pensée » se fixe sur l'objet qu'on n'osoit même » entrevoir «.

Libre de prolonger ses visites, de passer une partie du jour auprès d'Ernestine, le Marquis montra de l'humeur. La présence continuelle de Madame Duménil le gênoit, & son attention à ne pas quitter sa jeune amie lui devenoit chaque jour insupportable. » Falloit-il accoutu- » mer cette femme à vous suivre avec

» tant d'affectation, lui disoit-il, à ne
» jamais vous perdre de vue ? exigez-
» vous d'elle cette importune assiduité ?
» me craignez-vous ? avez-vous cessé
» de m'estimer ? Quoi ! des précautions
» contre moi ! Est-ce vous, est-ce Ernes-
» tine qui me laisse voir une défiance in-
» jurieuse ? Que de froideur ! de réserve !
» Non, votre amitié n'est plus aussi ten-
» dre ; ah ! qu'est devenu ce tems, cet
» heureux tems où, dans ces mêmes lieux
» vous accouriez au-devant de mes pas
» avec une joie si vive ! où votre bras s'ap-
» puyoit sur le mien ! où nous parcou-
» rions ensemble toutes les routes de ce
» bois où vous vous plaisiez tant ! O ma
» chère amie, il est donc vrai que vous
» êtes changée ? »

Ces reproches touchoient Ernestine, pénétroient son cœur, lui arrachoient des larmes ; & jamais la plus légère plainte. Elle supportoit la triste uniformité de ces entretiens avec une patiente indulgence. Les chagrins du Marquis, sa pâleur, son abattement, élevoient des craintes dans son ame ; elle trembloit pour des jours si précieux. » Je ne vous importu-

» nerai bien-tôt plus, lui disoit-il, les » yeux baignés de pleurs. »

Le voile fut alors déchiré, elle vit son devoir, son bonheur, la nécessité de la fuite. Elle avoit un appartement dans l'Abbaye de Montmartre, où elle passoit l'hyver; elle ne balança point à s'y rendre, à s'y renfermer; mais l'amour du plus aimable, du plus généreux des hommes, conserve des charmes que ne peut point détruire l'empire de la vertu; en le quittant on le regrette; on l'adore toujours malgré la faute dont on le punit. Ernestine avant de partir, écrivit la lettre qui suit.

« Quelle douleur pour moi, Mon» sieur, d'exciter vos plaintes, de m'ac» cuser de toutes vos peines, de me re» procher l'état affreux où vous êtes! » Eh, quoi, c'est donc moi qui vous » afflige? Puis-je le croire quand votre » bonheur est l'objet, l'unique objet des » vœux de mon cœur? Hélas! par quelle » fatalité, ce bonheur semble-t-il dépen» dre aujourd'hui de l'égarement d'une » fille que vous respectiez autrefois? » Soyez juge dans votre propre cause,

» dans la sienne, & prononcez entre
» votre cœur, & le mien.

» Ma réserve vous blesse ! eh, Mon-
» sieur, m'est-il permis de vous traiter
» encore avec une familiarité dont mon
» ignorance étoit l'excuse ? Pendant long-
» tems j'osai vous regarder comme un
» frère chéri ; l'extrême différence de nos
» fortunes ne me frappoit point ; dans ces
» tems heureux rien n'arrêtoit les témoi-
» gnages de mon innocente affection. Je
» ne suis point changée : ah ! pourquoi
» vous obstinez-vous à penser que je le
» suis ! Ce n'est pas vous Monsieur, c'est
» moi-même que je crains. Je suis jeune,
» je vous dois tout ; je vous aime ; oui,
» Monsieur, je vous aime ; je le dis ;
» je le répète avec plaisir ; je ne rougis
» pas de vous aimer. Le premier instant
» où vous parûtes à mes yeux, fit naître
» cette tendresse que le tems a rendu si
» vive : sentiment cher à mon cœur,
» le seul qui m'attache à la vie. Tant
» de bienfaits, si généreusement répan-
» dus sur moi, m'assuroient un sort pai-
» sible, mais l'amour que vous m'ins-
» piriez faisoit mon bonheur, mon sou-
» verain bonheur. Penser sans cesse à

» vous ; m'occuper du soin de conserver
» votre amitié, de mériter l'estime de
» mon respectable ami ; vous voir quel-
» quefois, lire dans vos yeux que ma
» présence excitoit votre joie, c'étoit
» pour moi le bien suprême ; une féli-
» cité si grande est-elle pour jamais
» détruite ? Ne me la rendrez-vous point ?
» Non, il n'est plus en votre pouvoir
» de me la rendre. »

« *Vous ne m'importunerez pas long-*
» *tems* ! Quelle cruelle expression ! Je ne
» puis supporter la certitude de faire
» votre malheur, elle pénetre mon ame,
» elle déchire mon cœur. En me reti-
» rant, en abandonnant les lieux où je
» vous voyois sans contrainte, j'ai suivi
» des conseils prudens ; mais je ne vous
» fuis point, je ne prétends pas élever
» une barrière entre vous & moi ; prête
» à quitter cet azile, si vous le voulez,
» je soumets ma conduite à votre déci-
» sion. Si pour sauver vos jours, il faut
» me rendre mépriſable, renoncer à mes
» principes, à ma propre estime, à la
» vôtre, peut-être, je ne balance point
» entre un intérêt si cher, & mon seul
» intérêt. Ordonnez, Monsieur, du des-

» tin d'une fille disposée, déterminée à
» tout immoler à votre bonheur : mais
» avant d'accepter un si grand sacrifice,
» permettez-moi de remettre dans vos
» mains tous les dons que vous m'avez
» faits. Les garder, en jouir, ce seroit
» laisser croire que vous m'aviez enrichie
» pour me perdre : sauvons du moins vo-
» tre honneur, une légère partie du
» mien ; qu'on ne m'impute jamais la
» bassesse d'avoir reçu le prix de mon
» innocence. A ces conditions, Mon-
» sieur, la tendre, la malheureuse Er-
» nestine tiendra la conduite que votre
» réponse lui prescrira.

Dans la situation ordinaire où se trouve un galant homme qu'un moment d'yvresse a égaré, & qu'un procédé généreux ramène à ses principes, le repentir a bientôt dicté le billet le plus tendre. M. de Clémengis voulut écrire en effet, mais une cruelle circonstance empoisonne le plaisir délicat d'exprimer ses remords ; & la tendre Ernestine va ne voir renaître les sentimens dont elle déploroit la perte, que pour apprendre qu'elle perd à jamais l'objet à qui elle les inspire. Elle reçoit le billet qui suit.

« O, ma chère Erneſtine ! après la » preuve touchante que vous venez de me » donner de vos ſentimens, puis-je ſans » expirer de douleur, vous annoncer mon » départ, & l'événement qui doit le ſui- » vre ? Faut-il vous quitter, vous dire un » éternel adieu ? Faut-il percer votre cœur » du même trait dont le mien ſe ſent » déchirer ?

» Fille aimable, née pour le bonheur » de ma vie, digne du ſort le plus bril- » lant, ah ! que le mien ne dépend-il » de moi ! le devoir, la reconnoiſſance, » des engagemens pris depuis long-tems, » renverſent toutes mes eſpérances : mais » en avois-je ? Comment me ſuis-je » flatté ? ..... Ah, falloit-il vous » conduire à partager une paſſion inuti- » le ? Que d'amertume, que de regrets » ſe mêlent à des peines ſi vives ? Me » pardonnerez-vous ? Ne me mépriſerez- » vous point ? Ne me haïrez-vous ja- » mais ? Ma chère, ma tendre amie ! » daignez me raſſurer ſur mes craintes ; » dites-moi que vous me pardonnez ; » ne me refuſez pas une conſolation ſi » néceſſaire à mon cœur, à mon cœur » affligé. »

« Le malheur de ma vie eſt enfin dé-
» terminé. Mon oncle (1) a levé tous
» les obſtacles qui éloignoient encore
» mon mariage ; il me contraint, il me
» force d'aller rendre des ſoins à Made-
» moiſelle de Saint-André. Dans une
» heure je pars avec ſon père ; il me mène
» à une terre où la Maréchale de Saint-
» André nous attend. Sa fille ſort demain
» du couvent ; on va nous préſenter l'un
» à l'autre ; on nous unira bientôt,
» ſans nous conſulter, ſans s'embarraſſer
» ſi nos cœurs ſont diſpoſés à ſe donner.
» Quoi, ma chère Erneſtine, je vais
» me lier, me lier à jamais ! & ce n'eſt
» point à vous ! .....

« Je croyois jouir plus long-tems de
» ma liberté. On devoit attendre la dé-
» ciſion du Parlement. L'incertitude de
» mes droits ſur une riche ſucceſſion, ſur
» d'immenſes arrérages, retardoit le con-
» ſentement du Maréchal de Saint-André.
» La libéralité de mon oncle me déſole
» en ce moment ; une donation m'aſſure

(1) Le Comte de Saint-Servains, Miniſtre d'Etat.

» tous ses biens, je n'ai plus d'espoir. »
« Vous prierai je de m'oublier? Non,
» oh, non, je ne puis souhaiter d'être
» oublié de vous, je ne puis desirer de
» vous oublier; vous serez toujours pré-
» sente à mon idée, toujours chère à mon
» cœur; je penserai sans cesse à vous;
» je vous écrirai, je vous entretiendrai de
» mon estime, de mon amitié, & mal-
» gré moi, peut-être, de ma tendresse;
» je ne vous la rappellerai point pour
» vous prier de la partager encore, mais
» pour vous prouver que le tems ne peut
» ni l'affoiblir, ni l'éteindre. »
» Vivez paisible, vivez heureuse: que
» le souvenir d'un sincère, d'un véritable, d'un constant ami vous arrache
» quelquefois un soupir: mais que ce
» soupir soit tendre, & non pas dou-
» loureux..... Je ne puis retenir mes
» larmes; elles s'échappent de mes yeux;
» elles effacent ce que j'écris: ô ma gé-
» néreuse amie! vous en répandez sans
» doute; puissent-elles n'être pas aussi
» amères que les miennes! Je vous
» aime, je vous adore, je vous fuis,
» je vous perds, je suis le plus infor-
» tuné de tous les hommes «.

Le dépit, les regrets intéressés ne se mêlèrent point à la douleur qu'éprouva la tendre Ernestine. Quelle succession d'événemens ! quelle rapidité dans ce changement de scènes toutes si importantes & dont la dernière est si terrible ! Accoutumée à un sentiment paisible qui fait son bonheur, elle éprouve dans un espace très-court, à l'infidélité près, toutes les révolutions qui peuvent étonner, attendrir, accabler une femme sensible. Trompée d'abord par ce qu'elle a senti elle-même, elle n'a pénétré au fond de son cœur que pour y trouver l'image d'un Amant sous les traits de l'amitié ; elle n'a perdu une erreur que pour avoir une offense à punir ; & elle n'a pas plutôt joui du repentir sollicité par sa vertu, qu'elle perd tout le bonheur qu'elle envisageoit dans l'innocence du plus tendre attachement. De pareilles situations seroient bien mal saisies, si l'on imaginoit qu'elles peuvent être rendues. Ernestine est-elle assez à plaindre ? le sort, l'amour la laisseront-ils jouir du moins de ces larmes qui consolent lorsqu'elles coulent en liberté ? n'aura-t-elle à pleurer que la perte de l'Amant le plus aima-

ble? Ah! le cours de ses infortunes est à peine commencé : la plus sensible épreuve, le plus terrible coup..... comment l'envisager moi-même dans l'état où je vais la peindre?

Après avoir beaucoup pleuré, beaucoup souffert, beaucoup usé de papier à exprimer la douleur qui l'accable, les sentimens qu'elle conserve, elle devient capable de se prêter à l'amitié, qui cherche à la distraire. Une parente de Mademoiselle Duménil se marioit à la campagne: Ernestine est invitée, & se rend à l'importunité des sollicitations. En voyant le spectacle des plaisirs qui l'excédent, elle se dit : » On donne peut-être les mêmes » fêtes chez le Maréchal de Saint-André; » & Clémengis les voit comme je vois » celles-ci «. Elle soupire, & remarque un mouvement assez général que l'on fait vers une personne qui arrive. C'étoit M. de Maugis, qu'on attendoit depuis quatre jours, dont on parloit à chaque instant, & que bientôt on gronde avec beaucoup d'amitié de s'être fait si longtems attendre. Il répond que l'événement dont on doit être instruit, l'excuse assez. Tout le monde l'environnant alors, dit

personnes l'interrogent à la fois. Quoi! dit-il, d'un air surpris, vous ignorez le malheur du Comte de Saint-Servains, celui de mon frère, & l'exil du Marquis de Clémengis?

Ernestine entroit dans le sallon; ces paroles la glacèrent, elle resta de bout près de la porte, s'appuya contre un lambris, & recueillit toutes les forces que lui laissoit le saisissement de son cœur, pour écouter M. de Maugis.

Oui, poursuivit-il, le Comte de Saint-Servains est étroitement gardé, ses papiers sont enlevés, ses effets saisis. Mon frère avoit sa confiance, on s'est assuré de lui; & l'aimable Marquis de Clémengis a reçu l'ordre accablant d'aller à Clémengis. Deux heures avant son départ, il a écrit au Maréchal de Saint-André pour le prévenir, en rompant lui-même ses engagemens. Ce qu'il y a de plus cruel, c'est que son procès se juge incessamment, & tout Paris croit qu'il le perdra.

Ernestine alloit se trouver mal: Mademoiselle Duménil qui s'en apperçut, la prit sous le bras, & la fit sortir. Revenue à elle-même, elle ne délibéra pas longtems sur le parti qu'elle avoit à prendre.

« Que ne suis-je morte, dit-elle à son » amie, que ne suis-je morte ? » Puis lui prenant les mains : « je vous afflige, » poursuivit-elle, & je vais peut-être » vous révolter ? Mais au nom de l'amitié, ne vous opposez point à mon projet. Je n'abandonnerai point M. de » Clémengis ; il est exilé, son mariage » est rompu, sa fortune détruite, il va » perdre le reste de ses espérances ; il est » affligé, malheureux, je veux partir, » aller le trouver, le consoler. Ne me » dites rien ; non, ne me dites rien ; ne » me parlez ni du monde, ni de ses » cruelles bienséances ; est il des loix plus » saintes que celles de l'amitié ? des devoirs plus sacrés que ceux de la reconnoissance ? A qui dois-je des égards ? » Je ne tiens à personne ; si ma démarche est une faute, j'en rougirai seule. » Je veux dénaturer tout ce que je possède, je veux rendre tout ce que j'ai » reçu. »

Mademoiselle Duménil pleura avec elle, & ne se borna pas à approuver le voyage : elle voulut partir avec elle. Deux heures après elles étoient à Paris. Les diamans, les bijoux sont convertis en ar-

gent, & la jolie terre eſt miſe en vente. On part : elle avoit appris que le Marquis étoit malade. Que d'impatience pendant la route ! que de ſoupirs, que de larmes ! Ah ! ſi je ne le voyois plus, ſi le ciel me privoit de lui, ſi j'étois condamnée à pleurer ſa mort ! Ah ! pourrois-je vivre, & me dire, & me répéter : *il n'eſt plus !*

Pluſieurs des gens du Marquis connoiſſoient Erneſtine : les premiers qui l'apperçoivent, courent l'annoncer à leur maître ; il ne peut les croire. Elle entre : il la voit, il doute encore ſi c'eſt elle. Elle avance en tremblant, tombe à genoux devant ſon lit, reçoit la main qu'il lui tend, la ſerre foiblement dans les ſiennes, la baiſe, l'inonde de ſes pleurs.

Eſt-ce elle ? Eſt-ce Erneſtine, répétoit le Marquis, en l'obligeant à ſe lever, à s'aſſeoir auprès de lui ? Quoi ! ma charmante amie daigne me chercher ! Chère Erneſtine, quelle douce, quelle agréable ſurpriſe ! Ah ! je n'attendois point cette faveur précieuſe.

Eh ! pourquoi, Monſieur, pourquoi ne l'attendiez vous pas, lui demanda-t-elle du ton le plus touchant ? Me mettiez-vous

au rang de ces amis que la disgrace éloigne? Me croyez-vous insensible, ingrate? Avez-vous oublié que vous êtes tout pour moi dans l'univers? Ah! si ma présence, si mes soins, si les plus fortes preuves de ma tendresse peuvent adoucir vos peines, parlez, Monsieur, parlez, je ne vous quitte plus; tous les instans de ma vie seront heureux, s'il en est un seul dans le jour, où ma vue, où mon empressement à vous plaire, dissipent le souvenir de vos pertes, portent un rayon de joie dans votre ame.

Le Marquis alloit répondre, quand des voix confuses se firent entendre. Hâtons-nous de faire jouir le lecteur du doux spectacle qui va suivre. Un courier étoit envoyé à M. de Clémengis, pour lui apprendre que M. de Saint-Servains étoit rétabli dans le Ministère, que l'important procès, dont dépendoit toute sa fortune, avoit été gagné la veille d'une voix unanime.

« Mon oncle justifié! mon procès gagné! s'écria le Marquis; ah! je » pourrai donc suivre les inspirations de » mon cœur, payer tant d'amour, de » noblesse, de vertus. Viens, ma chère

» Erneſtine ; viens , répéta-t-il , tranſ-
» porté de plaiſir ; viens dans les bras de
» ton époux. Mes enfans , dit-il à ſes
» gens , qui verſoient des larmes de joie ,
» mes chers enfans , voilà votre maî-
» treſſe !

CINQUIEME CLASSE.

ROMANS MYTHOLOGIQUES.

ATALANTE ET MÉLÉAGRE,

Ou la Vengeance de Diane, Roman héroïque & d'amour.

Extrait d'un Roman manuscrit, faisant partie de la Bibliothèque d'un Amateur.

LA sévère Diane, l'étoit encore d'effet. L'Amour trop enfant, intimidé par le bruit des cors, ou, craignant les flèches de la Déesse de la chasse, remettoit de jour en jour à lui faire éprouver l'atteinte des siennes; ou ce qui revient au même, Diane n'avoit point encore vu le bel Endymion. Quelle opposition de mœurs dans une personne indifférente, & dans cette même personne, devenue sensible! Diane sauvage, Diane

farouche, perce de traits mortels les quatorze enfans de Niobé ; elle chasse inhumainement Calisto de sa présence, pour une faute dont elle même ne put se garantir dans la suite ; elle rend à la belle Aréthuse le mauvais service de la métamorphoser en fontaine, au moment même où une fuite impuissante livroit cette Nymphe, vaincue & timide, aux transports de l'amoureux Alphée ; elle fait dévorer le petit-fils de Cadmus, le Prince Actéon par ses propres chiens, Actéon dont le seul crime étoit d'avoir surpris ses attraits, au bain.

Quel contraste dans Diane épriſe du plus beau des mortels ! La douce compassion a passé dans son cœur, à la suite de la tendresse. La sœur d'Apollon, rassemble elle même, avec la plus diligente attention, les membres épars du jeune Pélops, inhumainement mis en pièces par son père, pour servir au plus incroyable festin, & substitue une épaule d'yvoire à celle que l'appétit vorace de Cérès avoit absorbée. Cette même Diane dérobe au couteau sacré la jeune Iphigénie, qu'un autre père, non moins barbare, alloit lui immoler ; & quelques

années après, elle abolit pour jamais le culte sanglant & homicide, établi en Scythie dans le plus célèbre de ses temples.

Mais, ô Muse qui m'inspirez, ce n'est point Diane sensible que j'ai à peindre, c'est Diane encore inaccessible aux traits de l'Amour, c'est une Déesse altière, souvent inhumaine, & toujours terrible dans ses vengeances, envers celles de ses compagnes qui tomboient dans la faute que les Prudes ne pardonnent point.

Il y avoit en Arcadie une jeune Princesse, issue du sang d'Arca, fils de Jupiter & de Calisto. On la nommoit Atalante. Elle régnoit dans Tégée; son pouvoir s'étendoit sur les villes d'Orkhomen, de Parrhasie, & de Thelpuse. Le tranquille Ladon couloit sous ses loix, ainsi que l'Erymante qui reçoit son nom de la montagne célèbre où il prend sa source, parmi des bois consacrés à la fille de Latone.

Les amusemens favoris d'Atalante sont la course & la chasse. Elle s'exerce à la première dans les plaines qu'arrose le Ladon. Ce fleuve étonné l'a souvent vue devancer la fuite rapide d'un che-

farouche, perce de traits mortels les quatorze enfans de Niobé ; elle chasse inhumainement Calisto de sa présence, pour une faute dont elle même ne put se garantir dans la suite ; elle rend à la belle Aréthuse le mauvais service de la métamorphoser en fontaine, au moment même où une fuite impuissante livroit cette Nymphe, vaincue & timide, aux transports de l'amoureux Alphée ; elle fait dévorer le petit-fils de Cadmus, le Prince Actéon par ses propres chiens, Actéon dont le seul crime étoit d'avoir surpris ses attraits, au bain.

Quel contraste dans Diane épriſe du plus beau des mortels ! La douce compassion a passé dans son cœur, à la suite de la tendresse. La sœur d'Apollon, rassemble elle même, avec la plus diligente attention, les membres épars du jeune Pélops, inhumainement mis en pièces par son père, pour servir au plus incroyable festin, & substitue une épaule d'yvoire à celle que l'appétit vorace de Cérès avoit absorbée. Cette même Diane dérobe au couteau sacré la jeune Iphigénie, qu'un autre père, non moins barbare, alloit lui immoler ; & quelques

années après, elle abolit pour jamais le culte sanglant & homicide, établi en Scythie dans le plus célèbre de ses temples.

Mais, ô Muse qui m'inspirez, ce n'est point Diane sensible que j'ai à peindre, c'est Diane encore inaccessible aux traits de l'Amour, c'est une Déesse altière, souvent inhumaine, & toujours terrible dans ses vengeances, envers celles de ses compagnes qui tomboient dans la faute que les Prudes ne pardonnent point.

Il y avoit en Arcadie une jeune Princesse, issue du sang d'Arca, fils de Jupiter & de Calisto. On la nommoit Atalante. Elle régnoit dans Tégée; son pouvoir s'étendoit sur les villes d'Orkhomen, de Parrhasie, & de Thelpuse. Le tranquille Ladon couloit sous ses loix, ainsi que l'Erymante qui reçoit son nom de la montagne célèbre où il prend sa source, parmi des bois consacrés à la fille de Latone.

Les amusemens favoris d'Atalante sont la course & la chasse. Elle s'exerce à la première dans les plaines qu'arrose le Ladon. Ce fleuve étonné l'a souvent vue devancer la fuite rapide d'un che-

vreuil, sans imprimer sur le sable fin de ses rives, la moindre trace de ses pas. Sa course est si prompte & en même tems si légère, que les Nayades assurent l'avoir vue un jour, en courant, sur la surface de l'onde.

La chasse est le second plaisir de la Princesse de Tégée. Il n'y a point d'écho que les cors, qui l'accompagnent sans cesse, n'aient fait retentir sur le Mont Lycée, sur le Carnée, sur le Lampée, sur le Mænale ou sur le Nonacris. Elle a mille fois parcouru les forêts dont ces montagnes sont ombragées : elle en connoît tous les sentiers, toutes les issues, tous les détours. Mais c'est sur-tout dans le bois sacré d'Erymanthe que l'espoir d'y rencontrer Diane attire notre jeune Héroïne. La Déesse trompe rarement l'espérance de la jeune Souveraine de Tégée. Visible pour la seule Atalante, elle se mêle avec ses Dryades à la troupe des jeunes Arcadiennes. Celles-ci sont toutes d'une si rare beauté & d'une taille si élégante, que souvent la sœur d'Apollon en voyant le cortège de la Princesse, croit voir le sien ; & les Sylvains étonnés les prennent tous également pour des Nymphes. Ce

fut dans une de ces chasses que la Princesse Tégéate se voua pour jamais au culte austère de Diane, & jura à ses genoux de fuir toujours l'Amour & l'Hyménée. La Déesse, ravie de lui entendre prononcer un tel vœu, baisa avec transport la bouche virginale qui venoit de proférer ce téméraire serment ; & ses lèvres divines, en pressant celles d'Atalante, y laissèrent l'empreinte de la céleste ambroisie. Qu'as-tu fait ? ô Déesse ! tu viens d'ajouter un charme de plus à cette bouche adorable. En rendant Atalante plus belle, crois-tu la rendre plus sage & plus fidèle à son vœu ?

Diane à ces caresses voulut joindre le don le plus précieux ; elle fit présent à la Princesse d'un arc toujours sûr de teindre la flèche du sang du gibier, & d'un carquois rempli des missiles ailés qui, après le coup, revenoient d'eux-mêmes se replacer sur l'arc.

Atalante avoit en quelque sorte deux rivales, tant pour la beauté & pour la vîtesse à la course, que pour l'adresse à la chasse ; toutes deux étoient Arcadiennes comme elle, & même ses parentes. L'une se nommoit Pholoé, l'autre Pallène. Elles

ſe faiſoient ſouvent des défis, ſur-tout à la courſe.

Le premier jour de l'automne, jour auquel on célébroit la fête de Caliſto, étoit conſacré à ces courſes ſolemnelles. Les filles ſeules, je dis les filles nobles, y étoient admiſes. Il y avoit trois prix. Les trois Arcadiennes victorieuſes de toutes les autres reparoiſſoient quinze jours enſuite dans la même lice, après avoir envoyé défier de leur part, à la courſe, l'élite des Héros de la Grèce. Parmi ceux qui ſe préſentoient, chacune des trois Arcadiennes choiſiſſoit l'antagoniſte qu'elle jugeoit le plus digne d'elle. Les autres reſtoient ſimples ſpectateurs. Si l'homme étoit vaincu, il étoit condamné à la dure humiliation de baiſer publiquement ſur l'œil gauche la plus laide & la plus vieille de toutes les Matrones d'Arcadie : mais s'il étoit vainqueur, quel triomphe, quelle douce récompenſe l'attendoit ! L'Arcadienne vaincue étoit tenue envers lui d'un baiſer, qu'elle devoit elle-même lui imprimer ſur la bouche en préſence de toute la Grèce aſſemblée. Ce baiſer rompoit tous ſes engagemens au culte de Diane, la relevoit de ſes vœux, &

ne lui laiſſoit plus d'autre reſſource pour ſauver ſa rénommée, que d'épouſer ſon vainqueur. On ſent que cette coutume étoit néceſſaire dans un pays où toutes les filles de qualité ſe vouoient preſque, dès l'enfance, à Diane, & qu'il étoit eſſentiel qu'elles fuſſent quelquefois vaincues à la courſe pour que l'Arcadie ſe repeuplât. On les élevoit dans le préjugé de craindre cet affront plus que la mort. Auſſi faiſoient-elles des efforts incroyables pour s'y ſouſtraire, & pour procurer à la doyenne des laides l'honneur de l'héroïque baiſer. Mais celle-ci ne l'obtenoit pas toujours, parce que la coutume accordoit aux trois Héros antagoniſtes un avantage préliminaire, qui le plus ſouvent devenoit déciſif pour le prix. Chacun d'eux avoit le privilège, un quart d'heure avant la courſe, de s'approcher de la belle Arcadienne; de ſe mettre publiquement à ſes genoux, de s'emparer d'une de ſes mains, qu'il pouvoit ſerrer dans les ſiennes, ou mouiller de ſes larmes. Il pouvoit joindre à ces attaques, les ſoupirs les plus ardens, les regards les plus tendres, & tout ce que l'éloquence des paroles a de plus expreſſif,

de plus persuasif, & de plus énergique. Delà, il arrivoit souvent que l'Héroïne la plus altière consentoit à se laisser vaincre par le tendre suppliant.

Quelques semaines avant la fête de Calisto, on vit arriver de toutes parts à Tégée la fleur des hétos de la Grèce, parmi lesquels il n'y en avoit pas qui eussent une meilleure grace & un air plus noble, que le Prince Méleagre, fils d'Œnée, Roi de Calydon, & que les deux Princes Toxée & Plexippe, frères d'Altée, marâtre de Méleagre, seconde femme d'Œnée.

Atalante les reçut avec les honneurs dûs à leur illustre naissance, & les fit loger dans un Palais destiné aux Princes étrangers. Le jour des premières courses arcadiennes étant venu, on dressa un amphithéatre particulier pour les Princes, devant qui Atalante, en vertu du vœu qu'elle avoit fait à Diane, ne s'étoit point encore montrée. Pholoé & Pallène enchaînées par un pareil vœu, avoient usé de la même réserve. Mais ce jour-là, tous les voiles furent levés, & l'astre du jour qui n'avoit jamais été plus radieux, contempla avec extase ces trois beautés,

Beautés, que sa sœur (1) envioit depuis long-tems à ses regards.

La Princesse de Tégée ordonna que Méléagre & les deux Princes ses alliés, seroient les Juges de la course, & que les trois Arcadiennes victorieuses recevroient d'eux la *couronne d'Immortelles*, (2) qui en étoit le prix, & pour laquelle Atalante déclara qu'elle même concourroit.

Tant que la course dura, Méléagre n'eut d'yeux que pour Atalante; Plexippe, que pour Pholoé; Toxée que pour Pallène. Les Dieux favorisèrent leurs désirs, & ordonnèrent à la Victoire de seconder le choix secret des arbitres. Atalante remporta le premier prix; Pholoé, le second; Pallène le troisième. Chacun des Juges s'empressa de couronner son héroïne; chacun d'eux, en lui donnant le prix de la course, semblait lui adjuger celui de la beauté, &

(1) Diane.

(2) De fleurs nommé *Immortelles*, fleurs consacrées à Diane, ou que le Romancier suppose consacrées à cette Déesse.

ſans le cri public qui juſtifioit leur déciſion, on eût pu, à la langueur de leurs regards, & à l'embarras de leur contenance, les ſoupçonner de partialité.

Leur émotion n'échappa point aux trois héroïnes : mais quelle Beauté, ſi ſévère qu'on la ſuppoſe, peut s'offenſer du trouble reſpectueux & diſcret qu'elle fait naître ? La remarque qu'avoient faite les trois belles Arcadiennes, ne les empêcha donc pas d'envoyer, dès le lendemain, *le cartel des ſecondes courſes*, préciſément aux trois arbitres des premières ; & de choiſir, chacune, pour antagoniſte, celui de qui elles avoient reçu la *couronne d'Immortelles*.

La joie des trois héros fut ſans égale. Ils attendirent, toutefois, avec alarme l'époque du quinzième jour, craignant que la Princeſſe & les deux compagnes de ſa victoire, ne choiſiſſent d'autres champions parmi les divers Princes de la Grèce ; mais la crainte étoit mal fondée ; & le cartel du défi ne fut envoyé qu'à eux ſeuls.

Avec quels deſirs, quelle impatience ce jour fut attendu ! Il vint enfin. Jamais concours de ſpectateurs n'avoit été

plus nombreux, ou, pour mieux dire, plus innombrable. C'étoit la première fois que la Princeſſe de Tégée, & ſes deux belles parentes, joûtoient publiquement, de héroïnes à héros. Leur renommée pour la vîteſſe & pour l'adreſſe, étoit, d'ailleurs, répandue dans toute l'Hellade; & l'on comptoit d'avance ſur des prodiges. En contemplant les trois Princes Calydoniens, quelle que fut leur élégante & noble apparence, on les condamnoit d'avance à l'humiliation, dont nous ne repartirons plus, parce qu'elle paroît repondre dans nos uſages à une pénitence plus forte encore, & à l'expreſſion de laquelle la modeſtie de notre Muſe ſe ſouſtrait.

O Muſe qui ne veux rien peindre que de choiſi & que d'exquis, détaille nous au moins l'attaque que fit à la belle Atalante le Prince Méléagre, & laiſſe préſumer au lecteur qu'une ſcène aſſez ſemblable ſe paſſa entre Plexippe & Pholoé; Toxée & Pallène.

L'uſage étoit qu'avant la courſe de héroïne à héros, chacune des trois Arcadiennes précédemment victorieuſes, s'aſſît ſur un des trois trônes iſolés, placés

ajoûté plus d'une couche. Les Hérault's après avoir publié ſon nom, la cherchèrent avec le plus grand ſoin dans toute l'aſſemblée, & l'ayant trouvée, ils la ſaluèrent avec de grands reſpects, & l'élevèrent bon gré, malgré, ſur un riche trône dreſſé pour elle au terme de la lice.

Tout courageux qu'étoient les trois Princes, le cœur leur battit d'épouvante, à la vue de la redoutable Doyenne; & il n'eſt point douteux que s'ils n'euſſent pas eu le tems de ſe remettre de leur terreur, & qu'il eût fallu franchir à l'inſtant la barrière, le courage & les jambes leur euſſent manqué à la fois. Mais le ſecond ſon de trompe & l'arrivée des *Matrones de prudent conſeil*, leur donnèrent le loiſir de reprendre leurs eſprits.

Pholoé fut haranguée par ſa nourrice; Pallène par ſa propre mère; Atalante s'attendoit à l'être par la ſage Panope, qui avoit préſidé à ſon éducation. Diane, qui chériſſoit Atalante, voulut cette fois l'exhorter elle-même; elle prit les traits, la démarche, le ſon de voix de la vieille gouvernante, qu'elle avoit écartée à deſſein; &, s'approchant de la Princeſſe de Tégée: « ô ma chère élève, lui dit-elle,

illustre & douce consolation de mes derniers jours, c'est en ce moment qu'il s'agit de donner un nouveau lustre à la célébrité de la vîtesse Tégéate. Soutenez bien la gloire des rives du Ladon, & de la patrie d'Arcas; ne souffrez point que le Prince de Calydon transporte cette brillante renommée à l'Ætolie & aux rives de l'Evénus. La Grèce entière a les yeux sur vous; Diane, qui vous chérit, ne vous perdra pas un instant de vue. Songez que cette course aura pour témoins l'élite des Mortels & des Dieux, & que les filles de mémoire en conserveront le souvenir dans tous les âges. Mais ce ne sont point les Dieux, ce sont les mortels qui me causent ici quelque effroi pour vous. L'audacieux Méléagre s'apprête à venir vous solliciter de vous laisser vaincre. C'est un Prince souverain; sa main joindroit un sceptre au vôtre: mais qu'est-ce qu'un sceptre en comparaison de la pudeur, & de cet avantage inestimable de voir les plus fiers des humains soupirer inutilement à nos pieds! Ah! ma chère élève, réfléchissez à tout ce que vous offre de glorieux le rôle que vous pouvez jouer. Votre victoire ne sera pas une victoire

ordinaire ; tout notre sexe, & Diane elle-même, qui en est la protectrice, la partageront. Triomphez, belle Atalante, des prétentions, de l'audace, & sur-tout de la mauvaise foi & de la perfidie des hommes. Que ne vous dira point celui-ci, pour vous séduire ! Quels sermens ne mettra-t-il pas en jeu ! Il ne craindra pas de vous répéter ceux que l'infidèle Céphale avoit faits à Procris, & ceux que tout récemment encore le volage Thésée vient de faire à l'infortunée Ariadne. Malheureuses dupes ! déplorables victimes ! & vous pourriez après ces exemples. . . . . Non, non, ma chère élève ; vous ne perdrez pas, en un instant, le fruit des meilleurs préceptes ; vous vous souviendrez que notre sexe n'a point d'ami sûr dans l'autre sexe ; & qu'il n'a d'asyle que l'inflexible vertu.

En ce moment, la fausse gouvernante est écartée par le troisième son de trompe. L'impatient mortel succède à la Déesse. Il met un genou en terre devant la belle Héroïne, & se saisit, en tremblant, de la main (tremblante aussi) que la coutume & la Princesse abandonnent à ses transports.

« Belle Princeſſe, lui dit le paſſionné Méléagre, ſi l'Amour étoit, auſſi bien que Diane, la divinité de la courſe, quel avantage vos attraits m'auroient donné ſur vous même! Mais le moyen de devancer de vîteſſe la charmante héroïne, dont les regards ont commencé par enchaîner mon cœur! Une telle guerre, belle Atalante, eſt-elle bien permiſe; & doit-on mettre aux fers ceux qu'on veut défier de courir? Les victoires, ô noble héritière d'Arcas, que les rives du Ladon & de l'Erimanthe vous ont ſouvent vu remporter ſur les enfans même d'Eole, ſont moins promptes & moins rapides, que celle que votre première vue vous a procurée ſur le fils d'Œnée. Vous voir, & vous aimer, n'ont été que le même inſtant. Combien plus long a été l'intervalle de le ſentir, à oſer l'exprimer! ..... Ainſi, quelle gloire attendez-vous du triomphe de cette courſe, où vous n'aurez pour antagoniſte, que votre propre captif, & pour rival que l'amant le plus tendre? Cet amant peut-être ſeroit digne de vous, ſi quelque mortel en pouvoit être digne. Mon père Œnée, Roi de Calydon & de

la majeure partie de l'Ætolie, touche, chargé d'ans & de gloire, au terme inévitable d'une longue vie. Vos Etats & les ſiens ſont limités, plutôt que ſéparés, par le ſeul Golphe de Corinthe, qui n'a guères qu'un ſtade de trajet. C'eſt à l'amour, ô belle Héroïne, c'eſt au plus déſiré & au plus convenable des Hymenées, à faire diſparoître cette ligne inſenſible, dont l'agile Atalante voudroit à peine faire l'objet d'une courſe. En uniſſant votre ſceptre & le mien, croyez-moi, divine Princeſſe, vous remplirez le vœu des peuples, & l'intention même des Dieux, toujours d'accord avec l'intérêt commun des humains. On vous a élevée dans des préjugés contraires : mais pouvez-vous vous diſſimuler que ce ſont des préjugés ? Penſez-vous que tous les Dieux enſemble ſe ſoient accordés à accumuler en vous les plus rares perfections, pour en voir faire le ſacrifice & l'injuſte abandon, à la ſeule Diane ? Non, non belle Atalante, non non ; Venus réclame vos yeux ; l'Amour votre cœur ; & l'Hymen votre belle main. Combien les Graces & les talens qui marchent à leur ſuite, n'auroient-ils pas auſſi de réclamations à

faire ? Ainſi, chacun des milles vœux que vous avez pu faire à Diane, n'en doutez point, belle Atalante, eſt une impiété. Des vœux ! des vœux ! Vous n'en devez faire qu'à l'Amour, & celui de l'Olympe ſera alors rempli.... Que Méléagre ſe croit malheureux ! On l'écoute ; on évite de le regarder ! ... Eh ! ne m'écoutez plus, Princeſſe, & tournez vos yeux ſur les miens. Les yeux ſont le miroir de l'ame. Que vos regards liſent dans ceux de votre eſclave, toute la vérité de ſa paſſion.»

En cet inſtant, Atalante, qui juſqu'alors n'avoit point oſé porter ſa vue ſur l'Orateur, le regarda. Cet inſtant fut déciſif. Les plus riches nuances de l'Iris céleſte parcoururent en moins d'un moment tout ce viſage adorable, mais ſurtout la pâleur & la rougeur, couleurs alternatives de l'Amour. Le bras de la Princeſſe treſſaillit ; ſa belle main ſe ſerra involontairement, & preſſa, comme ſans le vouloir, celle de l'amoureux Prince de Calydon.

On donna alors le ſignal du départ, en trois tems. Au premier, chacun ſe rangea à ſon poſte ; au ſecond, chacun ſe mit en mouvement ; au troiſième,

chacun prit son essor & partit. Durant le premier tiers de la course, les Arcadiennes eurent un tel avantage sur leurs adversaires, que chaque spectateur montroit déja au doigt, la doyenne des laides, comme l'apanage assuré de ceux-ci. Mais, vers le milieu de la carrière, l'ardeur des héroïnes se ralentit sensiblement, & les trois Princes regagnèrent le terrein perdu. Enfin, vers le terme de la carrière, on vit les jeunes héros atteindre la borne, & laisser assez loin d'eux les trois Princesses. Tout se passa selon les loix de la course. Les belles vaincues donnèrent chacune à leur vainqueur, un baiser.... dont tout lecteur doit apprécier la douceur, sans exiger qu'on le décrive.

La fille de Latone à cette vue, poussa un cri de désespoir, qui fit frémir tous les daims & toutes les biches de l'Arcadie. Quoi ? s'écria-t-elle indignée, le fils d'Œnée ose enlever Atalante à mon culte, Atalante qui s'étoit liée à Diane par tant de sermens ! Montrons, montrons qui nous sommes, tirons de cette insulte une vengeance dont il soit parlé dans tous les siècles, & qui devienne l'éternel entretien des races futures. Je jure par le Styx qu'aucune de ces trois

Arcadiennes ne goûtera les douceurs de l'Hymenée.

Elle dit, & dirigeant dans les airs son char aîlé vers la forêt Hercynie, elle y souffle une rage aveugle au plus énorme sanglier de cette antique forêt. Il abandonne l'antre marécageux qui l'a vu naître; & toujours poussé par un aiguillon invisible, il traverse comme un trait les bois de la Pannonie, de la Macédoine & de la Thrace, & ne s'arrête enfin qu'en Ætolie, au plus épais de la forêt de Calydon. C'est-là qu'il établit son gîte; c'est de-là qu'il fond avec l'impétuosité de la foudre sur tout ce qui l'approche. Les Bucherons épouvantés prennent la fuite, & viennent répandre l'alarme dans la Capitale des Etats d'Œnée. Ce Roi blanchi dans les travaux de la guerre, oublie son grand âge, monte à cheval, s'arme d'un pieu; &, suivi d'un seul Ecuyer, part résolu de purger la contrée d'un tel fléau. La fortune sert mal cette fois son courage. Le Roi de Calydon expire terrassé & mis en pièces par le redoutable émissaire de Diane. La nouvelle de ce désastre parvient le lendemain à Méléagre, qui jure de venger son père, en exterminant le monstre. Atalante veut

être de l'expédition; & une entreprise héroïque sert de prétexte à un voyage où le tendre intérêt que la Souveraine de Tégée prend au Prince de Calydon, a plus de part encore que la passion de la gloire. Les Princes Toxée & Plexippe font le même serment que Méléagre, & les deux Héroïnes Pholoé & Pallène prennent aussi-tôt la même résolution que vient de prendre Atalante.

L'impatience de venger un père, l'intérêt pressant de voler au secours de son Peuple & l'aiguillon de la gloire ne permirent point à Méléagre de différer son départ. Ainsi on se mit en marche avec précipitation; & cependant, quelle que fût la diligence de Méléagre à retourner dans ses Etats, il trouva déjà son Palais rempli d'une multitude innombrable de Héros qui étoient accourus de toutes les parties de la Grèce pour venger la mort du brave Œnée, & pour offrir en cette occasion leurs bras & leur vie même à son fils & à sa veuve. La plupart de ces Princes avoient brûlé pour la belle Althée : mais voyant que le brave Œnée recherchoit sa main, la considération qu'ils avoient eue pour ce Héros (la gloire de l'Ætolie & de son siècle) les avoit

fait renoncer à des prétentions que la mort de ce Roi faisoit renaître. Mais de tant de prétendans, un seul avoit l'aveu secret de la belle Veuve. C'étoit le Héros Alastor, Prince d'Epire, qu'elle eût préféré à Œnée même, si ses parens n'eussent disposé malgré elle de sa main en faveur du Roi de Calydon.

Méléagre, à son arrivée, remercia tous ces Princes de leur empressément héroïque, les traita magnifiquement, & indiqua la chasse du terrible sanglier pour le lendemain même. Tous ces Héros, portant la main sur le bouclier du mort, s'engagèrent par un serment solemnel à ne point revenir de la forêt, que la hure du sanglier ne fût séparée de son corps. A ce serment public succéda une promesse particulière & secrette de la part de quatre d'entr'eux; promesse qui fut la source de tous les désastres qui fondirent le lendemain sur toute la maison d'Œnée. Alastor promit à la belle Veuve de se présenter devant elle, cette hure à la main, & de lui en faire l'hommage en présence de tous ses rivaux. Méléagre avoit déjà fait la même promesse à Atalante; Toxée en fit une toute semblable à Pallène, & Plexippe à Pholoé. Tous

ces Princes servoient, sans le savoir, la vengeance de Diane.

A peine l'aurore aux doigts de rose eut ouvert au Dieu du jour les portes de l'Orient, que toute la troupe belliqueuse sortit à pied du Palais de Calydon, & se mit en route vers la forêt. On ne voulut point cette fois que le noble coursier participât à l'honneur de la victoire. L'adresse, la force & la vîtesse personnelles devoient seules décider du sort de cette grande journée. Castor même & Pollux, ces deux jumeaux immortels qu'on n'avoit jamais vus dans aucune rencontre périlleuse que montés sur des chevaux blancs, dérogèrent pour lors au costume équestre; & la plante radieuse de leurs pieds imprima pour la première fois des vestiges lumineux sur l'humble poussière des plaines. Les Héros étoient tous armés de haches, de javelots & de pieus: les trois Héroïnes ne se munirent que de l'arc & du carquois rempli de flèches.

La perte trop récente d'un époux ne permit pas à la belle Althée de se joindre aux Héroïnes; mais elle se mit à son balcon pour voir partir toute cette florissante jeunesse, qu'elle suivit au moins

des yeux & parmi laquelle ses regards & son penchant lui firent long-tems distinguer le Prince Alastor. Elle pouvoit aisément discerner de très-loin aux rayons du soleil le pieu doré dont elle-même avoit armé la main du Souverain d'Epire ; & la pourpre éclatante du pannache dont elle avoit orné son casque.

Le Prince Méléagre & les trois belles Arcadiennes marchoient en tête. Le second rang étoit formé par Alastor, Toxée, Plexippe & Pélée, père d'Achille, ce célèbre Pélée qui, né mortel, fut trouvé digne d'être admis au lit d'une Déesse. Au troisième figuroient Castor & Pollux, ces fils de Jupiter, nés jumeaux & restés inséparables, même depuis leur naissance, & cette couple d'amis immortalisés par les Muses, Théfée, Roi d'Athènes, & son fidèle Pirithoüs. Au quatrième rang marchoient Lyncée, dont les regards pénétroient à travers les corps d'arbres les plus épais, & jusqu'aux entrailles de la terre ; Amphiaraüs, que sa science de l'avenir ne préserva point du revers commun à tant de maris ; Admète, qui, peut-être seul entre tous les mortels, eut le bonheur d'épouser une femme assez unique pour aller, à la fleur de son âge,

remplacer son mari aux Enfers ; enfin Cénée, le plus instruit de tous les humains, puisqu'il avoit été tour-à-tour fille & garçon.

Qu'importe le reste, ô Muse ! celui qui veut qu'on écoute tout, ne doit pas tout dire ; & il est un choix à faire, même parmi les Héros que le naufrage des tems a respectés, & que la voix immortelle a sauvés de l'oubli. Cependant, ô fille de Jupiter ! faisons une double exception en faveur de Jason, ce conquérant de la Toison d'or, & de ce Nestor dont l'éloquence célébrée par Homère, & victorieuse de tous les siècles, accuseroit notre silence.

Tous ces Héros s'arrêtèrent à l'endroit de la forêt où les traces du sanglier leur parurent se réunir. Les uns tendirent des toiles, les autres découplèrent des chiens ; quelques-uns s'avancèrent vers le bouge où conduisoient les voies de la bête : tous souhaitoient de la rencontrer & de s'exposer au péril.

Le sanglier, près de se voir coeffer par les deux chiens Molosses, Hylax & Harpale, quitte son gîte, & s'élance comme un éclair qui sort de la nue. Il renverse tous les arbres qui s'opposent à son pas-

ſage ; la forêt retentit d'un bruit effroyable. L'audacieuſe jeuneſſe pouſſe de grands cris, l'attend fiérement au paſſage, & lui préſente l'épieu pour arrêter ſa courſe. Le monſtre trompe leur attente en changeant tout-à-coup de ſentier. Alors les frères Tindarides (1) lui lancent, chacun en même tems, leur javelot : les deux traits ſe rencontrent en l'air, ſe choquent & ſe nuiſent réciproquement. Jaſon eût été plus heureux, ſi le ſien eût été pouſſé avec moins de vigueur. Théſée touche le premier la bête, mais d'un ſimple éclat de javelot dont le fer s'étoit briſé en route par la rencontre d'une branche de ſaule Le ſanglier revient furieux ſur les chaſſeurs ; & peut être que Neſtor n'eût pas vu le ſiège de Troie, s'il n'eût monté agilement ſur un ſicomore pour éviter l'atteinte du monſtre qui, de rage, enfonça ſes défenſes dans l'arbre. Le Prince d'Epire lance alors ſon épieu à deux mains, mais il ne frappe qu'un tronc de chêne ; le javelot de Plexippe & celui de Toxée n'ont pas plus de ſuccès. Atalante en ce moment déco-

(1) Caſtor & Pollux.

che à la bête une flèche qui l'atteint au-dessous de l'oreille ; le sang en sort aussitôt à gros bouillons, & rougit les soies de l'animal, dont la rage s'accroît encore par cette blessure. Méléagre, qui le vit prêt à fondre sur Atalante, le prévint en lui passant son épieu au travers du corps. Tous ses compagnons poussèrent des cris de joie, & vinrent en foule embrasser le vainqueur. Ils contemplent avec étonnement le sanglier étendu, qui couvroit de son corps un grand espace de terre. Chacun se plaît à tremper son javelot dans le sang du meurtrier d'Œnée. Méléagre, lui tenant le pied sur la tête, il est juste, belle Princesse (dit-il en s'adressant à Atalante), qu'on vous fasse l'hommage de cette hure dont votre javelot a fait couler le premier sang. En parlant ainsi, il la coupe & la lui présente. L'orgueil de la Princesse de Tégée est flattée du don que lui fait Méléagre, & le plus doux des regards est l'ineffable récompense d'un si glorieux présent.

Un murmure d'envie s'élève aussi-tôt. Il commence par Pholoé & par Pallène ; il est à l'instant suivi de ceux des Princes Toxée & Plexippe. Bientôt il est accru de ceux du Prince Alastor. Celui-ci passe en

un moment du murmure aux reproches, & des reproches aux violences. Furieux de voir que l'espoir d'offrir à la belle Althée la noble dépouille, lui échappoit, il dissimule cette vraie raison de son dépit ; & le masquant d'un autre prétexte : Non, non, dit-il à Atalante, ce n'est point au sexe destiné à manier l'aiguille, que cette hure appartient ; que votre beauté ne vous abuse pas à ce point. En parlant ainsi, il lui arrache avec une férocité sans exemple la tête du sanglier, & se retire aussi-tôt entre les deux Princes Toxée & Plexippe, qui approuvant cet acte d'atrocité, s'écrient que puisque Méléagre a dérogé à son propre droit, il faut faire de cette hure le prix d'une joûte de Héros à Héros.

Méléagre indigné : Ravisseurs de la gloire d'autrui, leur dit-il, voici la joûte qui vous convient ; & en disant cette parole, il lance contre Alastor son épieu encore fumant du sang de la bête. L'arme redoutable va traverser la poitrine du Prince d'Epire, & l'étend sans vie aux pieds des frères d'Althée. Ces Princes entreprennent soudain de venger la mort de l'amant de leur sœur, & courent, la hache levée, sur le Souverain de Calydon. Méléagre

prévient Toxée par un javelot qui lui perce les deux tempes. Plexippe rencontre dans sa course une racine d'arbre qui le fait tomber rudement à terre. Au moment où il se dispose à se relever & à réparer sa chûte, Méléagre la met à profit; enlève à Plexippe sa propre hache, & lui en porte un coup mortel sur le crâne.

La renommée, toujours empressée à répandre les bruits sinistres, prend son vol vers le palais de Calydon, & va porter à la Reine Althée la nouvelle du triple désastre. Althée aimoit Alastor; elle étoit sœur des deux autres victimes de Méléagre: elle avoit à venger deux frères & son Amant. Un désespoir farouche s'empare d'elle. Elle rêve quelques instans aux moyens d'assouvir son ressentiment. Elle se rappelle qu'elle a en sa garde le tison fatal auquel est lié le sort de Méléagre.

Quand ce Prince vint au monde, les trois Parques mirent le feu à un tison auquel elles attachèrent sa destinée; & dirent, en commençant à filer pour lui: Fils d'Œnée, la durée de tes jours sera égale à celle de ce morceau de bois. Elles sortirent après avoir prononcé cet horos-

cope. La mère de Méléagre entendit la prédiction des Parques ; elle ordonna promptement qu'on retirât le tiſon du feu ; elle fit répandre de l'eau deſſus, juſqu'à ce qu'elle fût aſſurée qu'il étoit éteint : alors elle l'enveloppa dans une riche étoffe brodée ; & le faiſant placer en ſa préſence ſur l'Autel de ſes Dieux Pénates, elle le confia à leur vigilance.

Althée apperçoit ſur l'Autel le tiſon funeſte. Elle n'héſite pas un inſtant à le jettet dans un foyer ardent.

Cependant Méléagre approchoit des murs de Calydon. Le repentir & la pitié avoient ſuccédé chez lui à la colère : ſa triſteſſe étoit peinte ſur ſon viſage. La Princeſſe de Tégée la partageoit, & manquoit d'expreſſions pour conſoler ce Héros du triple meurtre qu'il venoit de commettre. Les cris perçans de Pholoé & de Pallène ajoutoient encore à cette déſolation ; & le morne ſilence de toute l'héroïque troupe témoignoit aſſez les malheurs irréparables de cette fatale journée.

A meſure que le feu conſume le tiſon, Méléagre ſent une ardeur dévorante parcourir ſes veines. Il lui ſemble que ſes entrailles ſont en proie aux flammes. Il jette les mêmes cris qu'avoit pouſſés Her-

cule sur le Mont Oëta, quand la chemise d'un Centaure eût fait passer dans le sang du fils d'Alcmène un feu destructeur. Je me meurs, s'écrie Méléagre ; chère Atalante, récueillez mes derniers soupirs. La sensible Princesse de Tégée reçoit dans ses bras le Héros expirant ; & ne pouvant survivre à sa perte, elle se perce d'une de ses flèches. Son exemple est suivi par les Princesses Pholoé & Pallène, qui refusent pareillement de survivre à ce qu'elles ont aimé. Les sœurs de Méléagre surviennent. A l'aspect de leur frère mort, elles prennent la vie en haine, & essayent divers moyens de se tuer. Tous les Héros poussent au ciel des cris de désespoir, & Calydon devient le théâtre d'un deuil effréné & d'une longue suite de suicides. Diane elle-même, à la vue de tant de meurtres, se repent d'avoir poussé trop loin sa vengeance ; elle ne veut point envoyer en un seul jour tant d'ombres illustres peupler les Royaumes sombres : elle change Méléagre, son Amante, ses sœurs & toutes les autres victimes de cette sanglante journée en cette sorte d'oiseaux que le Pinde a si souvent célébré sous le nom de Méléagrides.

FIN.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS,
OUVRAGE PÉRIODIQUE,

Dans lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens & modernes, François, ou traduits dans notre Langue; avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages; ainsi que les mœurs, les usages du tems, les circonstances particulières & relatives, & les personnages connus, déguisés ou emblématiques.

MARS, 1781.

A PARIS,
Au Bureau, rue Neuve Sainte-Catherine, pour Paris.
Au Bureau, & chez Gueffier, Libraire-Imprimeur, rue de la Harpe, vis-à-vis la rue Saint-Severin, pour la Province.

Avec Approbation, & Privilège du Roi.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS.
MARS, 1781.

PREMIERE CLASSE.
ROMANS ÉTRANGERS.

VOYAGE
D'UNE JOLIE FEMME,
Traduit de l'Anglois.

On doit la traduction de cet Ouvrage à une femme de qualité, attachée à une grande Princeſſe. En nous communiquant ſon manuſcrit, & nous permettant d'en faire uſage, elle nous a interdit juſqu'aux expreſſions de la reconnoiſ-

ſance. La modeſtie impoſe quelquefois des loix cruelles.

DANS une belle ſoirée du mois de Mai, le Colonel Dormer ſe promenoit avec ſes deux nieces ſur la terraſſe de ſon jardin. Ces jeunes Miſs conſidéroient le magnifique ſpectacle du Soleil couchant, dans un horiſon pur & ſerein. Elles admiroient ſur-tout l'or & l'azur de ſes rayons réfléchis ſur le toît d'un Temple du voiſinage. Portant enſuite leurs regards ſur une plaine fertile & variée, elles louoient l'Auteur de la Nature. Leur cœur étoit pénétré des doux plaiſirs de la vie champêtre, & de la tranquillité de leur retraite : elles ſe plaiſoient à parcourir tour à tour les objets qui les raviſſoient, lorſque Lady H***, que ſes charmes avoient élevée au rang le plus diſtingué, paſſa dans une ſuperbe voiture avec une ſuite nombreuſe. Les deux ſœurs en furent différemment affectées. Louiſe fit à peine attention à ce brillant équipage, & continua à contempler les objets qui l'occupoient auparavant ; mais les yeux de Marie ſuivirent la voiture pendant long-tems. Elle

devint rêveuse, soupira, & sentit une émotion qui lui avoit été jusqu'alors inconnue. Oubliant bientôt l'éclat radieux du Soleil, & tous les agrémens de la campagne, elle n'eut plus que des idées de grandeur, des projets d'ambition. Sa sœur s'en apperçut; elle lui demanda le sujet de sa rêverie : Marie baissa les yeux, sans répondre. Le souper sonna bientôt; elles rentrerent dans la maison.

Faisons connoître les deux héroïnes de cette Histoire, & l'homme respectable qui, depuis dix ans, veilloit à leur éducation.

Louise & Marie Villiers étoient filles d'un Gentilhomme qui descendoit d'une Maison illustre de *Notting-Ham shire.* Leur pere s'étoit ruiné avant l'âge de trente ans, par le jeu, & par tous les excès qui trompent la jeunesse. Sa femme, aimable & douce, étoit morte, minée par le chagrin, peu de tems après son mariage, & il n'avoit pas tardé lui-même à la suivre au tombeau. Le Colonel Dormer, frere de Miladi Villiers, devenu le tuteur de ses nieces, justifia constamment ce titre par ses soins. Issu d'une très-noble famille, mais réduit, comme cadet,

à une médiocre fortune, il étoit entré fort jeune dans le ſervice, & s'y étoit comporté avec diſtinction. Une mauvaiſe ſanté, quelques injuſtices vivement ſenties, la mort d'une femme adorée, l'avoient forcé de ſe retirer. Aimant la retraite, il avoit acheté une maiſon de campagne de cinq cens livres ſterling de revenus, à Belfont, village de la Province de Rutland, dans une ſituation charmante. Là, il s'occupoit à cultiver ſon jardin, & à l'orner des plus belles fleurs. Cet amuſement, qui exige des ſoins, & qui procure des plaiſirs qu'on ſent quelquefois, comme des ſuccès, écartoit l'ennui de ſa douce ſolitude.

L'honnête Colonel chargé de nos jeunes Miſs, avoit recueilli les débris de leur fortune, & après avoir acquitté les dettes de leur pere, en avoit formé pour chacune d'elles un revenu de trois cens livres ſterling. C'étoit peu ſans doute; mais elles avoient de la naiſſance, de la beauté, de l'agrément dans l'eſprit & dans les manieres. Avec de tels avantages, on n'eſt pas condamné à renoncer d'avance aux faveurs de l'hymen.

Les traits de Louiſe étoient réguliers,

mais n'étoient point animés ; ſes yeux bleus, où régnoit une douce langueur, annonçoient la *pareſſe* de ſon caractère. Sans manquer d'eſprit, elle n'obtenoit des louanges que par la raiſon ; Elle inſpiroit la confiance, l'amitié ; le goût ne parloit pas pour elle. On s'en approchoit ſans empreſſement, on s'en éloignoit ſans regret.

Marie étoit bien plus intéreſſante. Ses traits étoient de la plus grande régularité, & de l'effet le plus piquant. Des yeux noirs, pleins de feu, une bouche agréable, des dents comme des perles, une taille élégante faiſoient une impreſſion que le maintien le plus ſérieux auroit à peine pu balancer ; & elle avoit les graces, qui généralement ne ſont pas ſévères. Son eſprit avoit le charme du naturel, & la ſolidité de l'inſtruction. Il ne régloit pas toujours ſes mouvemens ; mais il animoit ſon entretien. Le plaiſir de le cultiver étoit un de ſes amuſemens les plus doux ; il en réſultoit, non des talens bien décidés, mais des productions très-agréables ; elle avoit même compoſé une Comédie, qu'un maître auroit pu avouer, après l'avoir corrigée. L'honnê-

teté & la vertu formoient le caractère des deux sœurs ; mais la douceur & la sensibilité distinguoient celui de Louise ; au lieu que Marie étoit ardente, prompte, impatiente dans ses desirs. Louise ne se figuroit de bonheur que dans la vie tranquille. Les grandeurs, la magnificence, les plaisirs frappoient l'imagination de Marie ; & son teint s'animoit au récit des fêtes brillantes.

Le Colonel Dormer avoit passé sa jeunesse dans le grand monde, où le caractère se déguise si souvent ; jamais rien n'avoit pu altérer la vérité du sien ; quoique né avec le désir de plaire, il avoit toujours montré sa franchise. Généreux & affable, il aimoit à offrir sa table, qui étoit bien servie, sans prodigalité : il en faisoit l'agrément. On admiroit dans son petit domaine le goût, l'élégance, & la variété ; il portoit son attention à avoir de plus beaux fruits que tous ceux que l'on servoit chez les gens les plus riches de son voisinage ; & il mettoit plus d'amour-propre à ces soins domestiques, *qu'il n'en avoit mis à être un des meilleurs Officiers, & des plus dignes hommes du Royaume.* Sa taille étoit gran-

de, noble; ſes yeux noirs, vifs. Sa phyſionomie exprimoit ſes vertus.

M. Dormer s'apperçut, le ſoir, que Marie avoit l'air triſte. Son inquiétude s'exprima par ſes queſtions; communément on a la migraine, quand on ne veut pas dire ce qu'on a. C'étoit l'eſprit de Marie qui étoit malade. Depuis qu'un carroſſe brillant l'avoit frappée, tous les carroſſes de Londres rouloient dans ſa tête. La fortune, ſe diſoit-elle, n'a pas réſervé toutes ſes faveurs pour Miladi H * * *; elle en peut offrir de plus brillantes à des charmes plus piquans, plus réguliers que les ſiens; mais la ſolitude les dérobe aux yeux appréciateurs: quelques Gentils-hommes ſans goût, ſans galanterie, forment le cercle de mes admirateurs; il eſt honteux, il eſt cruel d'être belle parmi des indifférens. Ces idées l'agitent; elle rêve triſtement; elle prend de l'humeur; le ſommeil s'éloigne de ſes paupières. Le projet d'un voyage à Londres eſt regardé comme une de ces inſpirations qui garantiſſent une nouvelle deſtinée. Une parente vient de lui léguer trois cens livres ſterling dont elle peut diſpoſer à ſon gré. Miladi Herbert, ſon

amie depuis la première jeuneſſe, lui ſervira de guide dans les cercles brillans de la capitale. Une femme, d'état honnête, & qui tient à ſa famille par les liens de la reconnoiſſance, la logera avec empreſſement; ſa maiſon touche à l'hôtel de Miladi..... On devine ce qui va arriver de toute cette ſpéculation; le Colonel idolâtre de ſa niéce, la croit malade, parce que rien ne donne autant cet air là à une femme que la contrainte de ſes déſirs. Il s'inquiete, il l'interroge; elle ſe tait, elle ſoupire, elle ſe renferme, elle pleure, elle gronde. Enfin elle déclare qu'elle veut aller diſſiper à Londres l'ennui qu'elle a contracté à Belfond. Le Colonel qui croit que Belfond eſt le paradis ſur la terre, ne conçoit pas qu'on ait pu y connoître l'ennui; & ſi tout autre que ſa nièce lui faiſoit cet impertinent aveu, malgré ſon inaltérable douceur, il y répondroit par des injures; mais la nature l'emporte ſur l'amour-propre. Marie eſt affectée, Marie a des vapeurs, Marie perd cet éclat qui la rendoit la rivale des fleurs, dont il eſt idolâtre. C'eſt la grande preuve du mal dont elle ſe plaint. Il faut conſentir

au remede proposé par elle-même. Un séjour de six semaines à Londres, sous les yeux de Miladi Herbert, ne peut entraîner aucun inconvénient. Souvent cette Dame invita le Colonel à lui confier sa niece; il connoît son caractere aimable, son amitié pour Marie, la sagesse de ses principes; il ne peut avoir aucune inquiétude; il ne doit pas faire une longue résistance. Marie obtient enfin le consentement desiré. A peine l'a-t-elle obtenu, qu'elle a quelque regret de s'éloigner d'un oncle si aimable; mais le cœur & l'imagination ne sont pas d'accord, & le combat finit par les adieux les plus tendres. Elle auroit voulu engager Louise à l'accompagner, & il paroîtroit assez naturel qu'elle l'eût fait; mais son oncle seroit resté seul, & elle eût obtenu avec plus de peine son consentement. Louise d'ailleurs sembloit très-attachée à cette maison de campagne, & l'être par des motifs qu'on ne sacrifie pas à la complaisance. Ses yeux, souvent tournés vers le Temple, avoient révélé à Marie son secret. Un jeune homme y demeuroit, & les charmes de sa figure attiroient bien plus ses regards, que les rayons éclatans du Soleil. Bref,

elle part seule avec un ancien domestique de la maison. Pour surprendre son amie, elle avoit négligé de la prévenir sur son projet. Cette idée, assez simple en elle-même, & qui cent fois ne servit qu'à produire un plaisir de plus, commença la chaîne des chagrins que lui préparoit son voyage. Miladi Herbert étoit partie pour Paris, & l'on ignoroit combien devoit durer son absence. Toutes les idées de Miss Villiers changerent en apprenant cette fatale nouvelle. Dans son accablement, elle voulut reprendre la Poste, & retourner à Belfont; mais Mademoiselle Merick, chez qui elle étoit descendue, & qui vouloit lui témoigner son zèle, lui parla des charmes de sa figure avec tant d'enthousiasme, & des plaisirs de Londres avec tant de vivacité, qu'elle n'eut plus autant d'envie de remonter dans sa chaise. Mademoiselle Merick ajouta qu'elle étoit très-connue d'une veuve de qualité, logée dans la même rue, qui recevoit la meilleure compagnie, & seroit enchantée de lui rendre les services dont la privoit l'absence de Ladi Herbert. Miss, flattée de cette proposition, consent que Mademoiselle Merick

rende une visite à cette Dame, qu'on nommoit Ladi Hardy, pour la pressentir. Le message a tout le succès qu'on peut desirer. Miss Villiers se fait conduire chez cette Dame, qui la reçoit avec la plus flatteuse distinction, & la prie de venir passer chez elle la journée du lendemain.

Voilà donc Miss Villiers sur le point d'être introduite dans le monde, dont elle étoit d'avance si enchantée: elle connoîtra bientôt cette fausseté de convention qui exagere des plaisirs, des charmes qui n'existent point; & lorsque le voile sera déchiré, elle sera intéressée à renverser l'idole à qui elle élevoit secrettement des autels. Mais ne prévenons point le Lecteur sur ses regrets.

Comme elle souhaitoit ardemment de faire un séjour un peu long à Londres, & qu'elle avoit vu la nécessité d'une dépense un peu distinguée, par la magnificence qui distinguoit la maison de Ladi Hardy, & les personnes qui s'y étoient présentées la veille, elle jugea que trois cens livres sterling dont elle pouvoit disposer, seroient bientôt épuisées; mais elle avoit une autre ressource, & l'amour-propre lui conseilloit de ne pas attendre

l'instant du besoin pour en faire usage : c'étoit cette Comédie qu'elle avoit faite dans ses jours tranquilles, & à laquelle elle ne pensoit plus tranquillement depuis qu'elle avoit entendu louer son esprit par quelques petits-Maîtres, chez Ladi Hardy.

Faisons connoître cette Dame, qui achevera elle-même son portrait par le développement de son caractere. Elle étoit veuve d'un ancien Baronet, d'une des meilleures familles du Royaume. Sa beauté l'avoit élevée à ce rang. Fille de la Laitiere du Baronet, elle avoit commencé par être sa Maîtresse, & il avoit fini par en faire sa femme. Devenue illustre par cette alliance, elle s'étoit éloignée de ses premieres connoissances, croyant peut-être s'éloigner de son origine; mais il reste toujours quelques vestiges des monumens. Une taille épaisse, une voix rude, un esprit commun, un accueil familier, déposoient contre une hauteur momentanée qui décele la bassesse des sentimens. Pleine de confiance en elle-même, intelligente, fine & rusée, elle avoit subjugué le Capitaine Wilson, gentilhomme rempli d'industrie, qu'elle trai-

noit par-tout à ſon char. On lui reprochoit même quelques infidélités, quoiqu'elle affichât une grande décence, & qu'elle ſe montrât ſcrupuleuſe au dernier point ſur la conduite des autres. Deux mille livres ſterling de revenus dont elle jouiſſoit, l'avoient miſe à portée d'avoir une maiſon diſtinguée; elle y donnoit à jouer & à ſouper, & l'on conclura aiſément que ſa ſociété étoit très-mêlée.

C'eſt dans une telle maiſon que débute notre jeune Miſs. Ladi ſort de ſa chambre, vient au-devant d'elle, loue ſa beauté, ſes habits, rit de ſa timidité, & la conduit, en la raſſurant, au milieu de l'aſſemblée. Miſs également agitée par le plaiſir & par la crainte, offroit un objet nouveau & déjà intéreſſant. Elle s'arrêtoit à chaque pas, n'oſant regarder perſonne, & rougiſſant d'attirer les regards ſur elle; elle ſentoit le déſavantage d'entrer dans le monde dans un âge où l'air de l'ignorance a des bornes preſcrites. Elle s'apperçut heureuſement qu'elle n'étoit obſervée que par les femmes. Le jeu avoit ramené les yeux des hommes ſur leurs cartes; elle vit même que la préſence de Vénus ne les auroit

pas distraits. Cependant un murmure confus s'éleve ; c'étoit comme une belle fleur au milieu d'un jardin dont toutes les plantes commencent à se faner.

Elle se rassuroit un peu lorsque Ladi Hardy lui proposa une partie : elle l'accepte ; & quoiqu'elle eût à peine la connoissance du jeu, elle ne laissa pas que de gagner vingt guinées. A peine la partie étoit finie, que l'on annonça Lord Melville. A ce titre, Miss Villiers tourne promptement la tête. Ce jeune Seigneur étoit fils du Comte de Clarmond, qui honoroit Lady Hardy de sa visite une fois l'année. Il parut frappé en voyant Miss Villiers, qu'il ne connoissoit pas. Leurs yeux se rencontrerent ; Miss rougit beaucoup de l'attention qu'il paroissoit faire à ses charmes. Elle n'en eût pas été si flattée, si elle avoit connu le monde, & Melville sur-tout. Mais dans son ignorance, les chimeres brillantes de son imagination paroissoient commencer à se réaliser. Ses yeux en devinrent plus vifs, son air plus gai, son maintien plus libre, ce qui fut assez mal interprêté par ceux qui s'en apperçurent.

Milord Melville joignoit à la plus jolie

figure un air noble & aisé, beaucoup de grace & de politesse. Sa conversation spirituelle, insinuante, étoit mêlée de bon sens & de frivolité. Il avoit l'esprit orné, beaucoup de connoissance des hommes, & un grand usage du monde. Son pere, né avec les mêmes avantages, & ayant joui de tout le plaisir que l'on trouve trop souvent à en abuser, l'avoit élevé dans ses principes; ainsi Melville avoit appris à montrer beaucoup d'empressement aux femmes, & à n'avoir que fort peu d'attachement pour elles. Il avoit été introduit, très jeune encore, dans ces sociétés d'hommes qui n'ont aucuns principes de probité, mais dont la conduite & l'extérieur sont décens; & dans le cercle de ces femmes qu'on appelle du meilleur ton, mais qui savent cacher leurs foiblesses sous le masque de la dignité. Il avoit encore appris à être fort caressant sans nulle véritable affection, à témoigner de l'amitié à ceux même qu'il détestoit, & à prendre un air respectueux avec les femmes qu'il mépriſoit le plus. Tous ces principes d'éducation avoient produit leur effet; & Lord Melville étoit un des hommes le plus agreablement fri-

vole, & le plus adroitement dangereux. Son cœur se révoltoit pourtant quelquefois contre des maximes si contraires à l'humanité ; de sorte que, quoiqu'assez corrompu pour se jouer de ses sermens, il n'étoit pas ce que le monde appelle un malhonnête homme.

Miss Villiers, déjà séduite par les regards de cet enchanteur, quitta l'assemblée de Ladi Hardy, occupée de mille idées trompeuses. A peine rentrée chez elle, elle prend la plume, & écrit à sa sœur pour lui rendre compte de la journée qu'elle vient de passer. On se représente sans peine le portrait qu'elle trace de Melville. « Héritier d'un grand nom » & d'une fortune immense, ses autres » avantages font presque oublier celui-là : » on le choisiroit, habitât-il une chau- » mière. C'est l'homme de l'univers le » plus propre à rendre une femme heu- » reuse. Plein de sentimens délicats, de » cette sensibilité si précieuse, de cette » honnêteté parfaite, de cette noble sim- » plicité ornée par les graces qui sédui- » sent le cœur, ayant la candeur & la » vérité peintes sur son visage, les yeux » remplis de la plus tendre expression ;

» la plus aimable créature enfin que la » nature ait jamais produite ».

Cette lettre, dont les phrases marquent le désordre, & dont le désordre annonce tant de chagrins quand on doit trouver un ingrat, fut mise sous le chevet du lit, comme on y mettroit le billet le plus tendre. Le moment de la faire partir est encore loin; les heures sont lentes & servent mal les passions. Marie croit annoncer à sa sœur qu'elle sera bientôt Ladi Melville; peut-elle trop tôt le lui apprendre? Il est vrai que Melville l'a regardée très-tendrement; qu'il lui a parlé avec beaucoup de galanterie; qu'il s'est apperçu qu'elle avoit refusé de faire une seconde partie, & qu'il a osé interpréter ses motifs, & lui paroître très-touché de son attention. Quand le cœur n'est pas corrompu, l'homme qui s'explique ainsi s'engage, & veut qu'on le croie engagé. Mais doit-on croire aisément qu'un homme aimable, qu'un grand Seigneur sur-tout, ne soit pas corrompu?

Melville, accoutumé à voir des beautés, n'en gardoit pas même le souvenir, après avoir paru les voir avec transport; & Miss Villiers peut-être n'eût pas été

exceptée, s'il n'eût vu un bonheur presque assuré en se donnant la peine de la tromper. La maison où il l'avoit trouvée fondoit sa prévention ; & la vivacité ingénue de la jeune personne la fondoit encore mieux. Sans être fort occupé d'elle, il se promit de profiter de l'occasion qui venoit s'offrir ; il seroit même resté à souper chez Ladi Hardy, mais il donnoit lui même à souper chez une Maîtresse, nommée Dorignon, qu'il avoit amenée de France, & qui, de toutes les femmes qui se donnent sans pouvoir rien prétendre, étoit peut-être celle qui exigeoit le plus. Il étoit déjà tard lorsque Milord parut ; il s'attendoit à être fort mal reçu. Un motif particulier détermina un accueil tout différent. La Dorignon fut charmante ; elle eut pendant le repas les saillies les plus spirituelles ; elle fut si vive, si amusante, qu'elle effaça Miss Villiers de l'esprit de Milord, aux yeux de qui une beauté sans caprice étoit une figure sans ame. Il est vrai que Mademoiselle Dorignon le ruinoit ; mais qu'importe ; un homme de son rang doit commencer par se déranger : il se marie ensuite pour rétablir ses affaires. Celles de

Milord Clarmond étoient auſſi fort en déſordre. Il avoit déjà fait des démarches pour marier ſon fils, & il comptoit bien que la Dorignon entendroit raiſon ſur cet article. Revenons à Miſs Villiers.

Dans le délire de l'amour-propre & dans l'agitation du ſentiment, elle ne put guère goûter les douceurs du ſommeil ; jamais on ne fut moins fâchée d'avoir mal dormi. Lorſque le jour frappa ſes paupières, tout lui parut plus charmant autour d'elle : ſon imagination lui créoit un nouvel univers. Elle devoit aller le ſoir chez une des dames de la ſociété de Ladi Hardy qui avoit auſſi invité Melville. La journée lui parut longue ; & cependant toutes les heures eurent leur agrément parce que l'image du Lord s'offroit ſans ceſſe à ſon eſprit. La toilette exerça tout le goût, toute la fécondité d'invention que l'amour peut donner. Lorſqu'elle fut finie, ſon miroir confirma toutes les idées qu'elle avoit adoptées. Elle achevoit de jouir du charme de ce coup d'œil, lorſque Ladi Hardy vint la prendre.

Ne pas voir Melville en arrivant, c'étoit perdre preſque le fruit de ſa paru-

re ; mais il n'étoit pas étonnant qu'un homme à la mode fût privé de la liberté de montrer tout l'empreſſement qu'il pouvoit avoir. Cette réflexion calmoit ſon impatience. Elle put ſupporter pendant deux heures le tourment de l'attente. Enfin ſa montre, qu'elle conſulta, lui apprit que Melville ne viendroit point. Elle faiſoit une partie ; dans ſon agitation, l'intérêt de ſa bourſe l'occupa ſi peu qu'elle perdit beaucoup. Cette perte qu'elle pouvoit attribuer à l'injuſtice du Lord, augmenta ſa mauvaiſe humeur. Le prétexte d'un violent mal de tête s'offrit à ſon eſprit ; elle en profita pour ſe retirer.

Quelle nuit on paſſe dans l'état où étoit Marie, & quel jour ſuccède à cette nuit ! ce nuage va pourtant ſe diſſiper. Elle reçoit un billet de Ladi Hardy qui l'engage à aller voir l'Opéra nouveau de *Jacchini*, où *Roſini* doit chanter. « Vous » y verrez, lui marque-t-elle, tout » ce qu'il y a de brillant à Londres, & » Lord Melville, qui languit en attendant l'occaſion de vous faire connoître » combien vous l'avez charmé. »

Ces mots de Ladi agirent ſur ſon cœur avec toute la promptitude d'un feu élec-

trique. Son chagrin se dissipa, ses yeux reprirent leur vivacité, & Londres lui parut charmant. La salle de l'Opéra étoit à peine ouverte, qu'elles s'y rendirent. Au lever de la toile Miss parut enchantée, & son ravissement augmenta en entendant *Rosini*. Au moment le plus intéressant du spectacle, Ladi Hardy lui dit, tout bas, que Lord Melville venoit d'arriver. Elle tourna promptement la tête, rencontra les yeux qu'elle cherchoit, & rougit. Milord conduit par la coquetterie, s'approcha, se mit auprès d'elle; & après des excuses de ne l'avoir pas vue la veille, & mille propos plus galans, lui demanda la permission de lui rendre une visite. Miss crut devoir résister à ses propres désirs; mais elle eut l'indiscrétion de lui faire promettre de se trouver, le jour suivant, chez Ladi Hardy. Milord la quitta, & alla rejoindre Sir Charles ***, son ami, avec qui il étoit entré. « Quelle » est donc, lui dit Sir Charles, cette » grande & belle fille à qui vous par- » liez. » — La même dont il étoit question entre nous, il n'y a pas une heure; comment la trouvez vous? — Je viens de vous le dire. Si l'esprit répond à la

figure, il n'y a pas deux femmes comme celle là-dans toute l'Isle. — L'esprit, les talens, l'amabilité, tout est égal chez elle ; & nous ne connoissons point de femme qui puisse l'égaler. — Ne pourriez vous pas m'introduire chez elle ? — Avec plaisir ; je n'en suis point jaloux ; je vous communiquerai le bonheur de la connoître. — Mais... faudra-t-il attendre longtems ? — Ne voudriez-vous pas que je vous présentasse tout à l'heure ? un peu de patience, je vous prie ; vous irez chez Ladi Hardy, demain, & vous l'y verrez. Comme vous êtes du bel air, cette dame sera très fière de vous recevoir, m'en fera des remercimens ; & je vous présenterai à la jeune Miss. — Je compte sur vous, n'allez pas vous dédire. — Sur mon honneur, je vous tiendrai parole. — A propos, pourriez-vous me dire qui elle est ? — Je ne le sais pas trop : elle vient de la campagne : elle loge seule, se nomme Miss Villiers. Il paroît que l'on pourroit en faire quelque chose. — Mais n'irai-je pas sur vos brisées ? — Oh, point de scrupule : d'ailleurs on a plus d'une affaire ; & vous serez le maître de conduire celle-ci jusqu'où vous jugerez qu'elle peut aller. De

vous

vous à moi je penſe que c'eſt une petite avanturière. Un homme d'un certain rang n'en doit pas être mal reçu : vous ſaurez par elle-même tous ſes projets ; ils ne ſont peut-être pas différens des vôtres.

Lord Melville en parlant ainſi d'une fille qu'il ne connoiſſoit pas, & qui lui avoit montré une prévention favorable, acquittoit la dette de ſon rang, ou plutôt rempliſſoit le rôle qu'il s'étoit impoſé dans le monde. Combien de ces hommes légers, & impertinens par étiquette, qui ſeroient déſeſpérés qu'on leur diſputât la femme dont ils font les honneurs par vanité ! Il eſt vrai que Miſs Villiers, logée en chambre garnie, livrée à Ladi Hardy, & s'abandonnant à ſon eſprit romaneſque, paroiſſoit juſtifier l'opinion que Melville avoit d'elle.

Après quelques propos ſemblables, les deux amis s'étoient ſéparés. La jeune Miſs trouva cette ſoirée bien plus agréable que toutes celles qu'elle avoit paſſées au jeu dans la maiſon de ſa protectrice, qui n'oublioit rien pour animer les tendres ſentimens que ſa jeune amie ne ſavoit point diſſimuler pour l'homme trompeur dont elle alloit être la victime.

Melville, au retour de l'Opéra, reçut un billet de son pere, qui lui mandoit de venir déjeûner avec lui; le lendemain il s'y rendit à dix heures, & trouva Lord Clarmond dans un élégant déshabillé, couché sur un sopha, lisant la Gazette, avec une tasse de chocolat sur sa table. — Bon jour, Melville; je vous ai vu à l'Opéra; vous étiez vêtu comme un Adonis. — Mon pere est réellement prévenu en ma faveur. — Vous vous trompez; il y avoit dans votre air & dans vos manieres un charme infini; vos attitudes étoient très-agréables. — Oh! Milord, vous me flattez. — Non, en vérité; toutes les femmes étoient de mon avis; mais parlons d'affaires. Je crois, Melville, que vous serez marié dans six semaines. — Comme il vous plaira, Milord; je n'ai jamais mis obstacle à aucune affaire de famille. — J'ai pensé que la fille unique de M. Harding vous conviendroit; le parti n'est pas à mépriser en effet: cent mille livres sterling sont une belle somme, dont nous avons grand besoin dans ce moment. Cette dot sera hypothéquée sur la maison que je bâtis dans Manfieldstreet. Je m'imagine qu'on ne peut faire un meilleur emploi de cet argent. — Oui, Milord, &

vous ſavez que depuis que je reſpire. — Je préviens l'honnêteté de vos réponſes, & je conçois que vous vous prêterez à tout ce qui ſera raiſonnable ; mais je vous prie de me dire quelles ſont vos intentions au ſujet de Mademoiſelle Dorirignon ; il faut abſolument la congédier. — Je le penſe comme vous, Milord ; mais je ſerois charmé de faire quelque choſe pour elle, en la renvoyant ſans bruit. J'ai deſſein de vous laiſſer le ſoin de cet arrangement. — Je veux bien m'en charger. Je connois un Commerçant des Indes qui eſt digne de ſon attention ; je ferai un voyage de dix jours dans ma maiſon d'Yorkshyre, où j'arrangerai cette affaire. Vous y viendrez ; vous chercherez un moyen de vous brouiller avec elle ; (ce qui ne ſera pas difficile avec l'humeur que je lui connois) ; & je ſuis ſûr que ſa coquetterie l'engagera bientôt avec notre Commerçant. Vous prendrez un prétexte pour revenir ici, & le reſte ſuivra ſon cours naturel.

Une viſite qui arriva chez Lord Clarmond termina cette converſation. Melville revint chez lui, dîna avec Mademoiſelle Dorignon, & ſe diſpoſa à

conduire, le soir, Sir Charles *** à l'assemblée de Ladi Hardy. Ils arrivèrent un peu tard ; & comme il étoit d'usage chez cette dame de ne pas jouer le samedi, ils trouvèrent la compagnie dispersée en différens pelotons dans l'appartement. Lord Melville présenta d'abord son ami à la maîtresse de la maison, il s'avança ensuite du côté de Miss Villiers qui baissa les yeux. Il s'en approcha avec l'air le plus respectueux, le regard le plus tendre, le plus insinuant, parlant d'un ton de voix mal assuré, & jouant si naturellement cette espèce de timidité que produit le véritable amour, que la personne la moins facile à tromper auroit pu s'y méprendre. Miss, quoique concentrée dans son bonheur, affecta un peu de coquetterie aux yeux de Sir Charles. C'étoit augmenter le triomphe du Lord que de paroître aimable à son ami. Melville lui demanda la permission d'aller chez elle ; il l'obtint sans peine ; il sollicita la même grace pour Sir Charles ; elle lui fut refusée. Miss étoit bien aise de lui prouver une préférence absolue. C'étoit sacrifier sa réputation : combien de femmes n'ont pas mieux considéré la

grandeur de leurs sacrifices ? L'ami de Melville lui tenoit les propos les plus galans, & ses yeux paroissoient confirmer son langage. Ceux de Miss brilloient de la satisfaction d'avoir fait une conquête de plus ; mais Sir. Charles s'apperçut que ses soins étoient perdus pour lui, qu'ils ne servoient qu'au triomphe de son ami ; & il lui laissa le champ libre. Melville enivré de son succès, resta très-tard à l'assemblée, & y laissa Marie persuadée de la réalité de ses sentimens. La crédule Miss rentra chez elle, aussi heureuse qu'elle étoit trompée. Dans son erreur elle fit mille questions à Mademoiselle Mérick, sur sa famille & sur ses affaires ; elle devoit bientôt, disoit-elle, être à portée de lui prouver son estime & sa bienveillance dans tout ce qui l'intéressoit. Hélas ! dans les songes de la confiance on distribue le bonheur dont on ne doit jamais jouir. L'espoir de faire du bien est souvent ce qui touche le plus, & ce qu'on regrette davantage, quand l'instant du réveil est arrivé.

La préférence décidée que Miss Villiers avoit donné à Melville sur Sir Charles, avoit flatté sa vanité ; & il étoit

rentré chez lui dans la disposition de la voir le lendemain, & d'abuser de sa victoire, en achevant au moins d'enflammer son cœur. Il la vit en effet, & l'homicide projet qu'il avoit formé eut tout le succès qu'il en pouvoit attendre. Il pensa cependant être pris dans ses propres filets. Miss dans l'excès de la sécurité ne pouvoit devenir plus sensible sans devenir plus aimable. Milord éprouva qu'un objet très-aimable est toujours dangéreux ; & son danger dura quelques momens ; mais la réflexion prévalut, l'humanité même parla vainement ; & le sort de la victime fut décidé sans retour.

Après un entretien que Miss Villiers regarda comme l'avant-coureur des derniers sermens, Milord lui apprit qu'il partiroit le lendemain avec son père, & que son absence dureroit dix jours. L'impression que cette nouvelle fit sur son cœur confirma si bien l'amour dont il n'étoit pas digne, qu'il éprouva cet embarras que cause quelquefois l'ingratitude. Il promit de revenir, avec cet empressement qu'on n'est plus obligé d'annoncer quand on a montré tant de retour. Miss ne chercha point à paroître

plus consolée qu'elle ne l'étoit. Milord sortit le plus heureux & le plus ingrat des hommes.

L'absence d'un amant est pour la beauté ce que celle du soleil est pour la nature. Miss parut si changée le lendemain qu'il n'y eut que les personnes qui ignoroient le départ de Melville qui ne l'interrogèrent pas sur l'état de sa santé. Ladi Hardy voulant la dissiper, l'engagea dans une partie, & l'étourdie cherchant de bonne foi à paroître dissipée, joua avec tant d'inconsidération, qu'elle perdit cinquante guinées. Cette perte, qui n'étoit pas la première, se fit sentir sérieusement : à son retour elle porta les yeux dans le fond de sa bourse, & elle vit que trois cent livres sterling qu'elle avoit apportées de Belfont n'étoient pas une source inépuisable. Mademoiselle Mérick pauvre & embarrassée, ne pouvoit venir à son secours. Elle ne pouvoit écrire au Colonel qui blâmeroit peut-être une dissipation si prompte, & lui conseilleroit un prompt retour. Sa Comédie s'offroit bien comme une ressource, mais elle désiroit ne la donner que lorsqu'elle seroit Ladi Melville, se promettant sous

ce nom un succès plus éclatant. Dans cette agréable idée, elle distribuoit les rôles ; elle donnoit à chaque acteur l'habit qui lui convenoit, & surtout elle réunissoit tous ses soins pour former la parure la plus brillante à l'actrice qui auroit le premier rôle. Cette succession de chimères monta son imagination ; & l'état de sa bourse fut presque oublié. Le sommeil la surprit dans cet agréable délire ; & la nuit plus officieuse lui offrit cent fois l'image de Melville.

En s'éveillant elle reçut la visite de Ladi Hardy, qui venoit déjeûner avec elle, & lui prouver son amitié par des conseils dont le prix va se faire sentir.

« Vous êtes jeune, lui dit Ladi » Hardy, & vous avez besoin d'une » amie sincère : je viens vous convain- » cre de cette amitié. Elle se montrera » sous les traits de la raison. Toutes les » fois que vous jouez, vous perdez. » Vous espérez fixer Lord Melville, car » vos secrètes vues ne me sont pas in- » connues, & vous passez votre vie chez » vous, en attendant sa visite. Rien n'est » plus absurde que cette conduite. Si » vous désirez attirer l'attention d'un

» homme à la mode, devenez à la mode
» comme lui. Vous êtes dans la route,
» je vous promets que vous irez loin.
» Vous avez de la jeuneſſe, de la beau-
» té, de l'eſprit; & quand vous aurez
» acquis l'air du monde, vous aurez tout
» ce qu'il faut pour y briller. Il ne vous
» manque que de l'extérieur, de la ma-
» gnificence; elle ſeule peut mettre vos
» bonnes qualités dans tout leur jour.
» Si vous voulez vous conduire d'après
» ce principe, ayez un carroſſe & plus
» de domeſtiques. Sans cela on vous re-
» gardera comme une perſonne preſque
» inconnue qui n'eſt admiſe dans les ſo-
» ciétés que parce qu'elle s'y préſente;
» ce motif eſt humiliant. Votre pauvre
» John, avec ces civilités antiques, &
» ſes cheveux gris, trottant devant votre
» chaiſe, eſt un objet ridicule. Je vous
» enverrai un entrepreneur de carroſſes qui
» vous ſervira avec zèle. Sur toutes cho-
» ſes, il vous faut un Laquais inſolent
» qui annonce qu'il appartient à une
» femme de qualité. Donnez à ſouper
» quelquefois; que l'on joue chez vous,
» que l'on y trouve des amuſemens, des
» hommes empreſſés; que Melville, tout

» préféré qu'il eſt, puiſſe douter de ſon
» bonheur, & vous verrez combien vous
» ſerez entourée en moins de ſix ſemai-
» nes; j'eſpere voir à ma porte le carroſſe
» de Ladi Melville ».

Un conſeil auſſi conforme au goût de Miſs Villiers ne pouvoit manquer d'être bien reçu. Elle oublia l'état de ſes finances, & conſentit à tout ce que Ladi Hardy propoſoit, excepté à quitter la maiſon de Mademoiſelle Merick, & à renvoyer le fidele John. Elle promit de prendre un ſecond valet, jeune & élégant, & de traiter dès le lendemain avec le Loueur de carroſſes. Ladi Hardy ſe retira, très-ſatisfaite de la docilité de ſa jeune amie. Mais il falloit des fonds pour ſe rendre à des conſeils qui devenoient ſa regle de conduite. La Comédie paroiſſoit en promettre. La circonſtance étant preſſante, elle ouvre ſon portefeuille, & écrit au Directeur du Spectacle. La réponſe de celui-ci n'eſt pas aſſez préciſe: elle la jette au feu, & confie ſes idées à Mademoiſelle Merick: cette bonne femme lui dit qu'avant d'occuper ſa maiſon de Bornetreet, elle avoit connu le plus grand Poëte, & le plus judicieux Critique de

Londres, homme plein de candeur & de bonté, d'un âge avancé, d'une très-noble & très-respectable famille, qui l'aideroit de ses conseils, & la conduiroit dans la carriere où elle vouloit entrer, quoiqu'il eût depuis long-tems renoncé à écrire pour le Théâtre. Elle ajouta qu'elle iroit, à l'instant même, chez M. Hammon, (c'étoit le nom de cet aimable homme), lui porter la Piece pour la soumettre à son jugement, & en même tems l'inviter, de la part de Miss, à dîner pour le jour suivant.

Marie, entraînée par les conseils de Ladi Hardy, & plus appellée encore au nouveau rôle qu'elle devoit jouer par les charmes de sa figure, cent fois consultés dans un miroir, toujours également fidele, passa très agréablement sa journée. Quoique occupée de l'absence de Melleville, elle essaya son art de plaire, encore un peu provincial, sur tous les hommes qu'elle vit dans ce jour d'illusion.

Le lendemain, on annonça M. Hammon. Miss Villiers vit entrer un petit homme d'environ cinq pieds, habillé simplement, mais d'un propreté recherchée. Ses yeux étoient noirs, pleins de

feu. La bonté, la nobleſſe, le bon ſens étoient peints dans ſa phyſionomie. Miſs rougit en le voyant; elle ſentit le déſavantage de manquer de cette ſécurité apparente ou vraie que donne l'uſage du monde. M. Hammon chercha à la raſſurer en la remerciant du plaiſir que lui avoit procuré la lecture de ſa Piece.

On ſervit le dîner, & quand le café fut pris, M. Hammon lui dit : J'ai lu votre Comédie, Mademoiſelle, avec étonnement : la fable en eſt intéreſſante; l'intrigue en eſt ſi bien conduite, que les plus ſéveres Cenſeurs ne pourroient la critiquer. Le ſtyle en eſt correct, les images brillantes, les vers très-beaux. Ce que j'en admire le plus, ce ſont les traits de tendreſſe & de ſenſibilité qui y ſont ſemés; ils cauſeroient de l'émotion aux cœurs les moins tendres. Vous avez certainement une Muſe pleine de feu qui vous inſpire; vous méritez par votre ouvrage de devenir la rivale des plus grands Poëtes.

Les yeux de Miſs étinceloient de plaiſir; elle ne diſoit rien. Ce ſilence la rendoit plus intéreſſante que l'eſprit même. Elle regardoit M. Hammon en rougiſ-

sant. Il avoit peint quelquefois cet embarras de la pudeur dans ses Ouvrages, & il lui paroissoit nouveau : la nature touchante & simple est toujours nouvelle. Il reprit en ces termes : Vous serez peut-être étonnée, Mademoiselle, que malgré les beautés de votre Pièce, je ne réponde pas de l'empressement à la jouer. Les difficultés du Théâtre sont aujourd'hui presqu'insurmontables. Je tâcherai cependant de les applanir par tout le zèle que vous êtes sûre d'inspirer. — Vous serez donc, Sir, assez obligeant pour m'accompagner. — Non, belle Miss ; j'aime mieux prendre sur moi la peine de parler au Directeur. La délicatesse de votre caractere & de votre sexe ne vous le permet pas ; car il faut se soumettre à des démarches humiliantes qui dégoûtent le génie, & révoltent l'amour-propre. Mais je suis fâché d'être obligé de prendre aussi-tôt congé de vous. Dans huit jours, j'aurai l'honneur de vous voir, & je m'estimerai heureux de vous apporter une réponse conforme à vos desirs.

Miss Villiers, étonnée de ce départ, qu'elle trouvoit précipité, crut un moment que les premieres expressions de M. Ham-

mon n'avoient pas été ſinceres. Ces difficultés dont il avoit parlé ne lui parurent qu'un prétexte pour ne la pas ſervir. Elle ne pouvoit penſer qu'une bonne Pièce pût rencontrer des obſtacles pour la repréſentation. On voit qu'elle ne connoiſſoit pas mieux le Théâtre que le monde.

Cependant, en ſe rappellant les ſcènes intéreſſantes de ſa Comédie, l'eſpérance ſe rétablit dans ſon cœur. Le domeſtique que Ladi Hardy devoit lui envoyer, lui fut annoncé ; elle le trouva parfaitement bien fait, & bien différent du vieux John. Il étoit venu avec le carroſſe qu'elle attendoit, qui étoit très-élégant, d'une peinture & d'une dorure éclatantes. Ce coup-d'œil l'éblouït ; & quoique toujours troublée par l'idée de ſes dettes, elle entra dans cette voiture avec ce plaiſir ſecret de l'amour-propre, qui, chez les femmes, ſe concilie ſi bien avec les inquiétudes de l'eſprit.

Elle ſe fait conduire chez Ladi Hardy. On la voit deſcendre de cet équipage brillant. Déjà on avoit ſoupçonné ſon amour pour Melville, & ſon goût pour elle. On va plus loin en voyant cet éclat indiſcret. Dans cette ſociété, il n'y avoit

guere que des femmes intéreſſées à détourner la médiſance ſur un objet nouveau. Elle n'étoit pas connue. On l'avoit accueillie, parce que rien ne l'accuſoit encore. Chaque femme, par ſon regard, lui demande compte de l'honneur qu'elle lui a fait. On ſe diſpoſe aux hoſtilités; la moins médiſante n'attend qu'un coup-d'œil pour ſignaler ſon zèle. On ſe parle à l'oreille; on ſe demande ce que c'eſt que ce parangon de vertu! Miſs Villiers jouoit. Un cercle ſe forme derriere elle: c'eſt un orage qui gronde de loin, & qui va cauſer de terribles ravages; c'eſt un Parlement qui s'aſſemble, & dont les arrêts vont être ſanglans. Les voix ſe confondent, les avis ſe réuniſſent. On ne peut plus revenir dans une maiſon où l'on reçoit un être auſſi hardi. On ſe raſſemblera le lendemain chez une de ces Dames pour aviſer au moyen de faire ceſſer ce ſcandale.

La partie de Miſs finit; elle a encore perdu: elle n'eſt occupée que de l'argent qu'elle tire de ſa bourſe, où il en reſte ſi peu. Elle ſurprend des regards, mais elle ne ſonge pas à les expliquer; elle croit même qu'ils partent de cette ſorte d'in-

térêt qu'inſpire une belle perſonne que la fortune n'a pas favoriſée. Elle ſe retire trompée par l'amour-propre.

Le lendemain on lui annonce M. Hammon; il entre avec cet air de politeſſe & de ſimplicité qui lui étoit ſi naturel. J'ai obéi à vos ordres, Mademoiſelle, lui dit-il; j'ai envoyé votre Pièce au Directeur de la Comédie; j'y ai joint une lettre des plus preſſantes, pour l'engager à la lire, & à me rendre une réponſe déciſive ce matin; en conſéquence je me ſuis rendu chez lui à neuf heures. Comme il aime à garder des meſures avec les Auteurs qui ont quelque réputation, & qui ont écrit pour le Théâtre, il a quelques égards pour moi. Auſſi, dès qu'on m'a nommé, j'ai été admis dans ſon appartement. Je l'ai trouvé environné de gens qui languiſſoient dans l'attente d'une réponſe. J'ai apperçu dans le nombre un homme d'un nom reſpectable: il m'eſt échappé un ſoupir involontaire. Je me ſerois écrié volontiers: Hélas! à quoi le génie eſt-il réduit? Ceux qui aſſiſtoient au lever de cet homme important, ſe ſont retirés pour me laiſſer la liberté d'entrer en converſation avec lui. « Je ſuis heu-

reux, Sir, lui ai-je dit, de l'occasion qui me procure l'honneur de vous voir. — Je vous suis obligé, Sir; l'affaire qui vous occupe..... cette Tragédie de votre amie?.... Vous paroissez étonné.... Eh bien, mon cher Sir, cette Tragédie... Je serois charmé de vous obliger; mais nous sommes si accablés. — Je le sais; c'est ce qui m'a déterminé à avoir l'honneur de vous voir. J'espere que vous m'avez fait la grace de lire cette piece. — Pas absolument lue; une multitude d'affaires... Je ne l'ai qu'effleurée. Voudriez-vous, mon cher ami, prendre une tasse de chocolat? J'ai à peine une minute pour déjeûner. — Sir, mais notre Comédie. — Vrai, cette Pièce ne me paroît pas mal écrite, quelquefois tendre, sentimentale, mais peu de fond, point de terrible. — Du terrible dans une Comédie, mon bon Sir.... — Ah! je vous prie de me pardonner, je l'avois oublié; je songeois à une Tragédie qu'on m'a donné Mardi dernier. Je vous dirai, Sir, que dans la Pièce de votre amie, il y a quelques beaux vers; mais la fable... la conduite... Si les Auteurs vouloient se laisser guider... c'est une race incor-

rigible : ah ! Monsieur Hammon, nous n'avons plus de bons Ecrivains... Si votre amie vouloit, je lui proposerois une Pièce pour y faire quelques changemens. — Ma commission, Sir, ne s'étend pas au-delà de la Comédie en question. C'est pourquoi, s'il vous plaît de me la rendre. — Soyez sûr, mon cher ami, que je tâcherai de la faire agréer ; elle est sous le coussin du sopha. Alors j'ai repris la Pièce, continua M. Hammon ; elle étoit encore dans l'enveloppe sous laquelle je l'avois envoyée. Le Directeur s'est tourné vers moi d'un air d'indifférence, & poursuivant sur le même ton : Il y a une sorte de génie dans cette production : ce qui me persuade que l'Auteur pourroit faire quelque chose un jour. — Je ne doute pas de cela, Sir ; mais la matinée est avancée ; vous avez bien du monde à entendre, je prendrai mieux mon tems : j'ai seulement à vous dire que vous me ferez un plaisir infini, si vous voulez faire représenter cette Pièce dans le mois prochain. — Mon cher Sir, cela est absolument impossible : j'ai vingt-six nouvelles Comédies, que je n'ai pas encore lues... Vingt-six ! que dis-je ? j'en ai au moins

soixante-dix. Si votre amie veut m'envoyer la sienne à la fin d'Août, je ferai mes efforts, je tâcherai de la faire passer dans l'hyver.

A ces mots, aimable Miss, je lui ai souhaité le bon jour, & je rapporte votre Comédie. Je vous rends compte exactement de la conversation que nous avons eue, d'après laquelle vous prendrez votre derniere résolution. Vous me trouverez toujours prêt à exécuter vos ordres.

Miss Villiers avoit été fort agitée pendant le cours de ce récit. Son cœur avoit constamment palpité, ému par la crainte, ou flatté par un foible rayon d'espérance. Enfin le chagrin prévalut, des larmes de dépit échappèrent de ses yeux. M. Hammon vit combien elle étoit touchée, & il l'étoit lui-même. Combien l'eût-il été davantage s'il avoit connu le vrai motif de sa douleur? En se retirant il renouvella ses offres de service dans les expressions les plus flatteuses.

Restée seule, elle alloit se livrer à ses réflexions. On annonça Melville. Melville! Il devoit être à Yorkshire avec son père & la Dorignon. Un mouvement de l'ame dont on sera surpris, une ré-

flexion qui peut lui faire quelque honneur avoit précipité son retour. Lord Clarmond & son fils étoient arrivés le second jour, avec leur digne compagnie, au magnifique château de leurs ancêtres, si chéris autrefois dans cette contrée. Le maître de cette demeure conduisit d'abord l'objet du caprice de son fils dans de superbes appartemens, habités, & honorés dans des tems plus reculés par une suite de héros, & de femmes respectables. Il lui donne ensuite la main pour la faire passer dans la salle à manger où elle s'asseoit dans un fauteuil. Melville s'étoit éloigné pour quelques momens ; il revient, voit la Dorignon assise en maitresse de maison ; il rougit : une étincelle de vertu se ranime dans son cœur. Révolté dans ce moment de voir une telle femme occuper le siège que son aimable & vertueuse mère avoit rempli, il devient sombre, rêveur. Les saillies spirituelles de la Dorignon ne font aucun effet sur lui. Tournant les yeux vers le portrait de Ladi Clarmond, il s'attendrit ; des larmes de repentir roulent dans ses yeux ; il semble que ce portrait exprime de l'indignation, & veut lui en inspirer. Il

feint une incommodité, & se retire. Lord Clarmond qui croit deviner ses motifs n'est pas surpris de sa retraite, mais la Dorignon la remarque, en est étonnée, interroge les domestiques, & paroît au désespoir, lorsqu'elle apprend qu'il est parti précipitamment pour retourner à Londres.

Suivons-le dans sa course, & surtout dans ses réflexions. La Dorignon, vive & légère avoit été l'objet d'une fantaisie. Miss Villiers plus tendre, plus touchante, plus belle, & ornée de plus de talens, méritoit un attachement plus vrai, plus durable; & s'il avoit pu soumettre les habitudes de son esprit aux dispositions secrettes de son cœur, il eut abjuré aux pieds de Miss, l'inconstance & la perfidie. Mais un vice brillant, un usage confirmé par la mode, justifié par les plaisirs, exigé par le rang, résiste à la réflexion même qui le condamne, & conséquemment à la foiblesse qui veut le détruire. Melville regarde en effet comme une foiblesse la répugnance qu'il a de confondre Miss avec toutes ses victimes. Il s'est reproché un moment d'être cruel, il rougit déjà d'avoir donné ce

nom à un homme qui suit la nature, en enchaînant l'amour. Enfin il arrive à Londres déterminé à faire expier à la crédule Miss l'espèce d'ascendant qu'elle a pris un moment sur son ame impérieuse.

En le voyant, Marie ne soupçonne pas que le plaisir naïf qu'elle lui témoigne est le dernier qu'elle goûtera. Le sort la menace de plus d'une horreur. Le lecteur en frémira pour elle. Mais avant de l'épouvanter par ce spectacle odieux; traçons une scène plus aimable, & jouissons, du moins, du plaisir de placer une bonne action dans le fond d'un tableau terrible.

Dans l'entretien que Melville venoit d'avoir avec elle, il s'étoit contenté d'embrâser son cœur par tous les sermens de l'amour; les transports séduisans, les promesses infidèles, les tentatives outrageantes ne devoient venir qu'à la suite de ce premier incendie. Miss avoit pourtant remarqué plus de vivacité que de sentiment, plus d'esprit que de vérité; & avoit senti plus de séduction que de confiance. Elle en étoit à se demander si Melville étoit un amant ou un séducteur,

lorsque le Laquais insolent que Ladi Hardy lui avoit donné, entra sans être appelé, & lui demanda insolemment son compte. Cet homme interrogé sur ses motifs, repondit avec plus d'audace : « C'est que vous devez à tant de per- » sonnes que si je ne parlois le premier, » je ne serois sûrement pas payé. » Miss est troublée, paye, & reste confondue. A peine le Laquais est-il sorti que la Marchande de Modes, le Traiteur, le Carrossier se font annoncer. Leur mémoire se monte à cent louis plus que Miss ne possède. Elle renvoye au lendemain, sous prétexte d'affaires pressées qui ne lui permettent pas de s'occuper dans le moment de celle-là. On murmure, on répond malhonnêtement, on menace, on n'accorde enfin que deux heures. D'où partoient ces foudres qui tomboient sur sa tête ? On se rappelle un sénat de furies qui s'est assemblé chez Ladi Blut, pour décider du traitement que l'on feroit éprouver à la pauvre Miss ; voilà le mot de l'énigme. Tous les arrêts de ce sénat ne sont pas prononcés. Des Juges qui exercent la vengeance sous le voile de la justice, sont bien inventifs. Miss est si

loin de soupçonner la cause de son embarras, qu'après s'être vainement adressée à Ladi Hardy, pour en sortir, elle écrit à Ladi Blut. On juge de la réponse qu'elle reçoit, que fera-t-elle ? Les momens s'écoulent ; les Marchands vont revenir. Mademoiselle Merick ne peut rien, n'imagine rien, paroît même n'être pas fort touchée de son état. Elle soupire, son cœur se gonfle, sa poitrine se remplit ; un torrent de larmes inonde son visage. Dans ce moment on frappe à la porte ; un homme remet une lettre, & dit en se retirant qu'on n'attend point de réponse. Miss accablée voit tout avec le préjugé de la crainte, & croit en ouvrant la lettre qu'elle va lire de nouvelles menaces. Ses allarmes sont dissipées, la plus douce surprise succède à la terreur ; c'est une lettre de change de cent guinées, qu'on lui adresse. Dans l'excès de sa joie, dans l'espèce d'yvresse qu'elle éprouve, elle embrasse vingt fois Mlle. Mérick avant de s'expliquer. Celle-ci ne l'interroge point, ne paroit pas surprise ; Miss la regarde & devine qu'elle a part à sa bonne fortune. La Mérick pressée de parler, avoue qu'elle attribue ce généreux procédé à l'honnête

l'honnête M. Hammon. « Lorſqu'il vous quitta, lui dit-elle, il m'interrogea ſur votre ſituation ; il m'avoua ingénûment qu'il attribuoit les larmes que vous coûtoit le refus de votre pièce, à des motifs plus preſſans que l'amour-propre ; il crut enfin trouver le ſecret de vos peines dans le caractère de votre douleur. Je ne pus me déguiſer à ſes yeux, & pénétrée de ſa bonté, entraînée par l'inſtinct qui ſouvent éclaire les perſonnes qui ſouffrent, je lui confiai vos embarras : je ne doute pas que la conſolation que vous éprouvez ne ſoit l'effet de mon indiſcrétion. ».

Après avoir joui de cette penſée ſi douce qu'il eſt encore des hommes ſenſibles, des hommes dont le ſiècle n'eſt pas digne, & qui conſéquemment ne peuvent être appréciés que par un très-petit nombre d'individus, on ſe prépara à recevoir les Marchands. Ils revinrent en effet ; on les reçut avec hauteur, & on les ſatisfit. M. Hammon qui ne ſe montroit pas, & fut inſtruit de l'uſage qu'on avoit fait de ſon argent, jouiſſoit ſecrètement de ſa vertu. Miſs, pénétrée de l'obligation qu'elle lui avoit, trou-

voit que les bienfaits surchargent un être sensible lorsqu'il ne peut parler de sa reconnoissance, mais elle savoit qu'un homme généreux qui veut rester inconnu doit être respecté dans sa résolution.

Plus calme & plus disposée à se livrer aux illusions de l'amour, elle s'occupa de la toilette pour recevoir Melville qu'elle attend, & qui lui a promis de passer la soirée avec elle. L'art n'a jamais prêté des armes si puissantes à la nature. Toutes les recherches, toutes les oppositions, toutes les combinaisons qui forment pour ainsi dire, l'ame, le jeu, l'arsenal de la beauté, sont épuisées pour préparer l'effet des regards les plus passionnés, des saillies les plus spirituelles, des discours les plus raisonnables; car il viendra un moment où l'on raisonnera. Melville simplement séduit pourroit être infidèle aux engagemens qu'il doit prendre; il pourroit sur-tout ne pas juger de tout le bonheur qu'il va procurer à l'objet qui l'adore, en promettant sa main. Il faut qu'il entende cet objet s'expliquer sur l'étendue de sa félicité, sur le caractère de ses sentimens; il faut qu'il pressente les plaisirs qu'il va s'assurer en s'associant une ame

qui l'a distingué parmi les hommes les plus aimables, qui le choisiroit dans la foule des êtres les moins élevés, qui ne respirera que pour lui, qui conservera toujours cette foi pure, cette tendresse vive, qu'elle lui jura intérieurement en commençant à connoître le bonheur de lui plaire.

De son côté, Melville qui croit toucher au moment d'un crime heureux, pour écarter le remords, se livre au soin de paroître aimable. Il prépare des graces nouvelles; le miroir est cent fois consulté; la parure fastueuse est sacrifiée à l'élégance noble; l'art se plie aux inspirations du goût. Rien de naturel, & rien qui ne le paroisse. Les discours, les transports, les sermens qui doivent servir à son triomphe, sont l'objet d'une étude particulière; & il a soin d'en combiner le ton, la vivacité, la gradation.

Ainsi ces deux objets que l'espérance anime, qu'un grand dessein va réunir, que la même impatience agite, vont se trouver ensemble avec des motifs bien différens. Quel sera l'effet de leur attente?

Melville arrive. Instruit dans l'art de

vaincre, il doit savoir engager un combat : mais Miss Villiers a quelque chose d'imposant ; l'amour pour la garantir d'une offense, a mis tant d'innocence dans ses yeux, que ses regards sont faits pour désarmer : elle est si embellie par le sentiment, qu'elle force au respect. Le Lord le plus téméraire devient presque un mortel timide. Il réfléchit cependant, il cherche à se rassurer, & il commence un discours où il est obligé de trouver ce qu'il veut dire, parce que ce qu'il éprouve ne s'accorde pas avec ce qu'il a préparé. Mais Miss trop tendre le remet bientôt au courant de ses idées par l'imprudence de ses transports. A peine a-t-il murmuré la promesse trompeuse d'un engagement solemnel, que le délire de l'amour-propre annonce un objet qu'on peut séduire sans peine. Il croit entrevoir qu'en peignant une situation où les obstacles contrarient les sentimens, en se plaignant de l'empire d'un père cruel, en déposant dans le sein qu'il adore, le serment d'un hymen désiré, en gémissant de la contrainte de ses vœux, il obtiendra le prix de ses larmes. Il se livre à cette idée, & déjà il com-

mence un discours qui peut-être..... Mais au même instant le tête-à tête est troublé par un jeune homme brillant, qui entre avec vivacité, que Mademoiselle Mérick n'a pas eu le tems d'annoncer, qui reconnoît Milord, regarde Miss, fait des excuses à tous les deux, assure qu'il s'est trompé de porte, & se retire sans qu'on ait le tems de lui répondre, ni de l'interroger.

Miss troublée craint une surprise; Milord fâché, sent la nécessité d'une retraite; il connoît le jeune homme, il ne soupçonne aucun dessein; mais il sent qu'il expose Miss à la médisance, s'il reste plus long-tems, & elle exige d'ailleurs qu'il se retire; il obéit en murmurant.

La crédule Villiers, qui n'imagine pas ce que Melville avoit encore à lui dire, croit devoir regretter de n'avoir pu l'entendre, & cherche à se consoler de cette privation, en se répétant ce qu'il lui a dit. Ici, un champ nouveau s'ouvre à son imagination. Plus de crainte, plus d'incertitude; les complimens, les fêtes, les grandeurs, les adulations, vont lui faire une destinée nouvelle, & commencent déjà son bonheur.

Melville rentré chez lui avec le dépit d'une occasion perdue, mais avec l'impatience d'une victoire assurée, apprend par un billet que le Comte de Clarmond est de retour de York shire, & qu'il désire qu'il vienne le lendemain déjeûner avec lui. Il se rend à cette invitation dès qu'il est levé. Son pere l'embrassant, entre bientôt en matiere sur l'importante affaire de sa rupture avec la Dorignon. « Vous ne sauriez vous imaginer, mon cher Melville, lui dit-il, combien j'ai mis d'amour-propre dans cette négociation, plus difficile, en vérité, que nous ne l'avions imaginé. J'ai d'abord commencé par mettre cette fille altiere dans le secret de votre mariage, en lui persuadant qu'il n'étoit pas possible qu'elle comptât à l'avenir sur votre attachement; je lui ai dit ensuite qu'il falloit qu'elle pensât à faire un mariage qui la rendît heureuse; que j'avois quelque espérance de déterminer le Commerçant Indien: cette espérance ne lui paroissant pas assez fondée, j'ai eu de la peine à la calmer. Je lui ai représenté que cet homme arrivant des Indes Orientales, où il avoit séjourné assez long-temps, ne connoiss-

soit pas le monde, & qu'il seroit aisé de lui faire goûter les arrangemens qu'on prendroit; que d'ailleurs il étoit jeune, d'une figure agréable, ne manquant pas d'esprit, & montrant beaucoup de douceur; qu'il lui seroit facile, aimable comme elle étoit, de prendre sur lui de l'ascendant, & qu'elle trouveroit dans cette union de grands avantages. Lorsque j'ai vu que mes insinuations commençoient à produire un effet sensible, je lui ai présenté le jeune homme; & cinq cens guinées dont j'ai fortifié ce dernier moyen, & que je l'ai priée de recevoir de votre part, l'ont enfin engagée à prendre son parti, en lui prouvant que vous aviez pris le vôtre. Il paroît que leur mariage est décidé. Ils veulent entreprendre quelque voyage. Mademoiselle Dorignon desiroit vous voir avant son départ; ce que j'ai absolument refusé.

Ici Melville soupira. Je vois, mon ami, dit Milord en le regardant, que j'ai bien fait de vous soustraire au danger de sa vue, & qu'il ne faut pas que vous restiez à Londres, tant que j'aurai à craindre ce danger pour vous. Ma chaise sera dans une heure à la porte. J'ai des-

sein de vous conduire ce matin à deux milles pour rendre visite à votre future, & à son pere, qui sont à leur château à *Villasuri*. Melville soupira encore. Il est vrai, dit-il, que l'on rompt difficilement les chaînes du plaisir; que j'éprouve cette difficulté dont je me doutois à peine, & que notre voyage à Villasuri peut être nécessaire; mais vous me donnerez le tems de m'habiller. Cela vous feroit perdre bien des momens, répondit Milord, & rien de plus superflu; c'est une visite sans cérémonie à la campagne, qui n'exige point d'apprêts. D'ailleurs, l'habit que vous voudriez quitter est du meilleur goût, & vous sied à merveille. Il faudroit au contraire le préférer pour la visite que nous voulons rendre.

Lord Clarmond & son fils se mirent en chemin, & arriverent bientôt. Ils trouverent les Dames en négligé; mais les Graces sont toujours parées, & Mademoiselle Harding les rassembloit toutes. Melville ne connoissoit point l'objet à qui sa main étoit promise; son pere avoit gardé le plus profond silence sur les dons que lui avoit prodigués la nature. Prévenu par ce silence, & beaucoup plus

par son goût qu'il conservoit pour la Dorignon, pour Miss Villiers, & pour tant d'autres, il s'étoit fait une désagréable idée de celle qui devoit charmer ses regards. Quelle fut sa surprise, en voyant son injustice égaler son bonheur ! Mademoiselle Harding promenoit ses doigts légers sur la harpe ; elle accompagnoit sa voix plus légere. Melville la pria de continuer, & de ne prendre garde qu'au plaisir qu'on goûtoit à l'entendre. La musique étoit la passion de cet homme volage. En l'écoutant, il sentit que des accens tendres n'ont tant d'empire que parce qu'ils peignent le sentiment, & que le vrai bonheur ne doit pas être dans l'inconstance.

Ce mérite charmant, accompagné de la beauté, ne bornoit pas les avantages de celle à qui il n'avoit supposé que des défauts. Les qualités agréables, les dons solides, la distinguoient beaucoup moins que son extrême sensibilité, & sa touchante modestie. Que devient un homme facile à s'enflammer, en se trouvant vis-à-vis d'un pareil objet, que sa prévention a condamné d'avance ? Son embarras, sans doute, est son premier lan-

gage ; il a dit tout ce qui se passe en lui par ses premiers regards ; & dans les aveux qui peindront son amour, il ne pourra guere s'empêcher de parler de son repentir.

C'est ce qu'éprouva notre inconstant. L'image de la Dorignon fut bientôt effacée ; & celle de Miss Villiers ne conserva plus d'empire : tout se réunissoit en faveur de Miss Harding. Elle paroissoit avoir une ame au-dessus de sa grande fortune ; la maison de son pere étoit noble & d'une magnificence orientale ; sa table étoit servie avec la plus grande délicatesse ; une excellente musique, une compagnie agréable, le jeu, la danse, tout lui promettoit ce bonheur qui est dans l'éclat, & ces plaisirs qui sont dans le cœur. Il parla d'après ses sentimens, d'après ses réflexions ; il établit la confiance malgré la modestie de celle qui l'écoutoit. Miss Harding, pour la premiere fois, fut persuadée de son mérite. Cette façon de déclarer l'amour rend bien aimable un amant à qui le premier coup-d'œil a été favorable.

On pressa Lord Clarmond & Melville d'accorder quelques jours au desir qu'on avoit de faire plus ample connoissance

avec eux. Melville eût demandé volontiers ce qui lui étoit offert ; mais il ne pouvoit pas rester sans préparer par une lettre Miss Villiers au parti qu'il prenoit de ne pas pousser plus loin ses liaisons avec elle. Il avoit déjà pris la plume pour écrire ; il sentit qu'une lettre entraîneroit des inconvéniens. On répond ; il faut écrire encore ; on ne sait à la fin comment prononcer l'adieu fatal. Melville avoit dans son pere le plus zélé des confidens, & le plus habile des négociateurs. Il crut devoir se permettre d'exercer une seconde fois ses talens ; & pour le déterminer plus aisément, ou excuser son inconstance, il eut l'audace de lui parler de son tête-à-tête avec Miss, & lui dire qu'il soupçonnoit un rival dans l'objet qui l'avoit interrompu. La confidence n'étonna point Milord Clarmond, & l'embarras de son fils disparut bientôt. Pensant comme faisoit le Lord sur le compte des femmes, il ne pouvoit condamner ni le nombre des engagemens, ni le nombre des ruptures ; & il pouvoit trouver quelque plaisir à jouir du dépit d'une beauté congédiée ; mais il confondoit Miss Villiers avec une espece de femmes auxquelles elle étoit

supérieure, malgré l'imprudence de sa conduite. Lorsque chargé des intérêts de son fils, il l'aborda pour lui apprendre son sort, il trouva cette fierté qui déconcerte l'esprit, & fait disparoître le mépris. « Je suis trop sincere, Milord; lui dit-elle, pour ne pas avouer que vous dissipez un rêve agréable. Nous avons été également dans l'erreur, Lord Melville & moi. Il a cru qu'il pouvoit se permettre l'imposture avec un être qui paroissoit trop porté à la confiance, & j'ai cru que je ne devois pas me défier d'un homme qui devoit entrevoir que je ne céderois qu'à la conviction. Cette conduite étrange me prouve qu'il manque même d'esprit. Quoi qu'il en soit, Milord, je reçois le coup que vous me portez; & je gémis de ma blessure, beaucoup moins que de mon erreur. Mais il me paroît, malgré l'honnêteté de vos expressions, qu'en vous chargeant du triste emploi de consoler une victime de l'amour, vous avez cru que cette victime pouvoit ne mériter que de la pitié! Apprenez, Milord, que je suis née l'égale de cet homme qui, croyoit peut-être m'honorer par un caprice; apprenez que les larmes que je pourrai

répandre quand j'aurai satisfait à mon ressentiment par mes réponses, n'amolliront point mon cœur ; & qu'alors même je jouirai du droit de mépriser celui qui veut que j'en répande. Après cet aveu, je crois, Milord, que le représentant ici, vous voudrez bien abréger une visite qui n'est que la confirmation de son outrage.

Milord frappé de ce langage, crut devoir honorer du moins ses fonctions en justifiant Melvilie par ses motifs. Il lui dit que les confidences de son fils l'avoient préparé à la dignité répandue dans le discours qu'il venoit d'entendre ; que jamais ce fils, prêt à se marier, n'auroit pris les engagemens qu'il ne pouvoit plus rompre, s'il n'avoit pensé qu'il devoit, à sa famille conjurée, un consentement devenu nécessaire par le délabrement de sa fortune ; qu'il eût même toujours résisté à des vœux si respectables, à des motifs si pressans, s'il n'eût cru que l'amour, qui devoit blesser tous ceux qui auroient le bonheur de la connoître, n'avoit pas accordé à lui seul le bonheur plus grand de lui plaire ; & qu'il espéroit pour elle.... A ce mot, l'honneur, l'amour, le dépit éclaterent dans les yeux de Miss

Villiers. Je suis donc une infidelle qu'on punit, s'écria-t-elle, & non une infortunée qu'on abandonne! Poursuivez, Milord, poursuivez; accumulez les outrages; rendez votre fils plus coupable en dévoilant mieux son cœur. En est-ce assez? m'avez-vous assez éclairée, & verrai-je enfin naître le moment de respirer?

Milord se leva, & toujours plus frappé de cette impérieuse dignité, il manifesta son embarras par quelques complimens flatteurs, qui furent écoutés comme le reste de l'entretien. Miss se jeta dans un fauteuil lorsqu'il fut sorti. La nature eut son tour. Mais une ame offensée conserve toujours de la force; & dans cet état, la réflexion peut aider du moins à réparer le malheur dont elle gémit. Secondée par l'amour-propre, elle ne put croire que le crime de Melville étoit l'ouvrage de son cœur. Ce mariage qu'il alloit contracter le justifioit presque dans son esprit. Une infidélité est volontaire; un mariage ne l'est point. Des parens vous pressent, vous tourmentent, vous caressent, vous effraient; votre fortune est perdue sans le secours d'une héritière; la misère vous attend; ce tableau épouvante; le remède est prêt;

on a pourvu à tout pour vous ; il faut rompre un engagement tendre ; l'amour est foible contre l'autorité, contre les séductions, contre la misère. On balance, on balbutie, on est entraîné ; le repentir, les regrets, les remords éclairent le lendemain un infidèle, & vengent une victime ? Telles furent les réflexions de Miss Villiers. Son esprit romanesque les adopta. Peu s'en fallut qu'elle ne plaignît Melville. Elle crut du moins que son père cruel s'étoit rendu l'organe d'une volonté qui n'étoit pas formée ; & qu'il falloit s'assurer de son sort par une explication, avec Melville. Pendant qu'elle lui écrit pour l'engager à la voir, revenons au conseil de furies qui avoit commencé à persécuter Miss, & à Ladi Blut qui les animoit toutes secrètement.

Cette Dame avoit pris à son service le Laquais insolent que Miss avoit congédié. Un de ses talens, étoit de bien écrire, sans se faire connoître, elle s'amusoit à recueillir des anecdotes qui redigées sur le papier, & ensuite livrées à la presse complaisante & dangéreuse, enrichissoient la boutique d'un Libraire abandonné. Ces mémoires n'étoient pas tou-

jours le dépôt de la vérité. La noirceur de ſon eſprit, & ſa fécondité funeſte faiſoient des volumes très-amples, & très-ſatyriques, de ce qui auroit à peine fourni le canevas d'une hiſtoriette. Elle interrogea Hari, comme auroit pu faire un Inquiſiteur impoſant ; & en découvrit aſſez ſur le tête-à-tête de Lord Melville avec Miſs Villiers pour en faire un roman rempli de la plus odieuſe calomnie. Hari avoit auſſi parlé de Mademoiſelle Mérick, qui appelloit ſouvent Miſs Villiers, *ma chère enfant.* D'après cette découverte, Miſs étoit la fille de celle qui lui donnoit familièrement ce nom. La brillante imagination de Ladi ſuppléa à tout le reſte. Le manuſcrit achevé, fut livré à la preſſe, & tomba dans les mains d'un éditeur de libelles, aſſez bon-homme, déteſtant ſa profeſſion, qu'il étoit obligé de ſuivre, pour faire vivre une femme & ſept enfans. Il étoit l'ami particulier du frère de Mademoiſelle Mérick, & alloit aſſez ſouvent chez elle. Il avoit vu, quelque tems auparavant, notre héroïne montant dans ſon carroſſe. Les noms de Mademoiſelle Mérick, & de Miſs Villiers l'avoient frappé

pendant qu'il corrigeoit les épreuves ; la reſſemblance des noms & du lieu étoit trop grande pour faire moins d'impreſſion ſur ſon eſprit ; (préciſément cette ſcène infâme & romaneſque étoit dans la rue de Borneſtreet.) Son cœur honnête lui reprocha de contribuer à un aſſaſſinat civil. Il mit le manuſcrit dans ſa poche, & alla trouver ſon ami. Ce dépôt mépriſable paſſa bientôt dans les mains du ſenſible M. Hammon, que Mademoiſelle Mérick conſultoit dans tous les cas embarraſſans. Il ſe trouvoit lui-même intéreſſé dans les horreurs qu'il renfermoit. Notre héroïne y étoit repréſentée ſous les plus noires couleurs, elle y étoit traitée comme une fille publique, & comme la fille illégitime de Mademoiſelle Mérick & d'un Maître à danſer : on ajoutoit que ſon père lui avoit donné une éducation diſtinguée, pour la rendre plus propre au rôle qu'elle devoit jouer dans la ſuite ; qu'elle avoit été vendue, à ſeize ans, à M. Hammon qui avoit pris un appartement chez Mademoiſelle Mérick ; qu'il l'avoit toujours entretenue magnifiquement, afin qu'elle pût éblouir quelque jeune homme à la mode, aſſez

fou pour l'épouser ; qu'elle avoit manqué son but avec Lord Melville, qui l'avoit quittée après avoir vu ses vœux satisfaits.

On peut juger de la peine & de l'étonnement de M. Hammon après avoir lu cette abominable histoire ! Il regarde le manuscrit avec plus d'attention, & reconnoît l'écriture de Ladi Blut. Il haïssoit & méprisoit cette femme, quoiqu'elle fût sa parente. Elle ne l'aimoit pas davantage, & le craignoit beaucoup. Il ne balance pas à se rendre chez elle. Il étoit neuf heures du soir : il y avoit beaucoup de monde chez elle. Il la fait prier de passer dans une salle particulière. « Connoissez-vous, Madame, ce papier, lui dit il. » Elle pâlit. — Votre réponse est tracée sur votre front, Madame ; quelle indignité, ou quel lâche amusement ! Je sauve votre honneur en cachant dans mon sein ce monument détestable des jeux de votre esprit ; mais gardez-vous d'offenser Miss Villiers, plus innocente que vous, eût-elle commis la moitié des fautes que vous lui reprochez gratuitement, & avec audace. Les plaisirs atroces de l'esprit sont mille

fois plus mépriſables que les égaremens du cœur. Si votre honte ne ſauve Miſs Villiers de votre cruauté ; ſi vous imprimez jamais une des pages que ces mémoires renferment, je ferai moi-même ceux de votre ame, que vous achevez de me faire connoître, & vous éprouverez que la juſtice indignée a plus d'énergie que la méchanceté.

Laiſſons Ladi Blut aggraver ſes torts par un éclat de rire injurieux, & par une retraite précipitée ; & ſuivons M. Hammon dans les mouvemens de ſa ſenſibilité. Il ſe rend chez Mademoiſelle Mérick, & la tranquilliſe ſur les ſuites de l'écrit que l'honnêteté a dépoſé dans ſes mains Un homme ordinaire eût déſiré de voir Miſs Villiers pour ſe faire un mérite de ſon zèle, & tâcher de placer dans un diſcours bien grave toutes ces phraſes ſententieuſes dont la raiſon accable avec orgueil la jeuneſſe imprudente. Monſieur Hammon connoiſſoit le beſoin de tous les âges, & les ménagemens dus à toutes les paſſions. Il ſavoit que Miſs Villiers avoit beſoin de conſeil, mais il eût regardé comme une contradiction à ſes vues de la faire rougir en l'éclairant ;

& il ne prit pas le parti de lui parler. Rentré chez lui sans avoir demandé à la voir, & après avoir défendu de l'instruire de l'important service qu'il venoit de lui rendre, il lui écrivit le billet qui suit :

« Miss Villiers intéresse un être raisonnable qui vient d'arrêter un complot formé contre elle par la calomnie. » La jeunesse est enviée, & l'envie multiplie ses vengeances par ses interprétations. S'il est vrai que l'aimable personne qu'on a voulu offenser, trop » emportée par sa vivacité, n'ait pas » assez prévu les dangers de sa course » légère, on pouvoit risquer quelques » avis ; mais il est plus doux de se permettre des horreurs ; & c'est ce que » l'on a fait. Miss Villiers jugera le cœur » de celui qui hazarde cette réflexion ; » & il sera convaincu par l'heureux » effet qu'elle produira, que la preuve » d'un sentiment est le meilleur de tous » les avis. »

Le sage Hammon ne se trompoit pas. La jeune personne en lisant ce billet, porta un œil sévère dans son cœur, & y condamna jusqu'à son amour pour Melville ; mais cet amour subsista en-

core ; il falloit plus que des réflexions pour le détruire. Elle s'étoit promis d'avoir un entretien avec lui. Elle écrit sans pouvoir arrêter sa plume, & la lettre est remise à une personne de confiance. Pendant que l'esprit & le cœur se livroient des combats dans l'attente d'une réponse, elle entend le bruit d'un carrosse qui s'arrête à sa porte. Est-ce Melville? A-t-il prévenu les vœux qu'elle vient d'exprimer ? Vient-il confirmer son malheur, ou changer sa destinée ? ..... Non, ce n'est point l'Amour, c'est un Dieu, souvent plus favorable, qui vient s'offrir à son ame agitée. Ladi Herbert le représente ; elle est arrivée à Londres depuis deux jours ; elle a entendu la médisance s'expliquer sur le compte de son amie ; elle a voulu être instruite de sa demeure ; & elle vient toute remplie de cette humanité tendre qui est le premier sentiment que l'on éprouve en apprenant les fautes d'un ami, quand on est digne d'avoir un ami.

Les premiers momens de l'entrevue ne pouvoient être que très-animés. Chacune d'elles avoit deux sentimens à satisfaire ; Miss Villiers sur-tout en se rappellant les qualités touchantes, cette

gaieté ſimple & naïve que Ladi Herbert avoit chérie en elle, & que le temps avoit altérée, ne pouvoit être que très-attendrie, car on ne rougit pas devant ſon amie, on pleure. Elle l'embraſſoit pour la dixième fois, en laiſſant échapper quelques larmes, lorſque la perſonne qu'elle avoit chargée d'aller chez Melville, vint lui apprendre, en lui rendant ſon billet, que ce Lord déjà preſque engagé dans les nœuds de l'hymen, étoit à Villaſury chez M. Harding dont il épouſoit la fille, & n'en reviendroit qu'après la célébration du mariage. Miſs Villiers ſe troubla & s'aſſit dans un fauteuil, en entendant ces mots terribles. Lady Herbert, déjà inſtruite de ſa foibleſſe, ou de ſa folie, ſe précipita ſur elle, en lui diſant, je n'examine point ſi l'on doit regretter l'objet qu'on n'a pas dû choiſir. Pleurez, ma chère, pleurez, je ſçais tout; ne vous contraignez pas devant moi. Melville inconſtant, Melville ingrat, Melville indigne de vous, (malgré ſes titres & ſes agrémens,) ſera trop honoré, ſans doute; mais la nature ne juge point; & l'amour, dans la douleur, doit obéïr. Miſs Villiers tou-

chée de ce discours, sentit pour Miladi un respect, une vénération qui l'emporta sur sa foiblesse. « C'est de la beauté de votre ame que je me sens pénétrée, à présent, lui dit-elle, c'est à vous que la mienne s'abandonne; oui, vous faites disparoître Melville; sans l'oublier, je vis pour vous, je vis par vous, je ne veux tenir qu'à vous. Ah! chere amie, que ce moment m'éclaire! que je me trouve heureuse, & condamnable!

Ladi Herbert répondoit en la serrant dans ses bras, lorsqu'elle fut arrêtée par une apparition, par une visite à laquelle elle ne s'attendoit pas, & qui devoit encore plus surprendre Miss Villiers. On se rappelle ce jeune homme qui interrompit le tête à-tête de Melville & de la jeune Miss, en s'offrant subitement à leurs yeux! C'est encore lui qui vient troubler l'entretien des deux amies: mais il en a le droit, sans en avoir l'intention; & bientôt son indiscrétion produira des effets qui la lui feront pardonner. Ce témoin inattendu, cet indiscret, très-excusable, étoit le frère de Ladi Herbert. Il arrivoit de la campagne pour embrasser sa sœur dont il avoit appris le retour;

La mère la plus sensible & la plus respectable l'avoit chargé de toutes ses tendresses pour une fille chérie qu'elle brûloit de revoir, & qu'une incommodité l'empêchoit de prévenir. Désespéré de ne pas trouver Lady chez elle, en arrivant, & apprenant qu'elle étoit dans la maison voisine, il n'avoit pas balancé à la venir joindre (ne se doutant pas qu'elle étoit en tête à tête avec une personne que l'amour de Melville lui avoit rendu si suspecte, en le surprenant avec elle;) son abord exprime, en même tems, la joie & la surprise. Il ouvre les bras en appercevant sa sœur, & baisse les yeux en reconnoissant Miss Villiers. Ces deux êtres ensemble! que peuvent-ils avoir de commun? Lady aussi pure que la vertu, aussi sage que la raison, vient-elle convertir le vice, ou éclairer la foiblesse? Cette rencontre étonnante doit produire en lui une impression difficile à cacher; mais il se contraindra, il dissimulera, & il cachera sa contrainte parce qu'il est prudent, parce qu'il est humain, parce que toute personne avec qui sa respectable sœur daigne s'entretenir, est dès-lors, digne de ses ménagemens, jusqu'à ce qu'il

qu'il ait pu la mieux connoître. Ce principe devient sa règle de conduite avec Miss. Il évite d'avoir l'air embarrassé ; il fixe ses regards sur Ladi Herbert, sans paroître les détourner de Miss. Il parle à sa sœur avec l'air dégagé d'un homme qui n'a qu'une idée, qui ne voit qu'un objet, ne pense que ce qu'il exprime, & n'a rien à penser de plus. « J'étois à Villasuri, lui dit-il, auprès de Ladi Sophie, cette mère tendre, passionnée, que nous adorons. Nous apprenons votre retour : elle m'engage à partir sur le champ pour venir vous enlever. Elle vous attend, vous desire, vous tend les bras ; il faut vous rendre à ses vœux, ma sœur, il faut partir aujourd'hui même. Oui mon frère, répondit Ladi Herbert, & mon empressement est bien juste ; l'invitation n'étoit pas nécessaire ; je pensois déjà à me rendre à mon devoir ; & j'allois en parler à Mademoiselle que je veux engager à venir avec nous, & que Ladi Sophie sera charmée de connoître. » L'effet que ces derniers mots produisirent sur Sir Watson pensa le trahir. Il eut la force de se maîtriser ; & Ladi Herbert ne s'appercevant pas de ce mouvement secret ;

poursuivit en le priant d'écrire à Ladi Sophie, pour la prévenir sur le plaisir qu'elle vouloit lui procurer en conduisant une amie chez elle. Watson, toujours plus surpris, & craignant enfin de ne pouvoir s'empêcher de le paroître, dit à sa sœur qu'il se rendroit à ses vœux, & qu'il alloit prendre la plume chez elle-même. En sortant, il l'invita, par un signe, à le suivre un moment. Miladi se leva, & ayant suivi son frere sans affectation jusqu'à une premiere pièce, il se hâta de lui demander le nom de la jeune personne qu'il alloit annoncer à Ladi Sophie. Watson en voulant faire parler sa sœur, avoit l'air de s'expliquer lui-même; elle vit qu'il étoit instruit, & s'empressa de détruire les inquiétudes de son frere, sans justifier l'imprudence de Miss Villiers; elle ajouta que touchée de ses regrets, elle vouloit la dérober à sa foiblesse; qu'elle étoit remplie des qualités les plus intéressantes, douée des talens les plus aimables; & elle finit par lui apprendre qu'elle étoit nièce du Colonel Dormer. Watson avoit fait ses premieres campagnes dans le Régiment de ce Colonel, pour qui il conservoit le respect

le plus tendre. Il connoiſſoit la facile crédulité de la jeuneſſe, & tout l'art de Melville pour ſéduire un objet ſans expérience. Ses diſpoſitions changerent en un moment. Miſs étoit belle ; il étoit né ſenſible. Un objet crédule eſt excuſable ; un objet trompé eſt intéreſſant ; un objet qui rougit acquiert plus de vertu. Il fait cette réflexion, quitte ſa ſœur, emporte des idées flatteuſes, & ne va plus prendre la plume que pour annoncer un objet aimable.

Dès qu'il a écrit ſa lettre, il revient. Ladi Herbert a prévenu Miſs. Il la trouve plus raſſurée, plus belle ; il ne voit plus dans ſes yeux que l'intérêt & les regrets d'une paſſion dont la mauvaiſe foi s'eſt jouée. Il deſire de pouvoir la conſoler, lui parler en particulier pour la raſſurer encore ſur ce qu'il penſe, ſur ce qu'il ſent. Miſs deſire auſſi de l'entretenir en ſecret pour juſtifier ſon cœur en condamnant ſa conduite. Elle a beſoin de l'eſtime du frere de ſon amie ; elle ne penſe pas à plaire ; elle aime encore Melville ; elle ne veut que reſpirer ſans honte dans une ſociété vertueuſe. L'occaſion que l'un & l'autre cherchent à faire naître ſe pré-

ſente avant le départ. Que Miſs acquit de droits ſur un cœur qu'elle ne cherchoit pas à enflammer ! que Watſon établit avantageuſement pour lui la ſupériorité d'un galant homme ſur un ſéducteur, quand on vient d'être abuſée !

On monte en carroſſe après cette explication, & l'on arrive quelques heures après à Villaſuri.

Si la Vertu étoit deſcendue ſur la terre, elle auroit pris la figure de Ladi Sophie. Quoiqu'elle n'eût plus la fleur de la jeuneſſe, elle étoit encore belle ; ſon air étoit modeſte & noble, on pourroit même dire impoſant, s'il n'avoit été tempéré par la douceur de ſa phyſionomie. L'heureux calme de ſon ame étoit peint ſur ſon viſage : ſimple & naturelle dans toutes ſes actions, les bornes de ſa fortune, autrefois plus conſidérable, l'avoient éloignée du grand monde : reſtée veuve extrêmement jeune, elle s'étoit dévouée à l'éducation de ſon fils unique, le Colonel Watſon. Les exemples des ſes ancêtres, ſouvent répétés dans ſes diſcours, étoient les leçons eſſentielles qu'elle lui avoit données. Watſon avoit répondu à ſes ſoins. Comme Militaire, comme

citoyen, comme homme du monde, comme fils, comme frere, il avoit toutes les qualités qui distinguent, qui attachent; & il en sentoit si bien le prix, que craignant de les obscurcir par des dehors brillans, dont la vivacité de l'esprit & le charme de la figure le rendoient susceptible, il restoit constamment dans les bornes aimables de la simplicité.

Ladi Sophie fit à Miss Villiers un accueil qui l'établit tout d'un coup dans la maison. Le Colonel lui en fit les honneurs avec une modestie qui l'élevoit à chaque instant au-dessus de Melville, dont elle étoit cependant toujours occupée. Dans leurs entretiens, il ne lui parloit jamais du goût qu'il commençoit à ressentir pour elle; il lui parloit encore moins des sentimens qu'elle pouvoit conserver pour Melville. Il s'établissoit dans son cœur par les soins, & sur tout par le désintéressement apparent de ces mêmes soins; il lui laissoit la liberté de le distinguer, & paroissoit ne la distinguer lui-même, que parce qu'elle pouvoit avoir besoin d'être rassurée dans sa situation.

Un jour qu'ils se promenoient seuls sur une terrasse, un char brillant passe

ſous les murs qui la ſoutenoient. C'étoit le carroſſe de Melville, qui, ſeul avec ſa jeune épouſe, ſembloit la promener en triomphe, pour braver les victimes de ſon inconſtance. Miſs Villiers ſentit dans le moment tout ce qu'un pareil ſpectacle peut faire éprouver. L'honnête Colonel, qui eût rougi de profiter du dépit d'une ame bleſſée, craignit également d'apporter trop de ſoin à la conſoler. Il parla du carroſſe, du maître, du mariage, de la femme & de la courſe, avec la ſimplicité d'un bon eſprit qui voit les choſes comme elles doivent être; & en effet, Melville qui ne ſavoit pas que Miſs Villiers fût à Villaſuri, n'avoit eu aucun deſſein impertinent, en paſſant ſous ſes yeux; mais l'air d'empreſſement pour ſa femme annonçoit que tout autre ſentiment étoit éteint dans ſon cœur; & juſques-là elle avoit aimé à penſer que forcé de ſe marier, il conſervoit de l'amour pour elle.

Souvent le dépit réſiſte aux plus fortes réflexions, & les plus foibles circonſtances le font triompher. Un mouvement qu'elle fit, un mot qu'elle prononça, apprirent au Colonel que l'air du déſin-

téreſſement n'étoit plus néceſſaire. Si l'eſprit, auprès des femmes, conſeille ſouvent la modeſtie, il a auſſi des inſpirations toutes prêtes pour les occaſions plus favorables ; & ce ſont généralement les hommes qui ont ſu ſe conduire dans ces deux ſituations, qui peuvent ſe flatter d'avoir inſpiré un véritable amour. Watſon ne négligea, ni ne précipita ſon triomphe ; & il entrevit ce bonheur, qui n'eſt véritablement ni dans l'amour, ni dans l'hymen, ni dans l'union des deux, mais dans l'appréciation de tout ce qu'on a pu faire pour ramener un jeune objet à des principes ſolides, & à des ſentimens raiſonnés.

Miſs Villiers entrevoyoit auſſi le bonheur qu'une ame honnête lui préparoit ; mais devenue plus ſage & plus modeſte, elle oſoit à peine s'avouer ſes conjectures. Une aurore naiſſante dans un horiſon très-éloigné flattoit ſes regards, ſans établir ſa confiance. Elle penſoit quelquefois qu'on alloit revenir à Londres, qu'elle y avoit laiſſé des dettes, & que ſes fonds étoient épuiſés. Elle écrivit à Mademoiſelle Mérick, & dans ſes lettres, l'éloge de la raiſon qu'elle avoit acquiſe, étoit

toujours mêlé à l'aveu de ſes embarras & de ſes inquiétudes. La ſenſible Mérick lui apprit un jour que ſes dettes avoient été payées la veille par une main inconnue. La ſurpriſe de Miſs eſt extrême. Seroit-ce le Colonel qui, mieux inſtruit qu'elle, ne voudroit !.... Seroit-ce Ladi Herbert, qui, généreuſe autant que diſcrete !.... Non, c'eſt encore M. Hammon. Après l'avoir conſolée dans ſes peines, après avoir prévenu l'outrage qu'on lui préparoit, il a voulu ſavoir ce qu'elle étoit devenue ; il a voulu lui faire parvenir des conſeils. Il a interrogé la Mérick ; la Mérick a parlé, a fait lire ſes lettres ; & le ſenſible, le délicat, le ſage Hammon s'eſt dit à lui-même : il ne faut pas qu'un jeune objet qui commence à s'éclairer des lumieres de la raiſon, ſoit troublé, ſoit découragé par le ſentiment des peines & par la crainte des humiliations ; & il a payé ſes dettes, pour n'avoir pas à ſe reprocher l'inertie de tant d'êtres vainement éclairés, & plus vainement ſenſibles. Il ira plus loin. Depuis long-tems, Ladi Sophie eſt l'objet de ſa vénération ; il n'a jamais laiſſé paſſer une année ſans aller l'honorer chez elle, ſans

faire un voyage de quelques jours à Villasuri. Il a aujourd'hui un motif plus pressant pour faire ce voyage ; il part, & il éprouve en arrivant, par l'accueil qu'on lui fait, combien il regne de sympathie dans les ames honnêtes. Miss Villiers rougit à son aspect. C'est le mouvement de la reconnoissance. Ce moment l'éclaire sur la main qui a versé le baume de la tranquillité dans son sang. Elle l'aborde & le remercie avec une timidité touchante. Moi, Mademoiselle, lui repond Hammon avec plus de pudeur, vous avoir rendu des services! vous vous trompez ; serois-je ici, si je vous avois obligée à Londres ? L'homme généreux évite d'entendre les remercîmens que vous me faites ; il est jaloux d'un mystere qui lui conserve sa jouissance. Je viens voir Ladi Sophie, qui tous les ans reçoit le même hommage de ma part.

Miss Villiers n'insiste point. Mais ses regards confirment les mouvemens de sa gratitude. M. Hammon animé par la joie si douce des bienfaits & par le désir de rendre encore un plus grand service à Miss, anime tout dans la société, se plaint d'y trouver de la langueur, & pro-

poſe de ſe charger de l'amuſement général, pourvu que pendant quatre jours on obéïſſe aveuglément à ſon génie. L'unanimité des avis lui donne un empire abſolu. Il ordonne des voitures pour le lendemain; & Ladi Sophie plus heureuſe & plus charmante que perſonne quand elle peut contribuer au plaiſir commun, eſt la première à ſe trouver dans la ſalle du rendez-vous. On part. Les voyageurs n'ont point d'objet, & le conducteur paroît n'en avoir pas davantage. Le caprice de ſon imagination décide, en apparence, du choix des routes, on s'arrête quand on eſt fatigué. Les prairies, les montagnes, les châteaux deviennent des lieux de ſéjour, ou de ſimple repos, ſuivant les agrémens ou les commodités qu'ils offrent. Enfin après quatre jours de courſe incertaine, vagabonde, dont le mouvement paroît être l'unique objet, & dont la fatigue ſera vraiſemblablement le terme, on arrive à dix heures du ſoir, dans un château que quelques perſonnes de la compagnie connoiſſent, & qu'aucune ne reconnoît. Les Poſtillons avoient l'ordre ſecret de ſe détourner, de prendre une route myſtérieuſe, de tromper la cu-

rioſité. M. Hammon, deſcend tout ſeul de voiture. Il dit connoître le maître de la maiſon, & il exige qu'on lui laiſſe le plaiſir de lui cauſer une agréable ſurpriſe. En effet, il connoît beaucoup, il honore depuis long-tems le Colonel Dormer; & c'eſt lui que l'on va voir paroître. Quel eſt l'objet de M. Hammon? De dépoſer Miſs Villiers dans le ſein de ſa famille, de la ravir au monde qui l'a trop éblouie, & qui pourroit l'égarer encore, ſans qu'elle penſe que l'on exécute un projet raiſonnable, ſans qu'elle puiſſe ſe plaindre d'aucune contrainte. Voilà la raiſon, voilà la vraie humanité. M. Hammon laiſſera des traces profondes dans l'ame de ceux qui auront bien apprécié la ſienne; il acquerra des amis toutes les fois qu'on lira l'hiſtoire de ſes vertus; & la femme reſpectable qui nous a tranſmis ces traits d'une ame ſublime, ces ſentimens qui nous apprennent à ſubſtituer les bienfaits aux conſeils, & à épargner l'amour-propre, en éclairant la foibleſſe, partagera avec cet homme rare, le goût, l'eſtime, & le reſpect que l'on éprouvera pour lui.

Miſs Villiers à qui la reconnoiſſance

donne un instinct particulier, devine le motif du protecteur de sa raison renaissante. En embrassant son oncle elle fait entendre à son bienfaiteur qu'elle est moins touchée de sa bonne fortune par le plaisir de la surprise, que par le respect du motif. M. Hammon qui ne répond rien dans ce moment, dissimule encore mieux dans un entretien particulier. Il a deviné que le Colonel Watson, devenu sensible aux charmes de Miss Villiers, a des projets, peut-être combattus par l'ambition. Il ne s'occupe plus que du soin de fixer ses idées. Lorsqu'il y est parvenu, il parle à Miss; il se fait connoître pour l'homme généreux à qui elle doit le bonheur qui l'attend, par une suite des premiers services qui lui ont été rendus. Il sauve encore l'amour-propre en parlant comme un père; il parle avec la force de l'ame; il appuie sur ce qu'il a fait, pour rendre plus sensible le besoin d'une jeunesse foible; il reçoit les remercîmens de Miss; il la prie de n'oublier jamais le plaisir qu'elle goûte à témoigner sa reconnoissance; & il lui dit ensuite ces mots consolans : *ma chère Miss, on est sûre de sa raison pour*

la vie, quand on sent aussi bien le bonheur de l'avoir retrouvée.

Le mariage fut célébré quelque tems après ; & l'amour couronna l'Hymen de tant de roses, que l'on vit bien que leur union seroit durable.

Pour suivre Marie dans le cours de ses aventures, nous avons laissé Louise à l'écart. Nous ne la rappellerons que pour l'unir à l'amant estimable dont elle étoit occupée, lorsque sa sœur quitta Belfond. Ce double Hymenée fut célébré le même jour.

Le Roman contient beaucoup de détails dans lesquels nous n'avons pas dû entrer. La plume délicate à qui nous devons cette traduction, n'en a négligé aucun. Elle étoit sûre de faire tout lire. Nous n'avons pas les mêmes avantages, & nous ne faisons d'ailleurs qu'un extrait.

SUITE
DE LA PREMIERE CLASSE.

MÉMOIRES
DE MADEMOISELLE STERNHEIM,

Par Madame DE LA ROCHE, 1773.

Il ne nous arrive pas de revenir sur des Ouvrages que nous avons déjà analysés; mais les habitudes, les conventions même sont soumises à l'empire des circonstances. Quelle loi pourroit nous empêcher d'être honnêtes!

Des personnes respectables qui s'intéressent à la réputation de l'Auteur de ces *Mémoires*, nous ont écrit de la maniere la plus pressante, pour nous faire observer que la briéveté de l'extrait qui en fut fait dans le Vol. de Sept. 1778, réduisoit cet Ouvrage plein de détails, de réflexions, de sentimens, de caracteres, à la sécheresse des fictions dont tout l'intérêt se réduit à l'opposition des personnages, & à les faire agir confor-

mément à cette opposition. « Il peut y avoir, » nous dit-on, un art infini à les faire parler. » La pensée, la réflexion, le développement, » l'énergie, la délicatesse, le coloris sont quel- » que chose, sont beaucoup dans un Ouvrage » de passion; & nous ne croyons pas qu'un » extrait soit fidele, quand il laisse ignorer ce » mérite, ce charme que l'on sent si bien au- » jourd'hui ».

La lettre qui nous a été adressée renferme d'autres objets de réflexion dans le détail desquels nous n'entrerons point. Elle est accompagnée du nouveau travail qu'on exige *de notre justice*. Nous nous rendons à des vœux aussi naturels, & notre répugnance n'est que de paroître céder seulement par complaisance, quand nous sommes animés par un sentiment qui doit faire plus d'honneur.

Dans la note qui précede l'extrait, qu'on nous reproche d'avoir borné à une courte notice, nous avons dit que ce Roman, quoique publié simplement par M. Vieland, lui étoit généralement attribué; & qu'il avoit été traduit de l'Allemand en François par Madame de la Roche, femme d'un Conseiller intime de l'Electeur de Treves.

PEIGNEZ-vous une taille au-dessus de la médiocre, & très-bien proportionnée ; un visage ovale & rempli d'expressions ; de beaux yeux bruns, encore plus touchans que vifs ; une belle bouche, des dents admirables ; joignez-y des manieres nobles ; des cheveux châtains qui descendent jusqu'à terre ; un son de voix qui part du cœur & qui y va ; des expressions choisies sans recherche ; une danse peu savante, mais pleine de charme ; le talent de chanter, de jouer du luth ; vous aurez le portrait de l'Héroïne de ce Roman, (Mademoiselle de Sternheim). A neuf ans elle perd sa mere ; à dix-neuf, elle perd son pere, Colonel, Seigneur de Paroisse, & elle se voit forcée par décence à vivre chez sa tante ; la Comtesse de Loeban, femme chez qui rien n'est vrai que l'art. La douceur & la bonté sont dans ses yeux, non dans son cœur ; l'agrément de son esprit, & ce ton qu'elle a pris à la Cour, ne sont que le vernis trompeur des vices de son ame.

Sophie Sternheim se trouve chez sa tante comme dans un nouveau monde.

Accoutumée à une parure modeſte, elle aime peu à paſſer à ſa toilette pluſieurs heures, & ne ſauroit méditer long-tems ſur le choix de ſa robe & de ſes parures. Lui vient il quelque bonne penſée, elle n'oſe en faire part, parce qu'on la trouve ridiculement ſérieuſe. Son ame eſt toute remplie de ſentimens, & elle n'apperçoit autour d'elle qu'une joie folle & emportée, des ſaillies ſans ſel, ou des éclats de rire ſans ſujet.

Enfin, il ſe préſente à ſes yeux un Anglois, Milord Seymour, qui offre l'heureuſe réunion d'une ame élevée, d'un eſprit pénétrant, d'un cœur où la douce humanité réſide. Ce qui le diſtingue ſurtout de la foule des hommes, c'eſt ſon regard *vertueux*, s'il eſt permis de s'exprimer ainſi; car il eſt le ſeul dont les yeux n'aient point offenſé Sophie, le ſeul qui n'ait point produit en elle un mouvement antipathique. Mais ce Lord qui ſentoit bien le mérite de Sophie, étoit dévoré du *ſpleen*. De tems à autre une profonde triſteſſe paroiſſoit ſur ſa phyſionomie, & ſouvent il rêvoit appuyé ſur l'embrâſure d'une fenêtre, près de laquelle Sophie étoit aſſiſe avec une amie.

Les talens de Sophie, ſes graces & ſon aimable modeſtie enchantent Seymour; jamais il n'a ſi bien connu l'amour ni le bonheur qu'on goûte en aimant; mais il faut qu'il étouffe ſes ſentimens & qu'il les renferme dans ſon ame; car Sophie, cette noble & charmante créature, eſt deſtinée, par le Comte & la Comteſſe de Loeban, ſon oncle & ſa tante, à devenir la Maîtreſſe du Prince de ***, leur Souverain. Ce complot déteſtable eſt connu de toute la Cour, hors de Sophie; Seymour veut l'en avertir, mais Milord G*** ſon oncle & ſon protecteur, l'en détourne; Seymour ſe jette aux pieds de Milord, pour le conjurer de permettre qu'en offrant ſa main à Sophie, il ſauve ſon honneur & ſes charmes. J'ai moi-même, lui répond ſon oncle, la plus haute eſtime pour cette jeune perſonne; je ſuis convaincu qu'elle fera échouer cet odieux projet; mais auſſi long-tems que la Cour verra en elle une Maîtreſſe déſignée, je ne puis conſentir à un pareil mariage. Vous ne devez point épouſer une femme dont la réputation ſeroit équivoque. J'eſpère que cette jeune perſonne triomphera; mais ſon triomphe doit écla-

ter aux yeux de tout le monde, avant que vous puissiez vous décider publiquement en sa faveur. Qu'on juge combien la situation de Seymour est pénible & faite pour le tourmenter ! Il voit ce qu'il aime environné des piéges de la séduction ; tantôt les principes de Sophie le rassurent ; souvent aussi l'idée de la foiblesse humaine lui fait tout appréhender.

Le Prince étoit encore absent ; mais un autre rival, non moins redoutable, plus ardent même & plus actif, (Milord Derbi), se proposoit aussi d'anéantir les projets de Seymour. Derbi ne connoissoit dans l'amour que ce qu'il n'est pas permis d'en laisser paroître. Tour à tour il avoit subjugué des beautés de toutes les classes, & surpris dans ses filets l'orgueil, la la sagesse, la coquetterie. Il manquoit à sa gloire de s'emparer de Sophie Sternheim, qu'il regardoit comme la conquête la plus difficile & la plus glorieuse.

Derbi se rend comme par hazard à la campagne du Comte F***, où Sophie devoit passer quelques jours. Dans des promenades qu'il fait avec elle, il commence à s'insinuer dans son esprit par l'agrément & la variété de ses conversa-

tions; mais peu s'en faut qu'il ne se trahisse déjà lui-même par la vivacité avec laquelle il saisit sa main, en s'écriant en Anglois, (langue que sait Sophie): « Dieu! si l'a-» mour une fois agite ce sein, si cette » expression de tendresse devient son ou-» vrage, quel sera le bonheur du mortel » qui..... ». Sophie parut émue; ses réponses étoient entrecoupées. Derbi se tut, retira sa main, & s'efforça par son respect de diminuer l'impression que faisoit sur Sophie l'impétuosité de son caractère.

» Il étoit tems de revenir à moi, (dit » Derbi dans une lettre à un de ses amis), » & tout le reste de la soirée, je fis des » efforts pour paroître calme & respec-» tueux. Ma colombe n'est point encore » assez apprivoisée, pour voir de près le » feu de ma passion. Celui-ci fit tant de » ravage dans mon ame durant la nuit, » qu'il me fut impossible de dormir un » seul instant : toujours je voyois cette » Sophie devant moi, & vingt fois ma » main se ferma avec la même vivacité » que j'avois pressé la sienne. Je jurai » qu'elle seroit à moi, soit qu'elle m'ai-» me, soit qu'elle me haïsse. Oui, si elle

» prend pour moi de l'amour, un vio-
» lent amour, il est possible qu'elle *m'en-*
» *chaine ;* mais dussé je à jamais la trou-
» ver insensible, encore faut-il que je la
» possede ».

Le lendemain Derbi fut auprès de Sophie, également doux & soumis, tandis qu'elle étoit silentieuse & réservée. Après le repas, ils se rendirent au Village voisin, avec Mademoiselle R**, une petite voiture couverte d'un tissu d'osier passa devant eux ; elle renfermoit une famille presque entière. La tristesse se peignoit sur le front de la mère, le visage pâle & défait de trois jeunes enfans ; leur habillement usé, tout annonçoit la douleur, & les besoins de la misère. Le cœur de Sophie fut vivement ému ; elle accompagna d'un regard triste la voiture qui s'arrête à l'hôtellerie où descendent les voyageurs.

Sophie ne put en détourner les yeux. Je connois cette femme, dit-elle à Mademoiselle de R** & à Derbi ; j'ai deux mots à lui dire. « Comme elle m'adressoit
» la parole, dit Derbi à son ami, je
» donnai un signe de consentement. Mais
» que D.. pensai-je, cette fille a-t-elle

» à démêler avec cette femme ? Ne se-
» roit-ce pas une porteuse de billets
» doux, une de ces creatures obligeantes
» qui se mêlent d'intrigues, d'affaires
» secrètes ? Hem ! Hem ! Qu'en-est-il
» de cette vertu sévère ?

Pendant que Derbi portoit sur Sophie des jugemens aussi cruels & aussi téméraires, Sophie interrogeoit cette pauvre femme, à qui deux de ses enfans demandoient, en criant, du pain & du lait. « Regardez moi, lui disoit-elle, « comme une amie qui désire de vous » être utile dans un lieu où vous paroissez étrangère. Je suis riche & indépendante ; mon cœur connoit les devoirs que l'humanité & la religion » prescrivent : permettez que je les » remplisse à votre égard, & ne m'enviez pas le plaisir d'adoucir vos peines ». Elle lui présente quelque argent, ordonne à l'hôtesse de procurer de bons lits, & une bonne nourriture à la mère & aux enfans, & pour le lendemain une voiture commode qui la conduise chez elle avec sa famille.

Derbi apprend tous ces détails par un de ses domestiques à qui il ordonne d'in-

terroger la maîtresse de l'auberge. Il se promet bien de faire usage de cette occasion imprévue ; il veut déterrer cette famille, & lui faire des dons, en prenant le masque de l'incognito, masque qui, grace à ses précautions, deviendra transparent pour Sophie ; d'ailleurs il a soin de ne dire & de ne faire que des choses raisonnables, toutes les fois qu'elle est à portée de le voir ou de l'entendre. « Cependant, dit-il, la balance penche toujours en faveur de Seymour. » Je voudrois bien savoir pourquoi cette » folle, dans la fleur de l'âge & de la » santé, préfère ce pâle mortel à ma » figure brillante, à mes joues fraîches » & colorées, le ton langoureux de sa voix » au son gai de la mienne ! Pourquoi » elle cherche ses mornes regards, & » évite mes yeux si parlans ».

Cependant le Prince arrive, & donne des fêtes à sa Cour sous différens prétextes. Tant qu'elles durent, la basse complaisance fait naître des accidens qui paroissoient imprévus, afin de placer sans cesse le Prince à côté de Sophie. Ses attentions sont si marquées, que déjà les courtisans se croyent tous obligés de dé-

biter au nouvel astre levant une flatterie bien ou mal amenée. Portée dans toutes les occasions à la bienfaisance, Sophie implore auprès du Prince la grace d'une famille malheureuse & opprimée, & l'obtient. C'étoit la même famille qu'elle avoit déjà soulagée. « Je promets, dit » le Prince à la plus zélée, à la plus » aimable des solliciteuses, que tous les » vœux de son cœur seront remplis, si » je puis obtenir qu'elle m'accorde des » sentimens favorables. Peu s'en fallut » dans cet instant (lettre de Mademoi- » selle Sternheim,) que je ne haïsse & » ma pitié, & la famille qui en étoit » l'objet; car le Prince me regardoit de » la manière la plus expressive; & quand » je voulus retirer ma main; il la retint » avec force en l'élevant contre son sein: » oui, répéta-t-il, j'emploierai tout, » pour obtenir de vous des sentimens » favorables. Ceci fut dit si haut, & » avec un trouble & une ardeur si mar- » qués dans sa physionomie, que les » regards se fixèrent sur nous, & qu'un » frisson me saisit. J'arrachai mes mains » d'entre les siennes, je lui fis une pro- » fonde révérence, & j'allai me placer

» un

» un peu confuse derrière la chaise de » ma tante. Le Prince me suivit des yeux » en me menaçant du doigt ».

L'assemblée finie, Sophie va chez ces malheureux, dont elle s'étoit rendue l'ardente protectrice. A peine leur annonçoit-elle les graces du Prince, que Derbi qui faisoit épier tous les pas de sa maîtresse, passe près des fenêtres : on entend frapper contre les volets ; on les ouvre ; & aussitôt un sac d'argent tombe pésamment sur le plancher. Sophie se hâte d'approcher la tête de la fenêtre, & entend très-distinctement la voix de Derbi, qui disoit en Anglais. « Dieu soit loué, » j'ai pourtant fait une bonne action, » quoique je passe pour être méchant à » cause de ma gaieté.

Ce langage & ce procédé émurent jusqu'au fond de l'ame la crédule & sensible Sophie. Peut-être, dit-elle, Milord Seymour n'est-il pas aussi bon qu'il paroît l'être, ni Milord Derbi aussi pervers qu'on dit qu'il l'est. Le sac fut ouvert, & l'on y trouva cinquante carolines : jugez de la joie qu'il produisit ; père, mère, enfans, tous pleuroient & se serroient les mains tour-à-tour : peu

s'en fallut qu'ils ne baisassent cet or, en l'appuyant contre leur cœur.

Cependant tous ceux qui veulent plaire au Prince, cherchent à s'emparer de l'esprit de Sophie; toute leur adresse consiste à parler de l'amour & des liaisons galantes avec un ton léger, & beaucoup de persifflage sur la pudeur & sur la vertu. Sophie est révoltée de ces discours, mais Derbi ne lui montre que respect; il ne se croit pas, dit-il, digne de parler d'amour à une femme adorable, avant que modélé sur son exemple, il ne soit devenu digne d'elle en l'imitant.

Les discours passionnés du Prince & ses éloges éternels, déplaisoient à Sophie; l'indifférence affectée de Seymour l'affligeoit, l'esprit de Derbi lui plaisoit; il lui paroit attentif à faire le bien, mais pourtant, dit-elle, il passe pour méchant homme; il faut qu'il ait donné lieu à une opinion si répandue. Le moyen de vivre avec un homme que le public n'estime pas! O Seymour! ame noble & bienfaisante! d'où vient cette mélancolie que j'apperçois sur votre front & sur vos yeux, par-tout où je suis?

Sophie aimoit la danse, le Prince se

flatta qu'un bal la rendroit plus docile & plus complaisante : on décida qu'il y auroit un bal masqué pour le jour de la naissance de son Altesse. Le Comte, la Comtesse de Loebau & Sophie devoient représenter des Musiciens Espagnols, qui parcourent les rues durant la nuit, & s'arrêtent devant les maisons pour chanter. Le Prince fournissoit à Sophie l'habillement, sans qu'elle s'en doutât ; mais deux jours avant le bal, le bruit s'en répandit à la cour, à la ville, & l'on répéta de tous côtés que le Prince donnoit des bijoux à Mademoiselle Sternheim, & que lui-même porteroit ses couleurs. Seymour en l'apprenant, se livra à tous les transports de la colère & de l'indignation.

Sophie entra dans la salle avec un luth & chanta un air ; ses beaux cheveux flottoient négligemment sur ses épaules. Sa gorge étoit moins couverte qu'à l'ordinaire ; les manches de sa robe retombant en arrière, pendant qu'elle jouoit du luth, laissoient voir l'heureuse proportion de son bras ; & elle fit entendre les sons les plus harmonieux. Le Prince en manteau vénitien, la contemploit, de sa loge ; le désir & l'espérance brilloient dans ses

yeux. Seymour en domino noir, appuyé contre une fenêtre, la regardoit avec des mouvemens convulsifs. Les dons du Prince dont Sophie étoit parée, la complaisance d'avoir chanté pour lui, (elle qui savoit en être aimée,) tout la faisoit regarder dans la salle comme sa maîtresse; & il eût paru ridicule d'en douter, lorsqu'on vit le Prince quitter son premier masque, s'absenter, & reparoître avec les couleurs de Sophie.

Seymour étoit furieux. « Ah! si j'avois » eu, (dit-il à son ami), le pouvoir de » lui ravir tous ses talens, & les charmes enchanteurs de sa figure, je l'eusse » fait dans cet instant. Oui, j'aurois préféré de la voir défigurée, malheureuse, » je dis plus, la voir morte, que d'être » le témoin de sa destruction morale ».

Cependant le Prince s'approche de Sophie, passe les bras autour d'elle; car on dansoit une allemande: abusant de la liberté de cette danse, il la presse contre son sein, & lui fait parcourir toute la longueur de la salle. A ce Spectacle, l'affliction muette de Seymour se transforme dans une ardente colere; il sort, se revêt d'un second masque blanc en chau-

ve-souris, rentre dans la salle, & s'approche de Sophie, pour l'accabler des plus vifs reproches. Comment, lui dit-il, osez-vous étaler ces honteux ornemens! tout le monde vous mépriſe, vous qu'on avoit adorée. Ces paroles lui causerent la plus violente surpriſe. *Qui, moi, moi!*.. Voilà tout ce qu'elle put répondre, appuyant une main contre la poitrine de Seymour, & étendant l'autre pour le saiſir. Seymour s'échappe dans la foule, ſe précipite dans l'eſcalier, & diſparoît ſans avoir été reconnu de perſonne, hors de Derbi, qui le fit ſuivre juſques chez lui; & l'infortuné Seymour alla promptement cacher ſa mélancolie & ſes tranſports dans un village iſolé, n'oſant plus, ne voulant plus s'informer de tout ce qui ſe paſſoit à la Cour, de peur d'apprendre le triomphe du Prince.

Sophie, que ſon Amant jugeoit ſi mal, quittoit le bal, rentroit dans une chambre où étoient ſon oncle & ſa tante, dépouilloit ſa tête des diamans qui l'en couvroient, & les jettoit à terre avec indignation. Ses mains tremblantes délient le cordon de ſon maſque, arrachent les dentelles qui ornent ſon col, & mettent

ſes manchettes en pieces. Le Prince arrive, tombe aux pieds de Sophie, & la prie, dans les termes les plus tendres, d'expliquer la cauſe de ſa fuite. « Que » ſignifie, répondit-elle, cette poſture » humiliante ? Répare-t-elle la perte de » ma réputation ? — O ma Tante, que » vous êtes cruelle envers l'enfant de vo- » tre ſœur ! — O mon Pere, en quelles » mains m'avez-vous confiée » ! La Comteſſe de Loebau fut aſſez barbare pour faire des reproches à Sophie ſur ſa conduite. Celle-ci ne répondit que par les larmes qui couloient de ſes yeux levés au Ciel. Elle rentra chez elle malade, indiſpoſée, & ne formant d'autre vœu que celui de quitter la Cour, & de ſe retirer dans ſes terres ; deſir auquel Monſieur & Madame de Loebau, ſes tuteurs, oppoſoient une réſiſtance abſolue.

Tandis que Seymour ſe déſoloit dans ſa ſolitude, Derbi faiſant de ſes talens pour l'intrigue un indigne uſage, tantôt faiſoit parvenir à Sophie de petites lettres ſatyriques, où l'on tournoit en ridicule ſa maladie & la ſcene du bal, où l'on exagéroit de légeres plaiſanteries que s'étoit permiſes ſur ſon compte l'oncle de

Seymour ; & tantôt lui faisoit, par ses agens, l'offre de sa main, laissant à son choix de publier ou de taire le mariage, (résolu intérieurement, en cas que son offre fût acceptée, à métamorphoser son Valet de chambre *John* en Chapelain).

Sophie tient compte à Derbi de ses sentimens ; elle croit voir en lui le seul homme qui s'intéresse véritablement à son sort ; & frémissant des inconvéniens attachés à un mariage public, elle consent à un mariage secret, pourvu qu'il soit béni dans la maison de son oncle, ne voulant en sortir qu'avec un époux digne d'elle.

Le fourbe *John*, sous l'habit d'un Chapelain, prononce un petit discours, récite en balbutiant la liturgie, & leur donne la bénédiction nuptiale. Sophie, pleine de confiance, & aussi incapable de deviner une mauvaise action que de la commettre, pressant sa main contre la poitrine de Derbi, lui dit : Milord, il ne me reste plus sur la terre que vous, & le témoignage de ma conscience.

A la faveur du mouvement inséparable d'une fête qu'on donnoit ce jour-là, tous deux sans être apperçus entrent dans une berline, & arrivent dans un village

écarté où Sophie est inconnue de tous ceux qui la voyent.

A peine Sophie & Derbi vivent-ils ensemble, qu'ils sentent trop qu'ils n'étoient pas nés l'un pour l'autre. Derbi n'aime que les saillies de l'esprit ; la douce & timide tendresse de Sophie n'est point le retour que demande son amour impétueux & brûlant. Son humeur est toujours inégale : tantôt d'une gaieté extrême, tantôt froide & sombre ; ses regards se fixent sur Sophie souvent avec un souris, souvent avec l'expression d'un mécontentement secret. Sur-tout il la questionne souvent sur Milord Seymour, sur l'inclination qu'elle avoit sentie pour lui ; & la trop grande franchise de ses réponses nuit encore à leur bonheur mutuel. Derbi, avant la consommation de son faux mariage, se reprochoit quelquefois de s'en occuper ; il en sentoit quelques foibles remords, qui peut être un jour l'eussent rendu à la vertu ; il n'en éprouve plus, & ce malheureux part pour l'Angleterre, & abandonne dans un village l'infortunée Sophie. « Vous n'avez jamais » été, lui écrivit Derbi, sensible à ma » tendresse ; Seymour seul possede cette

» vive tendreſſe que j'aurois deſiré mé-
» riter de vous. Vous êtes la premiere
» femme qui m'ait déterminé au ma-
» riage ; cependant, en le formant j'ai
» conſervé aſſez de prudence pour m'aſ-
» ſurer de vos diſpoſitions à mon égard,
» & pour cela, j'ai déguiſé un de mes
» gens en Eccléſiaſtique. Mon amour &
» mon honneur ſe trouvoient liés par
» cette bénédiction prétendue, autant que
» ſi le Primat d'Angleterre nous l'eût
» donnée. Mais comme le rapport des
» caracteres eſt un point eſſentiel qui
» nous manque, je crois que nous ferons
» bien de nous ſéparer ſans éclat & ſans
» témoins ; car je ſuis trop délicat, pour
» me contenter de la poſſeſſion de vos
» charmes ſans avoir part à votre cœur ;
» & je ne veux pas vous conduire en
» Angleterre, ſeulement pour Milord
» Seymour. Vous n'avez nul ſujet de vous
» plaindre, puiſque je vous ai arrachée
» aux pourſuites du Prince, & à la tyran-
» nie de votre oncle. Je n'ai trompé que
» votre main ; mais vous, en m'aſſurant
» d'un amour que vous ne ſentiez pas,
» vous avez abuſé mon cœur : je vous
» rends toute votre liberté ».

Qu'on juge combien le cœur de Sophie dût être brisé par cette affreuse lettre ! Pendant plusieurs jours, constamment à genoux devant une chaise, elle y pose sa tête & reste immobile, ou bien elle étend ses bras vers le Ciel, en s'écriant d'une voix mourante : ô Dieu ! ô mon Dieu !... Elle aspire à la mort, & non à la vengeance ; car les premiers coups des ames sensibles ne se dirigent que contre elles-mêmes. Avec le cœur le plus innocent, le plus honnête, toutes les apparences se tournent contre elle. Son mariage n'a point de témoins ; le monde, si sévere dans ses jugemens contre tous ceux qui jouissent de quelque renommée, ne peut plus voir en elle qu'une concubine délaissée, qu'une fille brûlante d'amour & égarée ; sa réputation est perdue ; & la vie sans l'espoir de la mort, lui seroit insupportable.

Pour calmer sa douleur & se cacher à tous ceux qui ont entendu parler d'elle, Sophie de Sternheim va s'établir dans un village très-éloigné, chez la sœur de sa femme de chambre. Là, elle change de nom, prend celui de Madame Leydens, & s'habille, pour se déguiser mieux, de

la maniere la plus simple. Mais ses beaux yeux, le noble sourire de la bonté qui brilloit à travers l'empreinte d'une peine secrette, sa taille admirable, sa démarche gracieuse lui attiroient tous les regards. Une des amies qu'elle fait dans ce nouveau séjour (Madame Hils) l'entraîne aux eaux de Spa; car ses chagrins consument ses forces, & sa santé s'affoiblit.

Sophie se lie à Spa avec Ladi Summers, femme d'une figure noble & heureuse, mais sage : « un Ange, dit So-» phie, qui, depuis un long espace de » tems, parcourt la terre, pour verser » dans les cœurs sensibles le baume de » la consolante amitié ».

Ladi Summers devient inséparable de Sophie; leurs ames se parlent & s'entendent; elle l'entraîne en Angleterre, à *Summerhall*; & ses bienfaits font naître dans le cœur de sa protégée la plus vive reconnoissance. C'est un sentiment qu'elle ne se lasse pas d'exprimer, & dont il faut lire les détails dans le Roman même.

Les Romans Allemands foibles par l'invention & par l'intrigue, sont animés par un langage fait pour l'ame. Ce n'est pas un feu qui dévore & qui consume; mais

toujours il brille ; & s'il n'échauffe gueres, il donne du moins des lumieres & des plaisirs. De telles beautés se perdent dans un extrait, qui ne doit être nourri que de faits, comme les plus superbes fleurs deviennent pâles & sans coloris, lorsqu'on les analyse pour en tirer la substance. Tout extrait nuit aux Ouvrages qui, comme les Mémoires de Miss Sternheim, vivent par les sentimens & par le style ; mais un extrait bien fait place dans un plus beau jour les Romans qui ont le mérite du plan ou de la conduite ; les longueurs s'élaguent, les beautés sortent mieux ; & grace à cet art, nos Lecteurs ont applaudi souvent à des Ouvrages dont ils n'auroient pu supporter la lecture totale.

Revenons à Sophie. Sa protectrice la présente dans les Sociétés comme une personne d'une noble origine, privée de ses parens, mariée avec peu de fortune, & devenue veuve bientôt après.

Ladi Summers habitoit la campagne. Un jour, elle vint apprendre à Sophie le mariage de sa niece unique, Ladi Alton, avec Milord N***, & la visite très-prochaine des nouveaux époux. Sophie jette les yeux sur la lettre, & se sent

saisie d'un frisson en appercevant l'écriture du Lord Derbi. D'un pas tremblant, elle prit le chemin de sa chambre. « Je » ne pouvois point, dit-elle, verser de » larmes, mais j'étois prête à étouffer. » Combien je sentis l'imprudence d'être » venue en Angleterre ! Je me voyois » réduite à quitter mon asyle : il est » impossible, disois-je, que je reste à » Summerhall. Ah ! je n'envie point au » scélérat son bonheur ; mais pourquoi » falloit-il que j'en devinsse la victime ? » Ce fut par une espece de miracle que » je parvins à rassembler mes esprits. Je » résolus de dissimuler tout, d'aider Mi- » ladi aux préparatifs de la réception, » & de feindre ensuite une maladie, qui » m'obligeant à garder le lit, me dis- » penseroit de voir des étrangers ».

Sur-tout elle est très-décidée à ne pas découvrir ce fatal secret à Ladi Summers, pour ne pas la révolter contre ce méchant homme, aujourd'hui son neveu, l'époux chéri de sa niece. « Qu'il jouisse du bon- » heur que la fortune lui accorde, je ne » veux point le troubler, & ce n'est pas » en vain que s'offre à mon cœur l'épreu- » ve délicate où la vertu reconnoît ses

» vrais disciples, l'occasion de faire du
» bien à mon ennemi. O Providence !
» m'écriai-je, laisse-moi acquérir cette
» empreinte de la vraie grandeur d'âme !
» Après cette priere, des larmes abon-
» dantes, mais douces, inonderent le
» lit où j'étois couchée. Cette bienfai-
» sance que je vouois à mon plus cruel
» ennemi, fut récompensée par le senti-
» ment de la joie la plus pure ; mon
» cœur goûtoit tout le prix de la vertu ;
» il se sentoit élevé, aggrandi par elle.
» Alors mes mains se joignirent, dans le
» mouvement de la plus pure gratitude,
» pendant que peu d'heures auparavant
» elles s'étoient enlacées dans l'accès du
» désespoir ».

Le Lord N*** n'étoit en effet que Derbi lui-même, devenu Pair de la Grande-Bretagne, depuis la mort d'un frere ainé, dont il prit le nom & recueillit l'héritage. John, son domestique, chargé d'une lettre pour Ladi Summers, reconnut Sophie dans un moment où elle traversoit rapidement une anti-chambre. Frappé de cette apparition comme d'un coup de foudre, il se fait congédier le plutôt possible, monte à cheval, pique

des deux, & va instruire de cette nouvelle Lord N***.

Celui-ci avoit trop irrité Sophie, pour n'en pas craindre la vengeance : il appréhendoit sur-tout qu'elle ne le perdît dans l'esprit de Ladi Summers, dont cet homme avide dévoroit déjà les biens immenses. Un second crime ne coûtoit guères à celui qui avoit exécuté le premier avec si peu de remords & tant d'audace : il projette d'enlever au plutôt Sophie, & de la conduire bien loin de Summerhall, dans quelque montagne d'Ecosse ; cet infâme projet fut exécuté. Sophie, selon son usage, se promenoit dans le parc de Ladi ; une femme lui fait signe, Sophie s'avance ; cette femme s'approche d'elle & lui saisit la main : à l'instant parurent deux autres personnes masquées qui l'environnent, lui jettent sur la tête une coëffe ronde & épaisse, & l'entraînent avec violence. Sa résistance, ses efforts pour crier devinrent inutiles ; on la porta dans une voiture légere, qui partit à l'instant, & marcha toute la nuit. Au milieu d'une forêt, on lui offrit des alimens ; à peine voulut-elle avaler un verre d'eau, & aussitôt on poursuivit la route. Affli-

gée, abattue au-delà de toute expression ; elle étoit fortement retenue dans la voiture par un inconnu, habillé en femme, assis à ses côtés : son abattement, sa pâleur la rendoient semblable à la mort : Une fois, elle se laisse glisser sur les genoux de son conducteur pour implorer sa pitié ; le barbare n'avoit point d'ame, & pour quelques misérables guinées que lui donnoit Lord N***, il transporta Sophie en Ecosse, dans la cabane d'un malheureux qui fouilloit une mine de plomb, tandis que Lord N*** , avec le sang-froid d'un scélérat hypocrite, alloit chez Ladi Summers, qui fondoit en larmes, & lui promettoit de se donner tous les mouvemens possibles pour retrouver l'infortunée qu'elle avoit perdue.

Sophie n'avoit plus qu'un reste de vie lorsqu'elle arriva dans la cabane du mineur : dans le profond sentiment de son infortune, elle eût vu la foudre tomber sur sa tête sans se détourner pour en éviter les coups. Rien de plus pauvre que cette contrée, où ne croît que l'avoine. Peu à peu Sophie trouve dans son cœur quelques consolations. Ses pauvres hôtes sont d'un bon naturel ; peu à peu les som-

bres impressions de tristesse s'affoiblissent, & les objets de sa douleur se placent dans l'obscurité du lointain. Elle écrit, elle brode, elle instruit une petite fille, dont Derbi aima autrefois la mere, qu'il relégua ensuite dans ce même désert, où la douleur & l'ennui terminerent ses jours.

« Ici, où le monde physique, avare » de ses dons, semble les partager avec » peine entre ses tristes habitans, je dis- » tribue dans la chaumiere de mes hôtes » les richesses morales, les vertus & les » connoissances, & j'en sens avec eux » tout le prix. Dépouillée de tout ce qui » porte le nom de fortune, d'éclat, de » pouvoir; livrée entre les mains de ces » étrangers, je deviens leur bienfaitrice » en excitant leur amour pour Dieu, en » éclairant leur esprit, en intéressant leur » cœur par le tableau que je leur offre » dans nos heures de récréation, des au- » tres parties de l'univers, & des Peuples » qui les habitent. Par mes soins, ma » tendresse & mes instructions, je ré- » pands des douceurs sur les jours d'une » jeune orpheline doublement malheu- » reuse. Ainsi privée de ce qu'on appelle

» bonheur dans le monde, je jouis des
» plus beaux dons du Ciel, de la paix
» de l'ame & du plaisir de faire le bien.
» Doux fruits de la véritable humanité,
» joie pure, avantages solides, vous me
» suivrez dans le séjour de l'éternité; &
» le bonheur de vous avoir connus sera
» le premier sujet de mes cantiques
» immortels ».

Sophie, comme l'on voit, est fort édifiante. Madame de la Roche, Auteur de ce Roman, semble avoir voulu plaire tour à tour aux ames passionnées & aux ames dévotes.

Cependant, de nouveaux malheurs viennent accabler Sophie & faire chanceler son héroïsme. Un jour, l'intime confident de Derbi, ce John aussi scélérat que son maître, vient dans la cabane où vit Sophie, & lui propose, de la part de Milord, de l'aller trouver à Londres, parce qu'il est dégoûté de sa femme. « Je ferai, lui disoit Derbi dans une let-
» tre, si vous êtes disposée à m'aimer,
» casser mon mariage avec Ladi Alton,
» & confirmer le nôtre, ainsi que l'exi-
» gent votre mérite & les loix; mais si
» par méchanceté ou par bizarrerie vous

» refusez mes propositions, il faut vous » résoudre à tout ce que je jugerai à pro- » pos d'ordonner sur votre sort ».

Sophie, affligée & irritée de ses offres, les rejetta avec une indignation méprisante, & répéta deux fois le refus le plus formel. John furieux, la prit par le bras, la fit sortir de la maison, l'entraîna près d'une vieille tour, & poussant une porte, la jetta dans cette masure. « Puissiez-vous » y périr, dit-il d'une voix tonnante, » pour que mon maître & moi soyons » enfin délivrés de vous »!

La résistance de Sophie, son effroi, la crainte d'être conduite à Londres malgré elle, l'avoient affoiblie au point de ne pouvoir se soutenir. Elle tomba sur les débris dont ce bâtiment étoit rempli, & se blessa au visage; elle perdit beaucoup de sang, & finit par s'évanouir. Revenue à elle-même, elle se trouva dans son lit, autour duquel se tenoient en gémissant ses pauvres & timides hôtes. Cependant John la croyoit morte, & il apporta cette fausse nouvelle à Derbi, chez qui se réveillerent les traces du repentir, & qui, pour la premiere fois, entendit la voix du remords. Dans ce tems-là même,

Seymour étoit revenu en Angleterre. Derbi, malade des suites de son chagrin, l'invite à venir le voir pour une affaire qui concerne Mademoiselle de Sternheim, & l'instruit par lettres d'une partie de cette affreuse histoire.

« Je fus à Windford, dit Seymour, » plein d'inquiétude & de projets : un » violent frisson, une colere ardente me » saisirent en entrant dans la maison de » Derbi. Ma haine pour lui s'étoit exaltée » au point que je ne fis pas attention au » triste état de sa santé, ni à sa foiblesse » qui l'obligeoit de garder le lit. Sombre » & muet, je lui lançai des regards enne- » mis ; il ouvrit ses yeux appésantis, & » fixant sur moi un regard suppliant, me » tendit une main brûlante & desséchée. » Seymour, dit-il, je te connois, je suis » l'objet de ta haine ; mais tu ne con- » nois point tous les violens combats que » j'éprouve dans mon cœur à cause de » toi. Tous deux nous aimions Made- » moiselle de Sternheim jusqu'au délire ; » je m'apperçus le premier du penchant » qu'elle avoit pour toi, & je mis tout » en usage pour l'étouffer. Par mon dé- » guisement & mes ruses, je sus me pré-

» valoir des poursuites du Prince, de tes
» indécisions ; & sous le voile d'un pré-
» tendu mariage, Sophie se jetta dans
» mes bras. Cependant mes plaisirs dure-
» rent peu ; son caractere trop grave s'ac-
» cordoit mal avec le mien, & sa passion
» secrette pour toi se réveilloit toutes les
» fois que mes idées sembloient s'écar-
» ter des siennes. La jalousie m'excita à
» la vengeance ; la mort de mon frere,
» en augmentant ma fortune, vint à
» l'appui de mon dessein : j'abandonnai
» Sophie. Cependant peu de jours après
» je m'en repentis ; j'envoyai au village
» où je la croyois encore ; elle en étoit
» partie. Pendant long-tems j'ignorai sa
» retraite & son sort ; enfin, je fus inf-
» truit qu'elle étoit chez la tante de ma
» femme. Ne pouvant l'y laisser sans
» danger pour moi, je pris le parti de
» la faire enlever. Ce procédé si dur étoit
» mon unique ressource. — Mécontent
» ensuite de Ladi Alton, je m'occupai
» beaucoup de Sophie : elle est à moi,
» me disois-je, & pour se délivrer de
» la misérable vie qu'elle traîne dans ces
» montagnes, elle consentira sans doute
» à revenir dans mes bras. Espoir trompeur,

» inutile retour vers l'humanité, ou si tu » veux, vers l'honneur. Elle rejetta mes » offres avec indignation. — Ici, les sanglots & l'émotion de Derbi lui coupèrent la voix : emporté par l'impatience, » je lui criai, en frappant des pieds, » d'achever son récit. Seymour, dit-il, » d'un ton funebre & d'une voix mal » assurée, « ô malheureux que je suis ! que » n'ai-je été moi-même implorer grace » à ses genoux ! — John, ce monstre, » voulut la forcer à le suivre ; il savoit » combien sa présence m'eût été chere ; » il l'enferma dans les ruines d'un vieux » bâtiment ; elle y resta étendue, & y » mourut ». — Elle y mourut, m'écriai-je ! Et toi, monstre, démon, tu vis » encore ! Après ce meurtre, tu vis » !

Il fallut les plus grands efforts d'un ami commun pour empêcher Seymour de se livrer à tous les excès de la colère : Derbi le supplie pourtant de se rendre en Ecosse, & d'y faire exhumer le corps de cet ange pour qu'il soit transporté dans leur séjour commun, & il consacre deux mille guinées à l'érection d'un monument qui puisse attester les vertus de celle qu'il a tant outragée. Rien ne peut

égaler l'affliction de Derbi, si ce n'est celle de Seymour qui se figure sa digne, sa vertueuse amante au milieu des rochers & parmi des hommes aussi insensibles qu'eux. Mais plus son affliction a été profonde, plus sa joie est vive ; en arrivant en Ecosse, lorsqu'il apprend que Sophie vit encore, il répand des larmes de joie & embrasse les pauvres habitans de la chaumière. Déjà Sophie avoit trouvé un refuge chez une dame de condition, attendrie sur ses vertus & ses malheurs. Seymour courut chez elle : ayant que d'être annoncé, il étoit déjà dans sa chambre ; il étoit à ses pieds. O les bonnes gens ! disoit-il en étendant les bras : elle vit encore. — O ma divine, mon adorable Sternheim ! . . . . Pendant quelques minutes, à moitié hors d'elle-même, elle cacha son visage dans le sein de sa libératrice. Seymour ne pouvant souffrir qu'on lui dérobât la vue de ces traits toujours adorés, se mit à dire douloureusement : ô Sophie, Sophie, que deviendrai-je, si au milieu de la joie de vous avoir retrouvée, j'éprouve votre haine ? Accordez-moi, accordez-moi un seul regard de bonté. Alors avec un air

enchanteur & cette vraie liberté, compagne de la vertu, Sophie releva sa tête, tendit en rougissant la main à Seymour, & lui dit d'une voix basse «. Levez-vous, » Lord Seymour, je n'ai contre vous » aucun sentiment de haine. Hélas! ajou- » t-elle en soupirant, comment aurois-je » eu droit d'en avoir ? »

Seymour pour qui les premiers sentimens de Sophie s'étoient déclarés, dissipe aisément les nuages élevés contre lui dans le cœur de son amante : c'étoit l'homme que Sophie avoit choisi ; il le sait, elle est trop généreuse, pour lui ravir ses espérances. Leurs longs chagrins se terminent par un mariage qu'au fond du cœur ils avoient l'un & l'autre toujours désiré ; & Sophie toujours la même dans une brillante fortune, comme au milieu des revers, employe son bien à protéger le mérite, ou à secourir l'infortune. Bonne épouse, excellente mère, la fin de sa vie est aussi tranquille que les commencemens en ont été orageux.

SECONDE

SECONDE SUITE
DE LA PREMIERE CLASSE.

ALLÉGORIES
Traduites de l'Espagnol.

S'il est flatteur pour les Gens de Lettres de voir plusieurs personnes de la plus haute qualité s'associer à leurs travaux pénibles, & cultiver avec eux ce champ où les épines sont bien plus communes que les roses, combien ne seront-ils pas plus touchés, en voyant un très-grand Seigneur de l'Europe faire éclater cette noble passion par le bienfait le plus signalé! Nous ne pouvons aujourd'hui qu'annoncer ce bienfait, qui nous est relatif; mais bientôt nous nous expliquerons mieux. Il est précédé d'un travail qui, par son étendue & sa difficulté, feroit honneur à un homme de Lettres qui pourroit disposer de tous ses momens, & auroit assez bien étudié sa langue pour en connoître toutes les finesses &

toute l'énergie. L'homme de qualité dont nous parlons, enchaîné par les devoirs d'un homme d'Etat, accorde aux Lettres les momens que la raison même conseille de donner aux plaisirs; il sait beaucoup, il est très-sensible, il est grand par l'ame, & semble vouloir racheter, par la bienfaisance & la modestie, une autre grandeur qui n'inspire que du respect, & ne donne pas des plaisirs aussi doux.

M. le Duc de ***, né Espagnol, a daigné traduire dans notre langue un chef-d'œuvre de la sienne, (*le Criticon*), & le venger des infidélités reprochées au Traducteur François, qui d'ailleurs écrivoit assez mal. Cette nouvelle traduction paroîtra dans le volume prochain, précédée d'une notice faite avec autant de connoissance que de sagesse. Mais elle est accompagnée, dans l'envoi que nous recevons, de deux Allégories, tirées du *Criticon* même, & que nous croyons devoir employer d'abord pour ne pas couper l'intérêt du Roman. Un autre motif nous détermine encore. La premiere de ces Allégories devient le sujet d'une Anecdote, & nous fournit l'occasion d'enrichir d'un article intéressant l'histoire de la Littérature. L'Auteur de l'extrait de Cassandre, inséré dans nos Vol.

d'Octobre & de Novembre, a fait usage de cette Allégorie, sous ce titre : *le Bien & le Mal* (1) ; il a prévenu le reproche de surprise par une note qu'on a lue, & dans laquelle il dit qu'*il s'est permis de faire cette Allégorie dans une hypothese toute différente, après Balthazar Gracian.* Or, cette différence donne lieu à une comparaison, & les comparaisons ont un prix toujours proportionné à l'intérêt de l'objet que deux esprits semblent s'être disputés. En cette occasion, la maxime générale est encore mieux fondée. La maniere des deux Auteurs est bien à peu-près la même ; mais les pensées, les détails offrent tant de différence, que ce sont pour ainsi dire deux Ouvrages originaux. Il est donc nécessaire de les connoître tous deux, & de les rapprocher pour mettre le Lecteur à portée de les juger mieux.

Au reste, M. le Duc de ***, en prévoyant l'utilité de ce rapprochement, nous annonce qu'il s'est borné à faire copier ces deux Allégories d'après la traduction Françoise. Il n'a donc ici que le mérite de l'intention : son mérite véritable paroîtra dans le Volume prochain.

(1) Volume de Novembre 1780, page 59.

PREMIERE ALLÉGORIE.

LA FORTUNE.

On dit que la Fortune avoit deux enfans bien différens en tout, car l'aîné étoit aussi beau, que le cadet étoit mal fait; leurs inclinations ne démentoient point les dispositions du corps; le premier avoit le teint si vif & si fin, qu'il représentoit le Printems. Son visage étoit un tissu de roses & de lis, sur lequel paroissoit la figure d'un grand G, qui veut dire, *gracieux, galant, de bon goût, grand, glorieux :* l'autre au contraire, étoit d'un regard farouche, avec un teint échauffé, sur lequel étoit la figure d'une F, qui vouloit dire, *fripon, fier, furieux, fou, fauſſaire;* le premier trouvoit partout des gens qui lui faisoient carresses, on le suivoit, on se croyoit heureux de le voir, & encore plus de l'approcher : le second au contraire étoit en horreur à tout le monde, & on lui fermoit partout la porte;

il ne trouvoit d'azile que sous les auvents & les goutières : au lieu des marques d'amitié que l'on prodiguoit à son frère, il ne recevoit qu'un accueil humiliant. Personne en un mot ne pouvoit le souffrir. Ne pouvant plus se supporter lui-même, il ne voyoit pas d'autre parti à prendre que de se précipiter ; il aimoit mieux mourir une seule fois, que de vivre en mourant toujours : mais comme la discrétion est le fruit de la mélancholie, il pensa que le tems finiroit ses peines sans employer la violence, & que peut être-après tout il pourroit trouver quelque soulagement à ses peines : il savoit d'ailleurs, combien la *Tromperie* avoit de pouvoir dans le monde, & les prodiges qu'elle opéroit tous les jours ; il résolut de l'aller chercher & d'implorer son secours. Il crut que la nuit étoit le tems plus favorable pour la trouver ; il apprenoit qu'elle étoit en mille endroits sans la pouvoir découvrir. Dans cette inquiétude il se persuada qu'il la trouveroit sûrement chez les *Trompeurs*, c'est pourquoi il alla premièrement chez le Tems. Le Tems lui dit qu'elle n'étoit pas chez lui, & que s'il

trompoit, ce n'étoit point son intention; qu'il étoit au contraire très-capable de détromper, mais qu'on ne vouloit pas le croire. Delà il alla chez le *Monde*; le Monde lui dit qu'en nulle occasion il ne trompoit, quelque désir qu'il en eût, mais que c'étoit les hommes qui se trompoient eux-mêmes. « Ils s'aveuglent, dit-il, & » veulent se tromper ». Il alla la chercher chez le Mensonge, qu'il trouva par-tout; le Mensonge lui demanda ce qu'il cherchoit. Toi même, lui répondit-il. Passe, ignorant, reprit le Mensonge, ne sais-tu pas qu'il est inutile de me rien demander, puisque je ne dis jamais la vérité. Puisque cela est, reprit ce malheureux, ce sera donc la Vérité qui m'enseignera ce que je cherche; mais où la trouverai-je? si je ne puis découvrir la Tromperie, à plus forte raison je ne dois jamais trouver la vérité. Delà il alla chez l'Hypocrisie; mais l'Hypocrisie le voyant, tourna la tête, haussa les épaules, fronça la bouche & les sourcils, leva les yeux au ciel, & poussa un soupir; elle l'assura qu'elle n'avoit jamais connu la Tromperie ni parlé à elle. Mais, ajouta-t-elle, je m'étonne que vous ne puissiez trouver

la véritable demeure de la Tromperie, vû que son séjour est partout. Si vous m'en croyez, vous iriez en Arragon, vous y trouverez sans doute la Tromperie dans les mariages. Il y alla; & quand il y fut, il la demanda à un mari, & à un femme: mais ils répondirent tous deux, qu'il y avoit eu dans leur mariage tant de menteries de part & d'autre, qu'ils ne pouvoient pas dire précisément lequel des deux étoit le Trompé. Allez plutôt, dirent-ils, chez les Marchands, vous la trouverez plus sûrement, car elle fait d'ordinaire le plus solide appui de leur négoce, qui n'est, à le bien prendre, qu'usure, mensonges, & tromperies visibles ou colorées; moyens funestes pour dépouiller leurs débiteurs, & appauvrir ceux qui passent par leurs mains. Il alla chez les Marchands, mais les Marchands répondirent que personne ne doit se plaindre de la tromperie, où l'on sait bien qu'il y en a: ils le renvoyèrent chez les Artisans. Il alla de boutique en boutique; les Artisans nièrent tous qu'ils usassent de Tromperies; puisque tout ce qu'on pouvoit leur reprocher étoit attaché au métier, & qu'ils l'avoient appris des maî-

tres. Ce pauvre garçon étoit déſeſpéré ; il ne ſavoit plus que faire : où irai-je donc, diſoit-il, pour trouver la véritable demeure de la Tromperie ? Après ce que j'ai fait, je doute de la pouvoir rencontrer chez les diables même. Néanmoins il ne ſe rebuta pas tout-à-fait, ſurtout quand il ſe reſſouvint de Gênes, mais cette ville ſe fâcha cruellement, & ſe récria comme une déſeſperée, en diſant : moi être trompeuſe ! peut-on m'en faire le reproche ? Cela ſeroit bon ſi je m'en cachois, & ſi je ne m'en expliquois pas clairement. Attend-on de moi autre choſe ? Non certes ; quand je trompe, perſonne n'y eſt trompé ; & cependant, quoiqu'on me connoiſſe ſur ce pied là j'ai encore pour moi les premières Puiſſances ; je ſais faire rechercher partout mon alliance & mon amitié. Delà ce malheureux prit une autre réſolution, il ne chercha plus la Tromperie chez les Trompeurs, il alla chez les Trompés, chez les hommes de bien, les ſimples & les crédules ; mais ils dirent tous, qu'il ſe trompoit lui-même, en voulant chercher les Trompés, puiſque pour les trouver, il falloit aller chez les Trompeurs même, étant

vrai que celui qui trompe, se trompe le premier ; c'est lui qui en souffre le plus, & qui en porte la plus grande peine. Ce raisonnement le jetta dans un plus grand embarras. Quoi ! disoit-il, que veut dire tout cela ? Les Trompeurs me renvoyent chez les Trompés, & les Trompés chez les Trompeurs pour y trouver les Trompés, à ce compte là, les uns & les autres logent la Tromperie sans le penser. Sur ces entrefaites, la Sagesse le rencontra, & lui dit : Misérable, ne vois-tu pas que tu perds ton tems, & que tu te cherches toi-même ? Car qui cherche à tromper, est lui-même la Tromperie, & qui la découvre, la fait évanouir : va plutôt chez quelqu'un de ceux qui se trompent eux-mêmes. Il entra donc en la maison d'un présomptueux, d'un avare, & d'un envieux, il les trouva dans une grande dissimulation avec beaucoup d'affectation de la vérité ; il leur apprit ses malheurs, & les consulta sur les remèdes qu'il y pouvoit trouver. Là il connut clairement la Tromperie, qui lui dit : je vois à ta mauvaise mine, que tu es toi-même le malheur, tu es la malice la plus effroyable, encore plus

même que tu ne parois : mais ayes bon courage, car l'habileté & la diligence ne te manqueront pas, par mon secours : je suis bien-aise que tu me fasses naître l'occasion de manifester mon pouvoir & mon crédit ; il n'est plus question que du personnage que nous ferons tous deux : suis mes avis, seulement : car si le premier principe de la Médecine, est de connoître la cause de la maladie, je comprends aisément le sujet de tes inquiétudes, & les moyens de te satisfaire, par une suite de la grande connoissance que j'ai des hommes, quoiqu'ils ne me connoissent pas eux-mêmes. Je sais bien de quel pied leur mauvaise volonté les fait broncher ; sois persuadé que ce n'est pas à cause de ta malice, qu'ils te haïssent, mais bien à cause que tu ne la sçais pas cacher, que tu es mal mis, que tu as un habit déchiré. Si tu étois couvert de brocards d'or, ils t'aimeroient. Mais laisse-moi faire, je sçaurai si bien tourner les choses, que je te ferai autant aimer de tout le monde, que ton frère en sera haï ; le moyen en est déjà dans mon esprit, tu ne seras pas le premier ni le dernier qui éprouvera ce que je fais

faire. Après ce discours, elle le prit par la main, ils allèrent ensemble chez la Fortune : elle la salua avec les complimens ordinaires, il ne lui fallut pas beaucoup d'efforts pour l'éblouir, puisqu'elle est aveugle ; elle lui présenta ce jeune homme pour être son guide, elle lui exagera ses bonnes qualités, & tout ensemble sa pauvreté ; elle se rendit garante de sa fidélité à son service, qui ne lui seroit pas inutile, assurant qu'il étoit un des plus adroits & des plus rusés mortels ; qu'au reste il ne lui demandoit point d'autres gages que quelque *avanture de fiefs*. Elle ne se trompoit pas, car il n'y a point de si bon revenu, qui vaille les mains d'un ambitieux en place. Sur ce motif la Fortune le reçut en sa maison.

Il commença d'abord à renverser toutes les règles les mieux établies, sans rien laisser à la place de ce qu'il dérangeoit. Il guidoit la Fortune tout à rebours ; car quand elle vouloit aller chez un homme de vertu, il la menoit chez un scélérat, & delà chez un autre encore plus méchant. Quand il falloit qu'elle allât vîte, il la retenoit : quand elle devoit marcher avec circonspection, il la

faiſoit voler ; quand elle vouloit faire du bien à un ſage, il faiſoit enſorte que le ſot l'obtînt : la faveur deſtinée pour le brave, étoit accordée au poltron & au lâche ; de manière qu'il la faiſoit ſe tromper en toutes rencontres ; ſurtout dans la diſtribution des biens & des honneurs. Le plus judicieux devenoit le plus pauvre & le plus mépriſé ; le plus extravagant étoit le plus favoriſé & le plus élevé. Combien de faux pas ne lui fit-il pas faire ? Il fit tomber les plus grands hommes dans le tems qu'ils étoient le plus néceſſaires ; témoin le Marquis d'Aytonne : il réduiſit à la mendicité ceux qui méritoient les plus grandes récompenſes ; il excuſoit les plus grands marauts, en diſant qu'ils étoient dignes du ſiècle de Léon X & de François I. Il fit diſgracier cruellement les plus ſages Miniſtres, & les plus grands Capitaines ; il faiſoit la guerre ſans eux, & expoſoit par ce moyen tous les Etats ; il fit tuer un Dom Martin d'Arragon, & donner le chapeau de Cardinal à un fripon ; il rioit pendant que tout le monde pleuroit de la perte des plus grands hommes. Il eſt vrai qu'il procura à la Monarchie Eſpagnole

de très-grands avantages ; comme la propriété des Indes, plusieurs autres Royaumes, & beaucoup de victoires ; mais tout cela d'une manière que la France en devint plus riche, & plus puissante que l'Espagne même. Il disoit pour son excuse que c'étoit à cause que la semence des sages étoit perdue en Espagne, & celle des foux en France. Afin de faire dissiper les plaintes qu'on avoit sujet de faire de cette conduite, il fit gagner quelques batailles à la République de Venise, sur la puissance Ottomane. Dans cette situation qui lui faisoit trouver tout facile, il songea à exécuter son premier dessein. Lorsque la Fortune dépouilla ses deux enfans, c'est-à-dire *le Bien & le Mal*, il avoit observé le lieu où elle avoit mis leurs habits, parce qu'elle ne vouloit les confier à personne, & avoit toujours eu un grand soin de les tenir cachés, & séparés, afin de ne les pas confondre. Il appella en cette occasion la Tromperie à son secours. Par son moyen & sans être découvert, il les changea de place, il mit ceux du *Bien* à la place où étoient ceux du *Mal*, & ceux du *Mal* en l'autre place. Le lendemain la Fortune, aussi

peu soigneuse que peu clairvoyante, donna sans réflexion à la Vertu un habit d'épines, & au Vice un habit de fleurs : de cette manière ce dernier devint agréable, il n'eut plus besoin de dissimulation, ni du secours de la Tromperie, il fut suivi de tout le monde, & reçu partout sous l'apparence du bien ; plusieurs néanmoins connurent par expérience, qu'ils s'étoient abusés, ils en avertirent leurs amis, qui ne les voulurent jamais croire. Depuis ce jour malheureux la Vertu & le Vice ont changé de face, & tout le monde en a été abusé : on s'est laissé séduire par l'appas trompeur des plaisirs, & on a reconnu trop tard qu'on s'étoit trompé : on s'en repent souvent inutilement ; & on tâche quand il n'est plus tems de trouver le bon chemin.

SECONDE ALLÉGORIE,

LA VÉRITÉ.

Il faut savoir, que lorsque la Vérité fut bannie du monde, & qu'on plaça le Mensonge sur son trône, peu de tems après on tint un grand conseil (comme le rapporte un ami de Lucien) où l'on proposa de la faire revenir; & cela, à la sollicitation pressante, & aux vives instances de ces mêmes hommes qui l'avoient d'abord chassée. Ils ne pouvoient plus vivre sans elle : leurs femmes, leurs enfans, leurs domestiques les trompoient tous les jours; on n'entendoit partout que des mensonges, ce qui causoit une grande confusion, & de grands troubles. Le monde étoit comme une tour de Babel, on ne s'entendoit plus. Quand on disoit oui, cela vouloit dire non; car on jugeoit de la pensée des hommes par le contraire de ce qu'ils disoient : enfin on ne pouvoit faire fond sur rien. Les hommes ne sachant donc plus où ils en

étoient, reconnurent leur sotise ; & réduits à une espèce de désespoir ils crioient : *Vérité*, *Vérité !* On chercha divers moyens pour remédier à ces désordres, sans pouvoir en trouver. Mais voyons comment on exécuta la résolution de remettre la Vérité sur le trône. Les politiques jugeoient la chose impossible, ne connoissant aucun pays par où on pût faire rentrer la Vérité dans le monde. L'Italie, disoient-ils, n'y est point propre : ce seroit une folie de la faire passer par la France : pour l'Angleterre, il ne faut pas y penser : il y a des difficultés presque insurmontables pour la faire rentrer par l'Espagne. Enfin après plusieurs séances, la dernière résolution fut qu'on déguiseroit si bien la Vérité qu'elle ne seroit presque plus reconnoissable. En exécution de ce dessein, on convint que la Vérité seroit enduite ou couverte de sucre pour cacher son amertume ; & qu'on emploiroit l'ambre pour empêcher qu'on ne sentît sa désagréable odeur ; qu'après l'avoir mise dans une coupe d'or, on publieroit qu'il n'y avoit point au monde de liqueur si douce, de boisson si délicieuse que celle qui étoit dans cette coupe,

& que tous les nectars de la terre n'en approchoient point ; on présuma que cette annonce feroit naître à chacun l'envie d'en boire ; & qu'ainsi on pourroit en donner à toutes sortes de gens. On commença donc par la présenter aux Princes afin que leur exemple excitât & animât les autres à avaler le calice : mais, hélas ! les Princes ont le goût trop fin, & l'odorat trop subtil pour être trompés. Ils découvrirent bientôt l'amertume de la Vérité, & ils la rejettèrent. Des Princes on vint aux Savans ; on ne doutoit point que la Vérité ne fût de leur goût, puisque dans leurs écrits ils ne s'étudient qu'à la trouver. Mais à peine en eurent-ils quelques goutes dans la gorge, qu'ils les rejetterent disant que la théorie les occupoit assez, sans qu'on les assujettît aussi à la pratique ; & que fort contens de leurs spéculations, ils se soucioient peu d'en venir aux effets. Delà on passa à la noblesse ancienne, & moderne qui se pique de vérité : mais ce troisième essai ne fut pas plus heureux. A peine ces Gentilshommes en avoient seulement mouillé leurs lèvres, qu'ils les serroient bien vîte : ils se renvoyoient

la coupe les uns aux autres, & pas un n'en but. On fut donc obligé d'inviter les Artisans & de les presser de boire ; mais ils refusèrent constamment la coupe, disant qu'ils mourroient de faim, s'ils avoient la vérité dans la bouche. Les Marchands, & les Tailleurs ne voulurent pas même la voir ; & c'est depuis ce tems-là qu'ils choisissent toujours des lieux obscurs pour en faire leurs magasins, & leurs boutiques. Les Courtisans n'en voulurent point entendre parler non plus ; pas une seule femme n'eut envie d'en tâter : quelques-unes même s'écrièrent (1) : *une femme sans déguisement, c'est une bourse sans argent.* Ainsi la Vérité étant rebutée généralement, & pas une condition ne s'accommodant d'elle, on résolut d'en faire l'essai sur les petits enfans, afin que la suçant avec le lait, leur goût se fît peu à peu à son amertume : cela eut quelque succès ; mais il ne falloit s'adresser qu'à de petits enfans ; car ceux qui avoient tant soit peu de raison, à l'imitation de leurs parens,

(1) Proverbe Espagnol.

ne vouloient point de la coupe. On la présenta ensuite aux foux & aux simples, & ils burent tous copieusement. On trompoit les enfans par la fausse douceur; mais les fous & les simples se trompoient eux-mêmes; & sans prendre garde si le breuvage étoit doux ou amer, ils l'avalerent à bon compte, & se remplirent ainsi l'estomac de toutes sortes de Vérités. C'est pourquoi il n'y a que les enfans, les fous & les simples qui disent les choses comme elles sont; eux seuls sont aujourd'hui les courtisans de la Vérité.

CINQUIEME CLASSE.

ROMANS MYTHOLOGIQUES.

TEARE,

OU

LES CONTES SCYTHIQUES,

Roman dont le fonds eſt dû à Ovide, & l'acceſſoire au Romancier, contenant trois récits imités de cet Auteur; ſavoir, les Avantures de Leucothoée & de Clytie, celles d'Hermaphrodite & de Salmacis, & celles de Pyrame & de Thisbé.

Du tems que l'ingénieux Ovide étoit relégué à Tomes, toute la jeuneſſe Pontique & les principaux Seigneur d'entre les Scythes Arotères, quitterent ſouvent les rives de l'Iſter & du Ziras, pour venir entendre & contempler le plus beau génie dont ſe vantât le Tybre.

Il y avoit au même tems dans la Géranie, ancienne demeure des Pygmées, une Princesse, veuve du Héros Cattuse, dont les ancêtres les avoient détruits : on nommoit cette veuve Borcobe. Les années & les froides eaux du Panyse, l'avoient privée de la vue; mais elle avoit conservé d'ailleurs toute la santé dont on peut jouir dans la vieillesse; & la plus grande satisfaction qu'elle pût recevoir, étoit d'entendre réciter les agréables fictions mythologiques sorties de la plume féconde & intarissable d'Ovide. Elle se dédommageoit ainsi par ses oreilles de la perte de ses yeux; elle ne fit point le voyage de Tomes, par la raison qu'étant devenue aveugle, ce pélerinage n'eût rempli que la moitié de son vœu. Mais tous les Seigneurs Scythes qui avoient fait cette partie de plaisir, étoient sûrs d'être bien reçus d'elle. Borcobe n'exigeoit d'eux qu'une seule grace, celle de lui réciter, selon la portée de leur mémoire, quelqu'une des aimables fictions du Chantre immortel de l'Art d'aimer, principalement quelques-unes des métamorphoses opérées par la toute-puissance des Dieux.

La Princeſſe Borcobe, qui, quoiqu'aveugle, ſavoit encore compter, calcula par ſes doigts, qu'une nièce unique qu'elle avoit, qui au moment où Borcobe perdit la vue, étoit déjà un prodige de beauté, de graces, & de talens, devoit être entrée dans ſa ſeizième année. La tante n'étoit plus en état de veiller ſur ſa nièce; & il eſt toujours très-hazardeux de ſe repoſer de ce ſoin délicat ſur la vigilance d'une autre gardienne.

Borcobe commença donc à prêter l'oreille aux divers partis qui ſe préſentoient pour la belle Téare; (c'étoit le nom de cette nièce) & comme ſon Palais étoit, quatre fois le mois, le rendez-vous de tout ce qu'il y avoit de diſtingué en naiſſance, en valeur & en richeſſes, parmi la nobleſſe Scythique; que, d'ailleurs, tous ces jeunes & floriſſants guerriers paroiſſoient être également épris & éperdus d'amour pour la belle Téare, l'embarras de Borcobe ne conſiſta plus que dans le choix d'un époux. Entre tous ceux qui s'offroient en foule, elle crut qu'il étoit prudent d'écarter cette trop grande multiplicité de pré-

tendans, en leur déclarant que son choix (qu'elle auroit été flattée d'étendre à chacun d'eux, si elle avoit eu autant de nieces à pourvoir qu'il se présentoit de concurrens) ne flottoit plus, de ce jour-là, qu'entre trois d'entre eux, que lui indiquoit un Oracle qu'elle avoit cru devoir consulter : elle leur dit que les trois Seigneurs désignés expressément par les Dieux étoient Ankhiale, Olnax & Zamolxis. Borcobe se conduisit ainsi, parce qu'elle connoissoit l'humeur turbulente de la Noblesse Scythique, toujours prête à se disputer le cœur d'une femme le glaive à la main, & sujette à changer en massacres affreux les fêtes riantes de l'hymenée.

Après que toute cette brillante jeunesse se fut retirée, sans en excepter même les trois Seigneurs privilegiés, Borcobe entretint ainsi à part sa chère nièce : « Vous savez si je vous aime, ô ma Téare, & si j'ai pris de votre enfance des soins assez tendres ? Vous voyez qu'en ce moment même je m'occupe de votre établissement. Entre tous les prétendans à votre main, j'ai donné la préférence aux trois dont j'ai remarqué que les visites auprès de nous étoient

les plus fréquentes. Il eſt plus juſte qu'on ne penſe, de juger par ce ſigne de l'attachement de nos amis. Mais indépendemment de cette aſſiduité ſi marquée des Princes Ankhiale, Olnax & Zamolxis, nous devons être l'une & l'autre particulièrement reconnoiſſantes, de l'attention qu'ils ont eu, comme à l'envi, de remplir le vuide de nos ſoirées par ces récits enchanteurs ſortis de la riche verve du chantre de Sulmone. Je ne doute point que ces nobles récits, ô ma chère Nièce, n'aient contribué aux graces & à l'ornement de votre eſprit; pour ma part, je vous avouerai que ces contes ſemés de l'intérêt le plus vif, & de toutes les richeſſes d'une imagination brillante, m'ont rajeunie de vingt ans, & que le feu dont ils ſont remplis, me paroît diſſiper toutes les glaces de la vieilleſſe & de nos froides contrées. Il me reſte à ſavoir quel eſt celui des trois aimables conteurs qui ſeroit le plus de votre goût. Je vous conjure de m'apprendre à cet égard votre choix, qui ſera la règle du mien; ou trouvez bon que j'interprête votre ſilence, s'il dure quelque tems, comme l'aveu tacite de l'eſpèce d'indifférence,

férence, où jusqu'ici seroit resté votre jeune cœur.

Ici, Téare se troubla, son front & ses belles joues se couvrirent des livrées de la rose & de la pudeur. Ce fut son unique réponse à l'interrogation de Borcobe; mais cette réponse si expressive manqua son effet, parce que Borcobe étoit aveugle.

La bonne tante se tut donc quelque tems, pour attendre la réponse verbale de sa nièce; & n'en recevant point: j'explique ce silence, reprit-elle; votre ame indécise, se repose d'un choix à faire, sur celui que je ferai. Eh! bien, ma chère Téare, je vous en aime davantage, & peu s'en faut que je ne vous en félicite. Les mariages fondés sur un goût peu prononcé, mais appuyés sur une estime réciproque, n'en sont quelquefois que plus heureux; & quoique vous n'aimiez point encore décidément celui que le sort vous destine pour époux, je n'en conçois pas plus d'alarmes pour votre bonheur. Mais c'est moi que vous chargez de vous nommer un mari; & la privation où je suis de la clarté du jour, n'est guères propre à éclairer mon choix; mes oreilles

& mon cœur me guideront peut-être mieux. Voici un expédient que j'imagine, & auquel je me fixe : c'eſt dans huit jours la fête de Vénus, fête ſi favorable à un heureux hymenée ; je donnerai pour ce jour-là, en votre préſence, un rendez-vous à vos trois prétendus. Nous exigerons de chacun d'eux une nouvelle Fable Ovidienne, la plus intéreſſante qu'ils pourront ſe rappeller. Je ſerai l'arbitre de cette agréable diſpute ; & celui qui, à mon jugement, remportera le prix, ſera déclaré l'époux de ma chere niece.

Téare approuva l'expédient propoſé par ſa tante ; il n'y avoit plus moyen de s'y oppoſer en s'expliquant mieux. Il en auroit trop coûté à ſon timide cœur pour déclarer le choix qu'il avoit fait ; & s'il lui reſtoit quelque inquiétude ſur l'iſſue de l'événement, il lui reſtoit auſſi quelque eſpoir, puiſque Zamolxis devoit être un des trois conteurs. Téare trouva moyen de lui faire ſavoir, à l'inſçu de ſa tante, ce qui avoit été projetté. Zamolxis craignit que ſes rivaux ne ſe trouvaſſent plus en fonds que lui de Fables Ovidiennes, parce qu'ils étoient reſtés beaucoup plus long-tems à Tomes, & qu'ils y

avoient vécu dans la familiere société d'Ovide. L'amour lui inspira d'aller promptement à la source même de ces contes charmans, & de recourir à la complaisance & à l'amitié du Poëte Romain.

Zamolxis, sans perdre de tems, suit cette idée sans en faire part à sa chere Téare même. Il monte à cheval, suivi d'un seul Ecuyer, pousse jusqu'à Tomes sans s'arrêter, & se fait annoncer chez Ovide. On l'introduit. Le Chevalier Romain revoit avec plaisir l'aimable Scythe, le reçoit avec amitié, & lui demande en quoi l'exilé de Sulmone peut lui être utile. Quel est l'étonnement du Poëte, lorsqu'il voit ce jeune Seigneur, le plus illustre de la Scythie, tomber à ses pieds, embrasser ses genoux, & refuser de quitter cette posture suppliante, qu'Ovide ne lui ait fait serment de lui accorder la grace qu'il vient lui demander! Le Chevalier Romain engage sa parole, & jure, par ses malheurs & par le courroux d'Auguste, de rendre au Prince Scythe tel service qui puisse dépendre de lui. Zamolxis alors se releve : O gloire de l'Ausonie, illustre Chantre de l'Amour ; c'est ce Dieu, s'écrie-t-il, qui donne à un Scythe

la confiance de recourir au plus beau génie de Rome. J'aime une jeune Princesse, l'honneur des remparts de Géranie. Son nom est Téare. Il n'est pas que le bruit de sa beauté ne soit parvenu jusqu'à vous. Je n'entreprendrai point de vous dépeindre ses appas ; il n'appartiendroit peut-être qu'à la plume que les Graces ont détachée d'une des aîles de l'Amour, pour en faire celle d'Ovide, de les décrire dignement. Qu'il me suffise de vous dire que les attraits merveilleux de Téare égalent ou surpassent tous ceux que votre Muse immortelle a chantés. Ce n'est pas tout d'aimer Téare, je vous confie que j'en suis aimé, & que c'est sur un avis secret qu'elle m'a fait donner, que j'ai volé vers Tomes. Ce n'est donc point l'art d'aimer Téare, ni même celui de lui plaire, que j'ai l'indiscrétion de vous demander, c'est le bonheur de la posséder & de joindre mon sort au sien aux autels de l'hymen ; car ce bonheur dépend de vous.

Alors Zamolxis expose au Poëte l'expédient, flatteur pour sa Muse, dont Borcobe se propose de se servir pour choisir un époux à sa niece.

Ovide lui répond : Illustre & aimable

Scythe, ce ne sera pas vainement que le cœur d'un Amant tel que vous, & d'une beauté telle que Téare, auront imploré le secours du sensible Chantre de Sulmone. Rendez graces à l'Amour, qui sans doute en votre faveur, a daigné m'inspirer, ce matin même, les Chants que vous allez entendre. Aussitôt le Chevalier Romain fait servir un souper assez splendide pour un exilé; & sur la fin du repas, prenant en mains sa lyre d'or, il se met à chanter à l'impatient Prince Scythe les tendres & tragiques Amours de Pyrame & de Thisbé.

Zamolxis les écoute d'une oreille avide; il grave cette histoire touchante dans son esprit & dans son ame; il en accompagne toutes les circonstances de ses pleurs. Zamolxis accepta un asyle pour cette nuit chez le Chevalier Romain, de qui il prit congé dès le lever de l'aurore. Amour, disoit-il en chemin, seconde mon espérance; prête à mon récit le feu du récit d'Ovide; que l'attentive Borcobe, en m'écoutant, croye lui-même l'entendre.

Cependant, le jour marqué par Borcobe arriva. Les trois Princes furent invités à un repas magnifique, qu'ils s'enga-

gerent à terminer par une dispute, d'un genre tout nouveau en Scythie, & dont on ne connoissoit encore d'exemples que sur les heureux coteaux de l'Arcadie, ou dans le paisible vallon de Tempé. Borcobe leur fit jurer par l'Arc de Diane Scythique, qu'ils resteroient amis après le jugement, & qu'ils céderoient sans résistance le prix & la Princesse Téare à celui d'entre eux trois qu'elle nommeroit vainqueur. Ankhiale, Olnax & Zamolxis, animés d'une même espérance, se soumirent à ces conditions, dont un seul d'entre eux devoit recueillir les avantages.

Au sortir d'un pompeux sacrifice qu'ils firent en commun dans le Temple de Vénus, les trois Princes se rendirent, pleins d'impatience, au Palais de Borcobe, où tout se préparoit pour un banquet nuptial. La belle Téare elle-même s'avança au-devant d'eux pour les saluer, & leur présenta à tous trois, avec une grace infinie, la corbeille couverte qui contenoit les deux féves dorées, auxquelles étoient attachées, selon l'usage, les deux royautés du festin; savoir celle de la bonne chere sous les auspices de Cérès, & celle du vin sous les auspices de Bac-

chus. Une troisieme féve étoit blanche, & n'apportoit aucune royauté. Celle du vin échut à Ankhiale ; celle de Cérès à Olnax : la féve blanche fut le partage de Zamolxis, qui étoit prêt à en concevoir un fâcheux préſage, quand Téare, pour le raſſurer, le dédommagea par le don d'une roſe préſentée en ſecret, & qu'elle accompagna d'un regard où ſe peignoit toute ſa paſſion. Cette roſe & ce regard firent comprendre à Zamolxis que ſi ſes deux rivaux étoient favoriſés de Bacchus & de Cérès, ſon partage à lui étoit d'être favoriſé par l'Amour. Ce jeune Prince aimoit trop pour ne pas préférer cette royauté aux deux autres.

Les trois rivaux paſſerent dans un ſpacieux ſallon, où trois ſiéges les attendoient. Ils s'y placerent ſelon l'ordre que les féves venoient d'établir entre eux. Ankhiale, comme Roi du vin, prit la droite ; car Bacchus, en Scythie, a toujours le pas ſur Cérès. Le ſecond ſiége fut occupé par Olnax, & le troiſieme par Zamolxis. En face de ces trois ſiéges étoit érigée une eſpece de trône, ſur lequel ſiégeoient la Princeſſe Borcobe, juge de la diſpute, & la Princeſſe Téare, qui en étoit le prix.

L'ordre des siéges décidant des conteurs, le Prince Ankhiale commença en ces termes, après qu'un Héraut eut fait prêter silence, car l'assemblée étoit nombreuse :

« Je raconterai la douloureuse aventure de deux Amantes du Soleil, l'une Nymphe & immortelle, l'autre mortelle, mais fille d'un grand Roi. Le nom de la Nymphe étoit Clytie ; celui de la Princesse étoit Leucothoé. Apollon fut inconstant ; & une mortelle fut préférée à une Nymphe ; celle-ci voulut punir sa rivale. La vengeance terrible que Clytie tira de l'infortunée Princesse, fut pour elle-même la source d'une éternelle disgrace, & de tous les malheurs qui vont former le tragique tissu de l'une & l'autre catastrophe. Clytie par sa vengeance fit répandre au Dieu de la lumiere plus de larmes que n'en verse l'inconsolable Amante de Céphale, qui le précede chaque matin dans la carriere du jour.

Divin Soleil, depuis la passion que t'a

inſpirée l'illuſtre Princeſſe de Perſe, que te ſert ta ſplendeur? que te ſervent ces rayons éclatans dont ta tête ſe couronne? Quoi! tu peux, par la ſeule déviation de ton char, comme fit jadis ce fils préſomptueux que te donna Climene, cauſer une ſeconde fois l'incendie de l'univers; & toi-même, te voilà conſumé, pour quelques étincelles qui ſe ſont par hazard échappées de deux beaux yeux! O toi, qui dois à toutes les portions du monde céleſte & ſublunaire l'influence également répartie de tes regards vivifians, tu les fixes, tu les concentres uniquement ſur la ſeule Leucothoé! tu te lèves plus matin que de coutume; tu fatigues l'aurore par des orients anticipés. Les roſes de ſes doigts, & celles de ſon teint en ſont devenues livides. Toi-même perds ſenſiblement ton éclat, depuis que, pour te retirer plus tard ſous les ondes, te conſumant en courſes forcées, tu rends dans la moitié du globe les jours de l'hyver plus longs, & dans l'au-

tre plus courts ; tout va bien pour ton caprice, & mal pour tout le monde. Que t'importe en effet le sort de l'univers, pourvu que tu contemples à loisir les attraits de l'objet qui t'a séduit ? L'amour qui maîtrise ta raison, te la dérobe souvent en route ; tes coursiers seuls, auxquels, dans tes rêveries, tu abandonnes les rênes, conduisent encore ton char, instruits par l'habitude, & corrigés par le malheur arrivé à ton fils. Toi que la Perse adore sous le nom de Mithras, te voila devenu l'adorateur d'une Persane. Ah ! ton imprudence n'est gueres moindre que celle de Phaëton ; car ta pâleur épouvante l'un & l'autre hémisphère. Non, non, l'obscurité qui chasse si souvent la sérénité de ton front auguste, n'est point l'effet de l'interposition du char de ta sœur entre nous & le tien ; l'Amour, l'Amour seul, ô Phœbus ! te donne cette teinte qui lui est propre. Tu n'aimes donc plus que ta Persane ? Tu ne te souviens

plus ni de Climene, ni de Rhodos, ni d'Æa, mere de Circé; tu te rends, tu oses t'avouer ingrat & même indifférent envers Clytie, cette Nymphe éperdue d'amour pour toi, même depuis tes mépris pour elle!

Leucothoé a fait oublier au Soleil toutes ses autres amours. Elle est fille de la belle Eurynome; mais elle efface les attraits mêmes de sa mere. Demandez-vous quel est son pere? C'est le fier Orkhame, septieme Roi de Perse depuis Bélus. Mais cette circonstance ne doit être comptée pour rien, puisque la beauté de la Princesse surpasse mille fois son illustration. On pardonneroit à tout autre qu'au Soleil tout ce que Leucothoé, d'un seul regard, lui a fait oublier de devoirs, de sermens & de rapports.

Les chevaux du Soleil ne se reposent de leur course qu'après avoir passé les portes du Couchant. C'est-là qu'ils se délassent, & que l'ambrosie leur donne de

nouvelles forces. Tandis qu'ils se rafraîchissent, & que la nuit répand ses ombres, Phœbus à leur faveur s'introduit dans la chambre de la Princesse de Perse, sous la figure d'Eurynome sa mere. Tout est maternel dans son abord, mais le baiser qu'il imprime sur les levres qu'il adore, porte un caractere différent.

La chambre étoit éclairée de flambeaux. Leucothoé filoit à leur lueur, entourée de douze jeunes filles d'une rare beauté, mais dont tous les attraits réunis n'égaloient pas la sienne. Ma fille, dit la fausse Eurynome, faites retirer vos compagnes, j'ai un secret à vous dire; je veux vous parler en liberté, elles obéirent : Apollon, quoique sans témoins, garde encore son déguisement; il n'ose encore découvrir à la Princesse que son rang & son amour. Je suis, lui dit-il, celui que la Perse adore, & qui n'y voit rien de si adorable que vous. L'œil du Ciel, le Dieu qui voit tout, ne connoît rien dans l'univers d'aus-

beau que Leucothoé. Je languis, je soupire, je brûle pour vous. Le sort du monde dépend de moi; & le mien, d'un de vos regards.

Ce discours saisit de surprise Leucothoé; elle tremble, elle pâlit; la peur lui fait tomber le fuseau des mains. Cette crainte, ce saisissement, ce trouble, lui donnent encore de nouveaux charmes. Apollon, pour achever sa déroute, reprend alors sa premiere figure, & se montre dans tout l'éclat d'un Dieu. Tous les Amans n'ont pas la beauté du Dieu de la lumiere & des arts; tous n'ont pas ces paroles animées, cette douce persuasion qui coulent de ses levres vermeilles; tous dans le silence n'ont pas des yeux aussi éloquens. La pudeur de Leucothoé eût résisté sans doute aux attaques de tout autre soupirant. La vanité qui avoit aidé Apollon à triompher de tant de belles, l'aida encore à triompher de celle-ci. La Princesse consentit à recevoir les soins & les hommages d'un Dieu.

Ces hommages furent fréquens. Clytie, qui épioit la conduite d'Apollon, parvint à connoître sa rivale : transportée de fureur, elle découvrit au pere l'intrigue secrette de sa fille, & le mit à portée de voir sortir de sa chambre un inconnu qui, par une vertu magique, disparoissoit au moindre bruit. Orkhame indigné entre à l'instant chez la Princesse, & lui demande, d'une voix menaçante, quel est cet inconnu. Leucothoé toute tremblante, & pressée de répondre, avoue en pleurant que c'est le Dieu du jour; l'infortunée espéroit même que cet aveu feroit trouver sa faute plus légere. Mais le Roi refuse de croire ce qu'elle lui dit, & n'écoutant que ses sentimens rigides sur l'honneur : Fille indigne du jour, reprit-il, en attendant qu'aidé du secours des Mages, je parvienne à livrer aux tortures ce magicien ténébreux, cet infâme suborneur que j'ai vu sortir d'ici, je jure par l'Astre radieux dont ton mensonge

impie voudroit faire ton complice, que demain, aux yeux de tout mon Peuple, tu subiras la peine des Vestales criminelles.

Ni les larmes de Leucothoé, ni celles même d'Eurynome, ne purent fléchir ce pere rigoureux. Le lendemain, il ordonna qu'on enterrât sa fille toute vive, & qu'on jettât sur son corps un énorme monceau de sable. Cet ordre sévère est exécuté : Leucothoé vivante est enfermée dans la demeure des morts. Des mains cruelles amoncelent sur elle la terre qui doit l'étouffer.

Le Soleil étoit alors au plus haut de son cours, dans l'endroit le plus périlleux de sa brillante carriere ; ce qui ne lui permit pas d'abandonner son char pour aller secourir son Amante : tout ce qu'il put faire en ce moment fatal, ce fut de redoubler la force de ses rayons pour entr'ouvrir la terre qui la couvroit. Il y réussit ; mais cet effort fut en pure perte.

L'étouffement n'a plus de remede, & ce beau corps eſt déjà ſans vie.

Depuis la chûte du fils de Climène, Apollon n'a pas ſenti une douleur plus amere. A peine ſon char a touché les bornes de l'Occident, que ſe couvrant d'un voile lugubre que lui prête la nuit, ce Dieu, à l'aide de Pégaſe, revole vers la tombe qui renferme ce qu'il aime. Il écarte auſſitôt de ſes mains divines la terre amoncelée; il eſſaye de réchauffer les membres glacés de ſon Amante; il épuiſe, pour la rappeller à la vie, toutes les reſſources de ſon art. Le Deſtin demeure inflexible, & défend à Pluton de relâcher ſa proie.

Apollon ayant enfin reconnu ſon impuiſſance à ramener le ſouffle dans ce corps inanimé : chere Amante, dit-il, malgré le ſort cruel qui s'efforce de nous ſéparer, je veux que votre douce haleine vous ſurvive, qu'elle s'éleve ſouvent vers moi dans le Ciel, & qu'elle devienne

même le parfum favori des autres Dieux. En parlant ainsi, Apollon arrosa de ses pleurs, ou, ce qui revient au même, de nectar, ce corps adoré, ainsi que la terre qui l'environnoit, & dont il le recouvrit légérement. O Terre, ajouta-t-il, je confie à tes plus tendres soins une nouvelle plante, dont quelques grains brûlés sur les autels te rendront tous les Dieux propices.

Le lendemain, les Mages étonnés remarquerent en ce lieu un arbrisseau merveilleux & inconnu, dont Mithras lui-même leur fit connoître l'origine & les propriétés. Cet arbrisseau n'étoit autre que Leucothoé sous une nouvelle forme; ils l'appellerent *Thus;* c'est celui qui donne l'encens; résine précieuse, dont le privilege fut d'abord d'être réservée uniquement pour les immortels; mais ensuite, par une concession des Dieux, dont on ne connoît pas bien la date, l'usage de ce parfum, souvent trop enchanteur, fut

étendu aux Rois, aux Héros & aux Belles. On a vu même d'ignobles favoris de Plutus en recueillir quelques grains; mais c'étoient des grains de contrebande, & que n'autorisoit point la concession. Qui le croiroit? des éleves d'Apollon furent les premiers qui établirent cet abus impie.

Quoique l'amour de Clytie pût servir d'excuse au ressentiment qui l'engagea à révéler les amours de sa rivale, cependant le Soleil prit sa vue en haine, & se couvroit de nuages, plutôt que de la regarder; il défendit même expressément aux Heures de lui parler d'elle.

Malgré cette rigueur d'Apollon, l'amour de la Nymphe demeura dans toute sa violence; elle ne put imiter l'inconstance de son amant. Elle séchoit à vue d'œil, & ne pouvoit souffrir la compagnie des autres Nymphes. Elle demeuroit, les jours & les nuits, couchée à terre. La mousse lui servoit de lit, les feuilles qui tomboient sur elle, de couverture. Elle

ne se nourrissoit plus que de ses propres larmes & de celles que, par pitié, lui versoit l'Aurore : encore cette Déesse se cachoit-elle du Soleil, pour rendre ce service à la Nymphe désolée. Cependant Clytie ne changeoit point de place. On l'eût prise pour une de ces statues de marbre, que le ciseau des Praxitèles représente étendues sur les tombeaux, ou pour un corps entièrement privé de vie, si ce n'est que la tête & le col de la Nymphe avoient conservé un certain mouvement lent & successif, par lequel ses yeux suivoient la marche du Soleil. Elle étoit en ce déplorable état depuis neuf jours ; le dixième, voyant que ce Dieu courroucé continuoit à se voiler pour elle, & à se dérober à sa vue dans d'épaisses vapeurs, elle redoubla ses larmes, s'écria douloureusement : Cher amant, ingrat Phœbus, quoi ! tu refuses à celle qui t'adore la jouissance de ton aspect ? Hélas ! il fut un tems où le

mien faisoit ton bonheur. Que faut-il pour te fléchir ? Je consens, s'il le faut pour t'appaiser, je consens, ô Soleil, (juge quel effort !) de reconnoître & d'écrire de ma main sur un de ces hêtres, que Leucothoé étoit plus belle que sa rivale.

Ces complaintes touchantes parvinrent jusqu'au Soleil, & les envieuses vapeurs dont il s'étoit couvert, ne purent les arrêter en route. Le Dieu du jour écarta quelque peu les nuages, & permit enfin à Clytie de l'envisager. La Nymphe distingua dans ses yeux & sur son front un reste de colere, mais elle aimoit encore mieux voir son Amant courroucé, que de ne le point voir. Ce courroux même expira totalement, quand le Soleil eut vu l'état où Clytie s'étoit réduite par un excès de tendresse pour lui. L'amour toutefois ne put rentrer dans le cœur d'Apollon; la pitié seule s'y fit jour. O Nymphe, s'écria Apollon, ô toi, qui m'as porté

le coup le plus cruel, mais qui fais voir pour moi un amour sans bornes, il est tems de mettre un terme à tes tourmens. Quitte ton état de Nymphe qui t'a été si contraire, & change cette condition en celle d'une fleur. Les fleurs sont immortelles comme les Nymphes; & si une saison les fait disparoître, une autre saison les ramène. Tu seras ma fleur favorite, tu seras comme le miroir du Soleil & tu porteras son nom.

A peine Phœbus eût cessé de parler, que la Nymphe disparut; une fleur dont la couleur est celle du souci, lui succéda. Les mortels lui donnent le nom de Tournesol, & les Dieux celui d'Héliotrope. Elle continue de se tourner vers le Soleil, & Clytie devenue fleur, a conservé le penchant qui l'animoit étant Nymphe; mais le Soleil n'affecte plus de se dérober à ses regards.

Ici le Prince Ankhiale ayant fini de

parler, tout le ſallon retentit d'applaudiſſemens. Quand le Hérault eut fait prêter ſilence une ſeconde fois, le Prince Olnax prit la parole. Mais avant de commencer ſon récit, il ſupplia la Princeſſe Borcobe d'obſerver qu'Ankhiale, par une eſpèce de ſurpriſe, avoit aſſemblé deux fables dans une ſeule : que, pour lui, il ſe renfermeroit dans la clauſe exigée, & qu'il eſpéroit que ſon récit, qui ne ſeroit point mixte, ſeroit jugé non ſelon ſon étendue, mais ſelon le plaiſir qu'il pourroit faire. Après ce préambule, Olnax, commença ainſi :

Autrefois les Curètes de Phrygie, trouvèrent & élevèrent à frais communs, dans les cavernes du Mont Ida, le plus bel enfant qu'ils euſſent encore vu. Ils ſoupçonnèrent avec raiſon qu'il étoit fils de Mercure & de Vénus ; car ce meſſager divin fait tant de courſes & eſt ſi com-

plaisant pour cette Déesse, qu'un jour, dit-on, Vénus pour avoir trop fourni aux dépenses de Mars, ne se trouvant plus ni bijoux, ni espèces, s'acquitta avec Mercure en faveurs ; & le bruit couroit que Mercure, quoiqu'intéressé, s'accoutuma à être payé en cette monnoie. On sait d'ailleurs que Mercure est d'une beauté accomplie, & que Vénus est la beauté même : autre raison pour faire soupçonner aux Curètes la part que l'un & l'autre avoient à la naissance du plus beau des enfans. Ils reconnurent aussi qu'il avoit les yeux & la bouche de la Déesse d'Amathonte ; & tout le reste, du messager des Dieux, à deux aîles près, qui lui manquoient aux talons : mais ils remarquèrent très-bien qu'on lui avoit retranché ces talonières avec des ciseaux, & qu'on avoit cherché à en extirper les vestiges à l'aide d'une pierre-ponce. Ils résolurent donc d'abord d'ap-

peller cet enfant Hermaphrodite, de l'assemblage des deux noms grecs du père & de la mère; mais le plus vieux & le plus sage d'entr'eux leur fit observer que ce seroit infailliblement compromettre Vénus avec Vulcain, qui entendoit assez le grec, pour connoître par ce nom l'origine d'un enfant si aimable. Ainsi ce même vieillard ouvrit l'avis de ne point l'appeller Hermaphrodite, mais Herm'-Eros, qui ne signifie que Mercure-Amour, & où, du moins, le nom de la mère n'est point prononcé. Cet avis fut jugé le plus prudent, & prévalut; l'enfant fut nommé Herm'-Eros. Précaution vaine! Le sort inflexible dans ses décrets, le destinoit à reprendre un jour son premier nom.

Les Curètes élevèrent Herm'-Eros dans les exercices propres à fortifier le corps. En le rendant agile & souple ils le dressèrent principalement à la lutte, à la

chasse,

chasse, à la nage, à la course, & à la danse pyrrique. Ils avoient dessein d'en faire un héros, dont les exploits fissent honneur à leur éducation. Herm'-Eros profita au-delà de leurs espérances dans cette école toute martiale : & dès l'âge de quinze ans il brûloit déjà de signaler sa valeur & de voyager. Les Curètes le louèrent de cette inclination généreuse, lui firent présent de tout l'équipage d'un guerrier, & lui remirent une bourse remplie d'or, qu'ils avoient trouvée dans son berceau ; riche présent de Mercure, mais qui ne lui avoit pas beaucoup coûté à faire : ce Dieu l'avoit gagné à Plutus dans une partie de dez.

Herm'-Eros se mit donc à courir après les occasions périlleuses, mais il n'en rencontra aucune. Il étoit si beau, que personne ne lui cherchoit dispute, & ne vouloit combattre avec lui, que de prévenance, de courtoisie & d'égards. Loin qu'il trouvât dans les villes de Lycie,

qu'il parcourut toutes, des moyens d'exercer son jeune courage, il y en eut quelques-unes où il fut reçu l'encensoir à la main, par les habitans émerveillés de sa beauté, & qui le prenoient pour l'Amour. Herm'-Eros étoit encore insensible, farouche même, à un certain point : ce genre d'hommage lui déplut, & le fit passer promptement chez les Cariens, où il se flattoit d'être moins accueilli. Il se trompoit.

Il y a en Carie une fontaine célèbre, dont les eaux sont si claires qu'on en voit le fond. Les joncs, les glayeuls & les autres plantes aquatiques n'y croissent jamais. Elle est entourée d'un gazon toujours verd.

La Nymphe qui présidoit alors à cette fontaine, étoit d'une beauté parfaite, mais elle étoit lente à la course, & même dans sa démarche. La chasse n'avoit aucun attrait pour elle ; & elle ne s'entendoit nullement à tirer de l'arc. De toutes les

Nayades, il n'y avoit qu'elle d'inconnue à Diane. Elle se nommoit Salmacis. Ses sœurs souvent l'exhortoient à s'armer d'un dard, à se charger d'un carquois pour partager son tems entre le repos & le plaisir de la chasse : mais demeurant dans son indolence, elle négligea le conseil de ses sœurs, & ne prit ni javelot ni carquois. Au lieu de chasser, que faisoit-elle donc ? Elle se baignoit, ou se miroit dans ces ondes, dont les vertus étoient des plus contraires à cette Nymphe rêveuse & mélancolique, car elles avoient la propriété d'exciter les plus indifférents à une molle volupté.

Salmacis par cette raison étoit dévouée à l'Amour, même avant d'avoir connu aucun objet qu'elle put aimer. Elle avoit bien rencontré des Faunes & des Satyres, mais ni leurs cornes, ni la configuration capriforme de leurs jambes n'étoient de son goût. Elle avoit bien vu de loin Actéon, mais il étoit déjà à moitié mé-

tamorphoſé en cerf ; & pour Endymion, Diane le cachoit ſi bien, que Salmacis ne ſoupçonnoit pas même ſon exiſtence.

Cependant Salmacis avoit de longues inſomnies, comme une perſonne épriſe d'un violent amour ; & lorſqu'elle venoit à dormir, elle ſoupiroit en dormant. Elle fit confidence de ſon mal à la plus diſcrète de ſes compagnes, qui lui dit en bonne amie de s'adreſſer à Vénus. Salmacis ſuivit ce conſeil, compoſa une guirlande de myrte & de roſes, qu'elle mit au bas de la ſtatue de cette Déeſſe. Vénus lui apparut en ſonge, & lui dit d'un air ſouriant que ſon tourment alloit finir, & qu'à ſon réveil elle ne tarderoit pas à être inſéparablement unie au plus beau des enfans des Dieux.

Salmacis s'éveille, & apperçoit Herm'-Eros, qui deſcendu de cheval s'apprêtoit à prendre dans ces belles eaux le plaiſir du bain. Elle le voit, l'admire, & dit en elle-même ; ô Vénus ! tu tiens pa-

role, tiens-la jusqu'au bout. Herm'-Eros ne voyoit point la Nymphe, que quelques monceaux de rocailles lui déroboient au fond d'une grotte. Au moment où il étoit prêt d'entrer dans l'onde, la Nayade soudain l'aborde, & lui offre ses services pour le bain. Bel étranger, lui dit-elle, souffrez que Salmacis, la Nymphe de ces eaux, vous en fasse les honneurs; c'est la coutume de toutes mes compagnes, les Nayades de Carie; je dis de toutes celles qui ne se sont point consacrées à Diane. Pour moi, je suis d'hier vouée à Vénus, & c'est cette Déesse des plaisirs qui m'a, dans le plus doux des songes, annoncé votre arrivée. Puisse le charme secret de ces belles ondes vous fixer pour jamais auprès de Salmacis! Puisse votre prédilection pour ces eaux s'étendre bientôt jusqu'à leur Nymphe!

Herm'Eros interdit, rougit, & ne sait que répondre. L'extrême beauté de la Nymphe le tient dans l'admiration; mais

il ne fait encore qu'admirer. Ses yeux seuls sont frappés ; son cœur reste sauvage & insensible. Après un court silence : « Naïade trop obligeante, lui dit-il, je ne puis, en vertu d'un vœu que j'ai fait, accepter vos offres : souffrez que je cherche une autre fontaine plus solitaire ». En vertu d'un vœu ! dit Salmacis, avec un peu de sarcasme ; eh quoi ! seriez-vous aussi consacré à Diane ? Je pensois que celles de mon sexe étoient ses seules initiées. Ici, Herm'Eros rougit plus que jamais, & fit un mouvement & quelques pas qui indiquoient une prompte retraite. Non, non, reprit la Nymphe, c'est à moi à me retirer ; j'ai dû vous faire les honneurs de mes eaux, & je crois vous les faire encore, en vous y laissant seul, puisque vous le desirez. Elle dit, & disparoît. Herm'Eros qui la croit bien loin, (elle n'étoit que cachée derriere un saule voisin), se plonge aussitôt dans le cristal limpide ; mais il n'y est pas plutôt entré,

que la vertu aphrodisiaque de ces dangereuses eaux agit sur lui. Un feu inconnu se glisse dans ses veines ; il se forme dans son cœur un grand vuide, que vient remplir un desir dévorant. Ce desir se fixe sur le dernier objet qu'Herm'Eros vient de voir. Il se retrace tous les attraits de Salmacis ; il a regret de son éloignement ; il s'en accuse. Sa voix n'ose rappeller la Nymphe ; mais son cœur en secret la rappelle. Il laisse échapper un soupir que Salmacis comprend. Elle ne lui donne pas le tems de soupirer une seconde fois ; elle le rejoint sous l'onde avec la viteſſe d'un passereau qui revole vers sa femelle chérie. Herm'Eros ne repousse plus l'approche de la tendre Salmacis, & profite d'un bonheur dont il n'a pas d'abord senti le prix. O Déesse ! s'écrie Salmacis, acheve d'accomplir ta promesse ; fais qu'une si douce union dure toujours, & devienne même encore, s'il se peut, plus intime ! Ce vœu est soudain exaucé dans toute

son étendue : Salmacis est identifiée à l'Amant qu'elle adore, la Nymphe & le Héros ne font plus qu'un même individu.

Herm'Eros (car les Dieux ont changé ses sentimens), est plus émetveillé qu'affligé du prodige qui vient de s'opérer en lui. Il s'écrie d'une voix virginale, & qui déjà n'a presque plus rien de viril : « Puisque deux ames n'en font plus qu'une, & que deux corps n'en forment plus qu'un, Dieux tout puissants, je ne murmure point d'une métamorphose qui sans doute est votre ouvrage. Je cesse de lutter contre vous & contre moi. Herm'Eros ne hait plus Salmacis, dans la crainte de se haïr lui-même. Ce que je perds est récompensé par tout ce que j'acquiers. Je paroîtrai peut-être moins beau ; mais en retour je suis devenue plus belle. On ne m'appellera plus Herm'Eros, mais je prévois qu'on m'appellera Herm'Aphrodite. On ne croira plus voir en moi un Mercure-Amour, mais on croira y voir un

Mercure-Vénus (1). Dieux puissans, pour que je ne sois pas le seul exemple d'une

(1) Le sujet d'un *Mercure-Vénus*, où réunissant par un ingénieux accord & par le plus savant mélange, toutes les perfections formelles de l'un & l'autre sexe, heureusement fondues ensemble, a souvent exercé le ciseau des plus habiles Artistes de l'Antiquité. On en a trouvé dans les ruines d'Herculanum & ailleurs, & l'on en rencontre souvent de fort bien gravés sur des vases, des bas-reliefs, & sur d'anciennes pierres précieuses. On conçoit que c'est un chef-d'œuvre idéal, une sorte de défi que l'Art se fait à lui-même, après avoir passé toutes les autres bornes de la perfection. Les Hermaphrodites naturels (si réellement il en existe) appartiennent à la classe des monstres, faits pour repousser l'imagination. Ils n'ont rien de commun avec l'heureuse fiction de l'Hermaphrodite artificiel, due à une Allégorie mystique transmise des Egyptiens aux Grecs, & qui n'étoit, comme cette même Fable-ci, qu'un emblême innocent & expressif d'une identité d'ames, & de la parfaite union conjugale.

Les anciens Artistes avoient aussi mis en

telle métamorphoſe, je vous conjure d'en faire éprouver une ſemblable à tous ceux qui, par la ſuite, viendront ſe baigner dans ces mêmes eaux.

LA Fable du Prince Olnax fut accueillie des mêmes applaudiſſemens qui avoient été accordés à ſon rival. On crut même entrevoir dans ſon récit quelque choſe de plus neuf, de plus ingénieux & de plus piquant. D'autres au contraire donnoient la palme à celui du Prince Ankhiale, comme beaucoup plus pathétique, & blâ-

---

vogue l'*Herm'Eros*, ou Mercure-Amour, & l'*Herm'Athêne*, ou Mercure-Pallas. Le premier étoit un Mercure ſvelte, élégant, & ſi gracieux, qu'on l'eût pu prendre pour l'Amour, à certains caracteres près. Le ſecond, au contraire, étoit une Pallas ou Minerve qui, ſans ceſſer d'être femme, avoit dans le port, dans la contenance & dans certains traits de force, un caractere preſque viril.

moient assez hautement le Prince Olnax de s'être écarté de cette condition expresse, imposée par Borcobe, qui avoit déclaré qu'elle donneroit le prix au récit le plus intéressant. Sur quoi, une troisieme classe d'Auditeurs éleva la voix, & soutint qu'amuser, faire rire, ou faire pleurer, tout cela étoit intéresser; ce grand Art n'étant autre que celui de distraire l'ame, & de l'enlever pour quelque tems à elle même; & qu'ainsi le Prince Olnax n'avoit point contrevenu au traité.

Ce troisieme avis déplut fort à la Princesse Teare, à qui l'amoureux Zamolxis avoit d'abord communiqué son récit, qui étoit entiérement du genre pathétique. Comme elle étoit assise fort près de la Princesse Borcobe sur un même trône, elle la pressa doucement avec le coude, comme pour l'avertir de mettre fin à ces rumeurs. Aussitôt Borcobe étendit la main. A ce signal, le Héraut fit cesser toutes les contestations; & Zamolxis, après avoir ten-

drement regardé ſa Princeſſe, commença ainſi d'une voix touchante :

AMOUR, toi qui as cauſé le déſaſtre de Pyrame & de Thisbé, c'eſt toi-même que j'implore pour mieux raconter cette tragique aventure. Ce récit ſera ſouvent interrompu de mes ſanglots & de mes larmes : donne-moi la force de l'achever.

Pyrame & Thisbé étoient les deux plus belles perſonnes de l'Orient. Leurs maiſons étoient contigues, dans cette fameuſe ville de Babylone, que Sémiramis fit entourer de murailles de briques. Elevés preſque enſemble, voiſins l'un de l'autre, ils s'aimerent dès l'enfance, ſans rien connoître d'abord à cette paſſion qui s'accroiſſant avec le tems, fit en eux tous les ravages qu'elle peut faire dans deux ames qui l'éprouvent pour la premiere fois. Ils parlerent d'hymen, ils parlerent de s'épouſer ; mais leurs parens s'oppo-

ferent à leurs desirs, & leur défendirent même (ce qu'ils ne purent empêcher) de s'aimer & de se voir.

La passion des deux Amans étoit portée à l'extrême, & ils n'avoient qu'eux-mêmes pour confidens de cet extrême amour; encore ne pouvoient-ils se parler que par signes. Leur feu redoubla avec d'autant plus de violence, qu'il étoit plus contraint. Ils chercherent tous les moyens de pouvoir au moins converser ensemble.

Ils savoient qu'une seule muraille séparoit leurs deux maisons; ils s'en approchoient réciproquement, entraînés vers cette barriere commune par une commune impatience de la franchir, ou tout au moins par l'attrait mutuel de se rapprocher un peu plus l'un de l'autre, à cette barrière près.

Le mur qui séparoit ces deux maisons étoit entr'ouvert par une fente presque invisible, & qu'aussi personne n'avoit apperçue pendant plusieurs années. Mais de

quoi l'amour ne s'avise-t-il pas ? Jeunes Amans, vous la découvrîtes les premiers. A la vérité, ses sillons tortueux ne donnoient aucun passage à la vue, mais ils en donnoient un à la voix ; vous ne pouviez vous voir, mais vous pouviez vous entendre. On dit qu'il vous étoit difficile d'avoir souvent ensemble de longues conversations ; car des gardiens sévères vous observoient de près. Mais deux Amans qui peuvent s'entendre sans se parler, n'ont pas besoin de se parler beaucoup pour s'entendre très-bien. Quand Pyrame passoit près de la fente mystérieuse, & qu'il craignoit quelque Argus, il se contentoit de dire à demi-voix *Thisbé*, & continuoit son chemin presqu'aussitôt ; mais avant qu'il eût passé outre, une voix charmante lui avoit déjà répondu sur le même ton *Pyrame*. Ces deux mots disoient tout.

Quand ils se voyoient moins observés, Thisbé d'un côté, Pyrame de l'autre, donnoient un plus libre cours à des

expreſſions toutes paſſionnées. Muraille jalouſe, diſoient-ils, pourquoi vous oppoſez-vous à l'union de deux amants ? Que ne permettez-vous à cette main de toucher l'autre ? Ne pourriez-vous une ſeule fois vous entr'ouvrir aſſez pour laiſſer nos bouches avides de ſe rencontrer, s'effleurer ſeulement de la ſommité des lèvres, ou du moins confondre leur haleine, & joindre enſemble nos ſoupirs ? Ou, ſi c'eſt trop de faveur, ſouffrez qu'une fois le jour par cette même ouverture nous puiſſions nous entrevoir.... Ah ! pardon, muraille propice, ajoutoient-ils quelquefois, que ne devons nous pas à votre indulgence, & combien ſerions-nous ingrats, ſi nous ne vous rendions graces de ces entretiens délicieux que vous nous procurez ? Ils paſſoient des heures entières à s'entretenir de la ſorte, & à former de vains ſouhaits. Sur le ſoir, ils ſe diſoient adieu, & chacun, de ſon côté, baiſoit la mu-

raille, comme si ces baisers eussent pu pénétrer au travers.

Ne pouvant plus souffrir la contrainte où ils étoient, un soir ils résolurent de fuir ensemble, & de tromper leurs gardes. Comme ils n'étoient point sûrs de pouvoir s'échapper tous les deux à la même heure, ils convinrent de prendre, la prochaine nuit, pour rendez-vous, le mûrier à fruits blancs qui s'élévoit dans le tombeau de Ninus, près de la fontaine du même nom. L'impatience leur fit trouver le reste de ce jour plus long que la journée entière.

Une heure avant le lever du jour, Thisbé sortit sans bruit & sans être aperçue. Pour être moins reconnue, elle s'étoit couvert la tête de son voile. Sans songer au péril qui pouvoit la menacer, l'ame occupée de son seul Pyrame, elle court vers le tombeau, & s'assit sous l'arbre convenu, impatiente de voir arriver son amant. Dieux! quel objet terri-

ble s'offre à sa vue! Une lionne échauffée de carnage, & la gueule encore teinte de sang, accourt à grands pas pour se désaltérer à la fontaine. Thisbé qui la voit venir, à la clarté de la lune, se lève précipitamment, prend la fuite, & va se sauver toute tremblante, dans une caverne. Par malheur, en se levant elle a laissé tomber son voile, que le vent emporte assez loin sur le passage de la lionne. Celle-ci le flaire, sent qu'une proie vient de lui échapper, &, de rage, déchire ce voile & le couvre de sang. Après s'être désaltérée, elle se retire, pour aller rejoindre ses lionceaux.

En ce moment survient Pyrame. Il voit non loin de l'arbre, les pas d'une bête féroce imprimés sur la poussière; il pâlit: il cherche des yeux sa Thisbé, il ne trouve que son voile déchiré & sanglant. Cruelle nuit, s'écria-t-il, sois satisfaite, tu perdras à la fois l'amant avec l'amante: mais l'une méritoit une

vie plus longue & plus heureuse ; l'autre seul a mérité la mort. C'est moi, trop malheureuse Thisbé, qui vous ai assassinée ; c'est moi qui vous ai obligée de venir de nuit dans un lieu si dangéreux ; & qui devois, sans doute, y venir le premier. Lions habitans de ces rochers ; venez me déchirer, venez me dévorer le cœur. Mais il n'appartient qu'à des ames dégénérées & sans courage, de demander la mort.

Aussitôt Pyrame porte le voile de Thisbé sous le mûrier fatal, l'arrose de ses pleurs, le baise mille fois. Dernier gage de ma Thisbé, dit-il, recevez mon sang. En achevant ces paroles, il se tua de son épée qu'il s'enfonça dans la poitrine, & tomba par terre.

Le mûrier témoin de cette scène tragique étoit animé sous son écorce par une Nymphe de la classe de celles qu'on nomme en général Hamadryades, par honneur pour le *drys* ou chêne, qui est

le Roi des arbres. Celle-ci eut pitié de Pyrame ; & , au moment où cet amant se frappoit, elle inclina une de ses branches pour lui retenir le bras. Hélas ! le coup étoit déjà porté ; & toute l'aide de la branche secourable se borna à retirer de la plaie l'épée sanglante, qu'elle rejetta un peu plus loin en se relevant. Tous les fruits qui tenoient à cette branche, furent teints du sang de Pyrame ; & de blancs qu'ils étoient, devinrent d'un rouge foncé, couleur que la mûre a toujours conservée depuis.

Cependant Thisbé, n'étant pas même encore bien remise de sa frayeur, retourna au rendez-vous pour ne pas faire attendre son amant. Elle le cherche des yeux & de toute sa pensée, brûlant d'envie de lui raconter les périls qu'elle a couru pour lui. Elle reconnoit le lieu & l'arbre, mais la nouvelle couleur du fruit la tient en suspens ; elle doute si c'est le même arbre. Comme elle étoit

dans cette inquiétude, elle apperçut un corps étendu par terre ; ce spectacle la trouble, & la fait reculer d'effroi. Elle pâlit ; elle est saisie d'une horreur secrète ; elle éprouve un frissonnement semblable à celui de la mer quand un vent léger ride sa surface. Mais quand elle fut sûre de son malheur, quand elle eût reconnu son amant, Thisbé ne mit plus de frein à sa douleur ; elle s'arracha les cheveux ; elle se déchira la poitrine, elle se jetta sur le corps de Pyrame, remplit sa blessure de pleurs, qu'elle confondit avec son sang. Elle lui prodiguoit ses baisers, tout pâle & tout mourant qu'il étoit. Pyrame ! s'écria-t-elle, quelle est la main impitoyable, impie, qui vous sépare de moi, qui vous ravit à votre Thisbé ? Répondez moi, c'est votre chère Thisbé qui vous parle ; reconnoissez sa voix ; ouvrez les yeux sur elle.

Au nom de Thisbé, il ouvrit ses yeux, que le sommeil du trépas avoit appé-

ſantis ; & l'ayant vue, il les referma auſſitôt. Thisbé voyant qu'il n'étoit plus pour pour elle de Pyrame, lève des regards plaintifs vers les cieux, puis les détourne un inſtant d'un objet auſſi douloureux. Alors, elle apperçoit une épée ſéparée du fourreau ; & près de Pyrame même, ſon voile déchiré & enſanglanté. Ah ! la cauſe de mon malheur m'eſt donc connue, s'écria-t-elle : amant infortuné, c'eſt ta main, ta propre main, c'eſt l'amour qui t'ôte la vie. Eh bien, ce même amour me donnera la force de te ſuivre chez les Ombres. Cauſe de ton trépas, j'en ſerai auſſi la compagne ; & comme la Mort ſeule pouvoit me ſéparer de toi, c'eſt auſſi à la Mort à nous rejoindre. Ici, Thisbé, aux premiers rayons de l'aurore, remarquant ſur le tronc du mûrier une place dégarnie de la première écorce, écrivit en cet endroit avec la pointe d'un ſtyle :

« Cy giſent Pyrame & Thisbé, réu-

» nis ensemble par l'amour & par la » mort. Vous qui leur avez donné le » jour, parens qu'ils implorent, cessez » d'être rigoureux à leur égard, & ne » les séparez plus.

Ce vœu testamentaire fut respecté. Une même urne, une même tombe, renferment des cendres qui brûloient de se confondre : & (ce que Pyrame & Thisbé n'avoient osé espérer) leurs durs parens donnèrent de longs regrets & d'inutiles larmes à leur perte.

Le récit du Prince Zamolxis ne fut point applaudi ; si ce n'est point l'être, que d'être couvert, sur-tout vers les derniers momens, par un murmure confus de sanglots, accompagné des larmes de tout l'auditoire. La Princesse Borcobe eût été aveuglée de ses pleurs, si l'accident arrivé à ses yeux n'y eût pourvû d'avance. L'une & l'autre Princesses avoient déjà mouillé deux mouchoirs ; la tante, par l'intérêt pur & simple qu'elle prenoit à ce récit ; la nièce, par l'intérêt relatif qu'elle avoit remarqué entre cette

hiſtoire & la ſienne, ſuppoſé qu'on lui refusât pour époux le Prince Zamolxis. Borcobe toute émue, où pour mieux dire, toute hors d'elle, appella le Héraut, & lui commanda de faire venir devant elle Zamolxis, à qui elle dit, toujours en ſanglottant, qu'elle n'avoit point d'autre prix à lui préſenter, pour le plaiſir qu'il venoit de lui faire, que ſa chère Téare.

Auſſitôt les fanfares ſe firent entendre, Zamolxis & Téare furent conduits aux autels de l'Hymen. Cette cérémonie fut ſuivie de celle du banquet nuptial; où Ankhiale & Olnax, l'un en qualité de Roi du vin, & l'autre de la bonne chère, ſe dédommagèrent, ou s'efforcèrent de ſe dédommager, de tout ce qu'ils venoient de perdre.

FIN.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, ce Volume du mois de Mars de la *Bibliothéque des Romans*. Cet Ouvrage me paroît toujours fait pour plaire à l'imagination & aux ames ſenſibles, ſans jamais bleſſer la décence. A Paris, ce 29 Mars 1781. DE SANCY.

TABLE

DU VOLUME DE FEVRIER.

L'enlevement de Proserpine, page 5
Premier Chant, 9
Second Chant, 32
Troisieme Chant, 64
Histoire de Baudouin, Comte de Flandres, 88
Le Roman d'un jour, 108
Le Lendemain, ou *suite du Roman d'un jour*, 145
Erneſtine, 153
Atalante & Méléagre, ou *la Vengeance de Diane*, *Roman héroïque & d'amour*, 185

TABLE.

DU VOLUME DE MARS.

Voyage d'une jolie Femme, traduit de l'Anglois, page 3
Mémoires de Mademoiſelle Sternheim, 86
Allégories traduites de l'Eſpagnol, 121
Premiere Allégorie. La Fortune, 124
Seconde Allégorie La Vérité, 135
Téare, ou *les Contes Scytiques*, 140

De l'Imprimerie de GUILLIER, rue de la Harpe.

209712

LF.C.
B582u

Author

Title Bibliothèque universelle des romans.Vols.91-92.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU